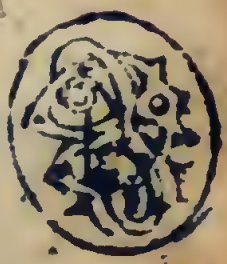
LES

POEMES DE P. DE RONSARD, GENTIL-HOMME VANDOMOIS.

DEDIEZ

A TRES-HAVTE, TRES-ILLVSTRE & tres-vertueuse Princesse Marie Stuart, Royne d'Escosse.

TOME VIII.



A PARIS,
Chez la veufue Gabriel Buon, au cloz Bruneau, à l'enseigne S. Claude.

1597.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

—Certis medium, & tolerabile rebus
Rectè concedi.

—mediocribus esse Poëtis
Non homines, non Dî, non concesse-
re columnæ.

Horat.

Poëme & Poësie ont grande difference.
Poësie est vn pré de diuerse apparence,
Orgueilleux de ses biens, & riche de ses fleurs,
Diapré, peinturé de cent mille couleurs,
Qui fournist de bouquets les amantes l'ucelles,
Et de viures les camps des Abeilles nouuelles.
Poëme est vne fleur, ou comme en des Forés
Vn seul Chesne, vn seul Orme, vn Sapin, vn Cyprés,
Qu'vn nerueux Charpëtier tourne en courbes char-
Ou en carreaux voutez des nauires ventrues, (ruës,
Pour aller voir apres de Thetis les dangers,
Et les bords enrichis des biens des estrangers.
D'Homere l'Iliade, & sa sœur l'Odyssée
Est vne Poësie en suiets ramassée
Diuerse d'arguments : le Cyclope éborgné,
D'Achille le boucler, Circe au chef bien peigné,
Prothée, Calypson par Mercure aduertie,
Est vn petit Poëme osté de sa partie.
Et de son corps entier. Ainsi qu'vn mesnager
Qui veut vn vieil Laurier de ses fils descharger,
Prend l'vn de ses enfans qui estoient en grand nõbre,
Et desia grandelets se cachoient dessous l'ombre
De leur mere nourrice, & le replante ailleurs,
A fin que ses ayeuls en deuiennent meilleurs:
Apres auoir fouye en terre ceste plante
Bien loin de ses parens, elle croist & s'augmente,
Puis de fueilles ombreuse, & viue de verdeur,
Parfume le iardin & l'air de son odeur.
Le Iardinier ioyeux se plaist en son ouurage.
Bien cultiuer le sien ne fist iamais dommage.

Tel fut Ronſard autheur de ceſt ouurage,
Tel fut ſon œil, ſa bouche & ſon viſage,
Portrait au viſ de deux crayons diuers:
Icy le corps, & l'eſprit en ſes vers.

LE PREMIER LIVRE DES POEMES DE Ronsard.

DEDIÉ

A TRESILLVSTRE ET TRES-VERTVEVSE PRINCESSE MARIE Stuart, Royne d'Escosse.

SONNET.

ENcores que la Mer de bien loin nous separe,
Si est-ce que l'esclair de vostre beau Soleil,
De vostre œil qui n'a point au Monde de pareil,
Iamais loin de mon cœur par le temps ne s'égare.
Royne, qui enfermez vne Royne si rare,
Adouciſſez vostre ire & changez de conseils,
Le Soleil se leuant & allant au sommeil
Ne voit point en la terre vn acte si barbare.
Peuples, vous forlignez aux armes nonchalants
De vos ayeux Renaults, Lancelots & Rolants,
Qui prenoient d'vn grand cœur pour les Dames querelle,
Les gardoient, les sauuoient: où vous n'auez, Frãçois,
Encore osé toucher ny vestir le harnois
Pour oster de seruage vne Royne si belle.

REGRET A ELLE-MESME.

LE iour que voſtre voile aux vents ſe recourba,
Et de nos yeux pleurans les voſtres deſroba,
Ce iour la meſme voile emporta loin de France
Les Muſes qui ſouloient y faire demeurance,
Quand l'heureuſe fortune ici vous arreſtoit,
Et le Sceptre François entre vos mains eſtoit.
Depuis noſtre Parnaſſe eſt deuenu ſterile,
Sa ſource maintenant d'vne bourbe diſtile,
Son Laurier eſt ſeché, ſon Lierre eſt deſtruit,
Et ſa croupe iumelle eſt ceinte d'vne nuit.
Les Muſes en pleurant ont laiſſé nos montaignes:
Que pourroient plus chãter ces Neuf belles cõpaignes?
Quand vous leur beau ſuiet, qui les faiſoit parler
Sans eſpoir de retour eſt daigné s'en-aller?
Quand voſtre Maieſté qui leur donnoit puiſſance,
A tranché leur parole auecque ſon abſence?
Quand voſtre belle léure où Nature poſa
Vn beau iardin d'œillets que Pithon arroſa
De Nectar & de miel, quand voſtre bouche pleine
De perles, de rubis, & d'vne douce haleine:
Quãd vos yeux eſtoilez, deux beaux logis d'Amour
Qui feroient d'vne nuict le midi d'vn beau iour,
Et penetrant les cœurs, pourroient dedans les ames
Des Scythes imprimer la vertu de leurs flames:
Quãd voſtre frõt d'Albaſtre & l'or de vos cheueux
Annelez, & treſſez, dont le moindre des nœux

Donteroit vne armée, & feroit en la guerre
Lors des mains des ſoldats tomber le fer à terre:
Quand ceſt Yuoire blanc qui enfle voſtre ſein,
Quand voſtre longue, & greſle, & delicate main,
Quand voſtre belle taille & voſtre beau corſage
Qui reſemble au portrait d'vne celeſte image:
Quand vos ſages propos, quand voſtre douce vois,
Qui pourroit eſmouuoir les rochers & les bois:
Las ne ſont plus ici! quand tant de beautez rares
Dont les Graces des Cieux ne vous furent auares
Abandonnant la France ont d'vn autre coſté
L'agreable ſuiet de nos vers emporté!
Comment pourroient chanter les bouches des Poëtes,
Quand par voſtre depart les Muſes ſont muettes.
» Tout ce qui eſt de beau ne ſe garde long temps:
Les Roſes, & les Liz ne regnent qu'vn Printemps:
Ainſi voſtre beauté ſeulement apparue
Quinze ans en noſtre France eſt ſoudain diſparue,
Comme on voit d'vn eſclair s'eſuanouir le trait,
Et d'elle n'a laiſſé ſinon que le regret,
Sinon le deſplaiſir qui me remet ſans ceſſe
Au cœur le ſouuenir d'vne telle Princeſſe.
Hà, que bien peu s'en faut que rempli de fureur
Voyant voſtre Deſtin, ie ne tombe en l'erreur
De ceux qui ont penſé qu'au plaiſir de Fortune
Ce Monde eſt gouuerné ſans preuoyance aucune!
Ciel ingrat & cruel, ie te pri' reſpons moy,
Reſpons ie te ſuppli' que te fiſt noſtre Roy,
Auquel ſi ieune d'ans tu as trenché la vie?
Que t'a fait ſon eſpouſe à qui la palle enuie
A deſrobé des mains le Sceptre ſi ſoudain,
Pour veufue l'enuoyer en ſon païs lointain

En la fleur de son âge ayant esmeu contre elle
Et contre sa grandeur sa terre naturelle?
Or si les hommes nez entre les peuples bas,
D'vn cœur pesant & lourd qui ne resiste pas,
Auoient souffert en l'ame vne moindre partie
De la tristesse helas! que femme elle a sentie,
Ils seroient surmontez de peine & de douleur,
Et veincus du Destin feroient place au malheur:
Où ceste noble Royne & haute & magnanime,
Dont le cœur genereux par la vertu s'anime,
Ne ployant sous le mal, d'vn courage indonté
Comme ferme & constante a le mal surmonté,
Et n'a voulu souffrir que Fortune eust la gloire
D'auoir en l'assaillant sus elle la victoire,
Portant vn ieune cœur en vn courage vieux,
De l'Enuie & du Sort tousiours victorieux.
Tu dois auoir, Escosse, vne gloire eternelle
Pour estre le berceau d'vne Royne si belle:
Car soit que le Soleil en bas face seiour,
Soit qu'il le face en haut, son œil te sert de iour.
Aussi toute beauté qui n'a ny fin ny terme,
Aux Isles prend naissance, & non en terre ferme.
Diane qui reluit par l'obscur de la nuit,
Et qui par les forests ses Molosses conduit,
En Delos. prist naissance, & la gentille mere
Des Amours emplumez nasquit dedans Cythere:
Escosse la belle Isle a receu ce bon-heur
De vous produire aussi, des Dames tout l'honneur.
Hà, que ie veux de mal au grand Prince Neptune,
Prince fier & cruel, qui pour vne rancune
Qu'il portoit à la Terre, auecque son Trident
Alla de tous costez les vagues respandant,

Et par despit cacha presque de nostre Mere
Tout le sein fructueux sous la marine amere:
Appetissant ses bords, puis en les escartant
En Isles dans sa mer les alla replantant:
Et pour n'estre iouët, ny des vents ny des ondes,
Leurs plantes attacha sous les vagues profondes
D'vne chaisne de fer: seulement à Delos
Permist en liberté de courir sur les flots.
Ie voudrois biẽ qu'vn Dieu le pl⁹ grãd de la troupe
De ceux qui sont au Ciel, espuisast d'vne poupe
Toute l'eau de la mer: lors à pied sec i'irois
Du riuage François au riuage Escossois,
Et marchant seurement sur les blondes areines
Sans estre espouuanté des hideuses Baleines,
Ie voirrois les beaux yeux de ce gentil Soleil,
Qui ne sçauroit trouuer au monde son pareil.
Mais puis qu'il n'est permis de forcer la Nãture,
Et qu'il faut que la mer de vagues nous emmure,
Pour la passer d'vn coup en lieu de grans vaisseaux,
I'enuoyray mes pensers qui volent comme oiseaux:
Par eux ie reuoirray sans danger à toute heure
Ceste belle Princesse & sa belle demeure:
Et là pour tout iamais ie voudray seiourner,
Car d'vn lieu si plaisant on ne peut retourner.
Certes l'homme seroit furieux manifeste,
Qui voudroit retourner d'vn Paradis celeste,
Disant que de son bien il receuroit vn mal,
Pour se voir eslongné de son pays natal.
La Nature a tousiours dedans la mer lointaine,
Par les bois, par les rocs, sous les monceaux d'areine
Fait naistre les beautez, & n'a point à nos yeux:
Ny à nous fait present de ses dons precieux:

Les Perles les Rubis ſont enfans des riuages,
Et touſiours les odeurs ſont aux terres ſauuages.
Ainſi Dieu qui a ſoin de voſtre Royauté,
A fait (miracle grand) naiſtre voſtre beauté
Sur le bord eſtranger, comme choſe laiſſée
Non pour les yeux de l'homme, ainçois pour la penſée.

FANTAISIE.

A elle-meſme.

Rien que le trait de voſtre belle face
Peinte en mon cœur par le tẽps ne s'efface,
Et que touſiours ie le porte imprimé
Comme vn tableau viuement animé:
I'ay toutefois pour la choſe plus rare
(Dont mon eſtude & mes liures ie pare)
Voſtre ſemblant qui fait honneur au lieu,
Comme vn portrait au temple de ſon Dieu.
Vous n'eſtes viue en drap d'or habillée,
Ny les ioyaux de l'Inde deſpouillée,
Riches d'eſmail & d'ouurages, ne font
Luire vn beau iour autour de voſtre front:
Et voſtre main des plus belles la belle
N'a rien ſinon ſa blancheur naturelle,
Et vos longs doigts cinq rameaux inegaux
Ne ſont pompeux de bagues ny d'anneaux,
Et la beauté de voſtre gorge viue
N'a pour carquan que ſa blancheur naïue.
Vn creſpe long, ſubtil, & delié,
Ply, contreply, retors, & replié,
Habit de dueil, vous ſert de couuerture

Depuis le chef iusques à la ceinture,
Qui s'enfle ainsi qu'vn voile quand le vent
Souffle la barque, & la single en auant.
De tel habit vous estiez accoustrée
Partant helas! de la belle contrée
(Dont auiez eu le Sceptre dans la main)
Lors que pensiue, & baignant vostre sein
Du beau cryſtal de vos larmes roulées,
Triſte marchiez par les longues allées
Du grand iardin de ce royal Chaſteau
Qui prend ſon nom de la beauté d'vne eau.
Tous les chemins blanchiſſoient ſous vos toiles,
Ainſi qu'on voit blanchir les rondes voiles,
Et ſe courber bouffantes ſur la mer,
Quand les forçats ont ceſſé de ramer:
Et la galere au gré du vent pouſſée
Flot deſur flot s'en-va toute eſlancée
Sillonnant l'eau, & faiſant d'vn grand bruit
Pirouëter la vague qui la ſuit.
Lors les rochers, bien qu'ils n'euſſent point d'ame,
Voyans marcher vne ſi belle Dame,
Et les deſerts, les ſablons & l'eſtang
Où vit maint Cygne habillé tout de blanc,
Et des hauts Pins la cyme de verd peinte,
Vous contemploient comme vne choſe ſainte,
Et penſoient voir (pour ne voir rien de tel)
Vne Déeſſe en habit d'vn mortel
Se promener, quand l'Aube retournée
Par les iardins pouſſoit la matinée,
Et vers le ſoir, quand deſia le Soleil
A chef baiſſé s'en alloit au ſommeil.
Droit au deuant de voſtre portraiture

I'ay mis d'vn Roy l'excellente peinture
Bien ieune d'ans, qui iamais n'eut le cœur
Ny l'œil bleſſé d'amoureuſe langueur:
Et toutefois à luy voir le viſage
Chacun diroit qu'il aime voſtre Image,
Et qu'allumé des rais de voſtre iour
Il ſe conſume & s'eſcoule d'amour
En ſa peinture, & que ſon portrait meſme
Comme amoureux en deuient froid & bleſme.
On iugeroit qu'il contemple vos yeux
Doux, beaux, courtois, plaiſans, delicieux,
Vn peu brunets, où la delicateſſe
Rit, non aux verds qui ſont pleins de rudeſſe.
Auſſi les Grecs en amour les premiers
Ont à Pallas Déeſſe des guerriers
Donné l'œil verd, & le brun à Cythere
Comme d'Amour & des Graces la mere.
Luy donc eſpris d'vn viſage ſi beau
Où vit Amour, ſon traut, & ſon flambeau,
En ſon portrait vous diriez qu'il ſouſpire,
Et que muet ne vous oſe rien dire.
Pource voyant mon maiſtre en tel ennuy,
Ie ſuis contraint de raiſonner pour luy,
Parlant ainſi: O ame fortunée,
Qui achoſtas le cours de ta iournée
Preſque en naiſſant, & qui bien loin d'icy
Vis dans le Ciel deſpeſtré du ſoucy,
Que ie ſenty comme vn cruel orage
Le meſme iour que haſtant ton voyage
Tu vins là haut pour viure ſans douleurs,
Me laiſſant ſeul entre mille malheurs,
Dont ie n'auois, pour eſtre en mon enfance

Ou bien petite ou nulle cognoissance,
Et qu'auiourd'huy grieuement i'apperçoy
Depuis que l'âge a commandé sur moy.
Làs! tout ainsi, belle ame fraternelle,
Qu'estant volé sur la voûte eternelle
Me feis Seigneur du Sceptre des Gaulois,
Que ne m'as-tu, de celle que ie vois,
Fait en mourant heritier de ta place,
Pour embrasser ceste brulante glace,
Dont la froideur qui le cœur m'a bleſſé,
Vaut tout l'honneur qu'icy tu m'as laiſſé?
Car Sceptre, Empire, & puiſſante Couronne
Ne vallent pas le mal qu'elle me donne:
Mais pourquoy ſens-ie en mon âge imparfait
Auant le temps le mal qu'elle me fait?
Le ieune Amour, qu'au fond du cœur ie porte,
M'apprend d'enfance à viure en telle ſorte,
Qui de ſes dards des hommes triomphans
Bleſſe d'vn coup & vieillards & enfans:
Mais plus l'enfant, lequel deſia commence
Porter la fleur de ſa blonde iouuence
Sur le menton: & qui commence auſſi
Porter au front vn amoureux ſouci,
Ayant le ſang plus chaud que de couſtume.
Le grand Amour qui les Princes allume,
M'a fait ſentir au cœur deuant le temps
Ce qu'vn groſſier ne ſent qu'à cinquante ans,
En me faiſant amoureux deuant l'âge
De vos vertus & de voſtre viſage.
Puis il faudroit que ie fuſſe vn rocher,
Si viuement ie ne ſentois toucher
De vos beaux yeux mon ame toute eſmeue,

Puis que ſi belle icy ie vous ay veue,
Royne & ma ſœur, & d'vn regard ſi doux
Tirer nos cœurs & nos yeux apres vous.
Mais dequoy ſert, ô Royne, de me plaindre,
Puiſqu'à mon bien ie ne ſçaurois attaindre?
La parenté, l'alliance qui eſt
Entre nous deux, grieuement me deſplaiſt.
Ce nom de ſœur charitable m'oultrage:
Ie voudrois eſtre ou moindre de lignage,
Ou moindre en tout: lors ie pourrois guarir
Ce mal d'Amour dont il me faut mourir.
Ha! frere mien, tu ne dois faire plainte
Dequoy ta vie en ta fleur eſt eſtainte:
Auoir iouy d'vne telle beauté
Sein contre ſein, valloit ta royauté,
Et tout le bien qu'vn grãd Monarque amaſſe:
Vn tel plaiſir toute richeſſe paſſe
Et ſeulement il n'appartient qu'aux Dieux
D'oſer penſer combien peuuent ſes yeux.
De tels propos ie parle pour mon maiſtre,
Qui fait ſemblant en ſon Image d'eſtre
Plein de ſouſpirs, & voudroit s'efforcer:
Mais hors des dents la voix ne peut paſſer,
Le mort tableau luy oſte la parole,
Et la peinture en larmes toute molle
En deuient palle, & retient la couleur
De l'amoureux tout palle de douleur,
Qui ſe tourmente, & par ſouſpirs deſire
Eſtre entendu, & ſi ne le peut dire.
Vous d'autre part faites ſemblant d'auoir
En gré ſa plainte, & de la receuoir,
Et l'appellant luy ouurir de vos villes

Les riches ports & les Haures fertiles:
Mais ceſte Mer qui s'eſpand entre-deux
D'vn large champ eſcumeux & ondeux,
Vous porte enuie, & ne veut point ce ſemble,
Que ſoyez iointis par mariage enſemble.
Et qu'eſt-il rien plus cruel que la Mer,
Mer qui ſon nom a deſrobé d'amer?
Vous n'eſtes ſeule à qui ceſte marine
S'eſt fait cognoiſtre enuieuſe & maligne:
Hero le ſçait, Helles, & ceſte-là
Que le Taureau ſur ſa croupe en-vola,
Qui fut Princeſſe en ſon printemps ſi belle
Que noſtre Europe a porté le nom d'elle.
Ie ſuis marry que la douce Venus
Naſquit des flots d'eſcume tous chenus:
Elle d'Amour la compaigne & la mere,
Digne n'eſtoit d'vne naiſſance amere
Des flots couuerts d'horreur & de peril,
Mais deuoit naiſtre au Printemps en Auril
D'vn pré fleury, pres d'vne eau gazouillante
Deſſus la mouſſe, & non de la tourmente.
C'eſt pour monſtrer que l'Amour eſt trompeur,
Amer, cruel, plein de crainte & de peur,
Comme celuy qui porte en ſes mains cloſes
Plus de chardons que de lis, ny de roſes.

ENVOY.

A elle-meſme.

I E n'ay voulu, Madame, que ce Liure
Paſſaſt la mer ſans vous voir & vous ſuiure,

Pour remarquer ainſi qu'en vn tableau
Ce que Nature & les Cieux ont de beau:
Et pour vous ſuiure, ou en voſtre lictiere
Ou à cheual, quand vous ſeule heritiere
D'vn ſi grand peuple allez de tous coſtez
Voir les ſuiets ſous voſtre main dontez,
Ou pour ſeruir de douce compagnie
A vos penſers, quand la tourbe infinie
Qui vous courtiſe & d'yeux & de bonnets,
Vous laiſſe ſeule en voſtre cabinet,
Où ſoulageant vos royales penſees
(De trop de ſoin & d'affaires laſſées)
Prenez vn Luth, ou chantez ou liſez,
Et quelquefois mes vers vous eſliſez
Entre vn millier, dont ie treſſaute d'aiſe
Braue de faire vne œuure qui vous plaiſe:
Car ie ne veux en ce Monde choiſir
Plus grand honneur que vous donner plaiſir.
Ce Liure donq' qui en rend teſmoignage,
Seroit marry, ſi faiſant vn voyage
En Angleterre, il n'alloit tout d'vn train
En voſtre Eſcoſſe, & vous baiſoit la main,
Voyant d'vn coup deux Roynes enfermées
En meſme mer, de qui les renommées
Maugré la Mer volent par l'Vniuers.
C'eſt donq' raiſon, puiſque i'ay fait ces vers
Pour toutes deux, que prompt ie les enuoye
A toutes deux, par vne meſme voye,
Pour celebrer d'vn coup en ce faiſant
Vos deux beautez, par vn meſme preſent.
O Liure donq' plus heureux que ton maiſtre,
Tu vas au lieu auquel ie voudrois eſtre,

Voire où ie ſuis touſiours par le penſer:
Et ſi le corps pouuoit la mer paſſer
Comme l'eſprit, ie verrois à toute heure
Le beau ſeiour où la Royne demeure,
De qui les yeux luiſent comme vn beau iour.
En ſi plaiſant & celeſte ſeiour
Vit la vertu, l'honneur, la courtoiſie,
Et la beauté dedans le Ciel choiſie,
Qui monſtre aſſez aux rais de ſes flambeaux
Combien au Ciel tous les Anges ſont beaux:
Car du haut Ciel telle beauté partie
Fait voir icy le tout par la partie.
Elle courtoiſe, ô liure glorieux,
Te receuant d'vn viſage ioyeux,
Et te tendant la main de bonne ſorte,
Te demandra comme Ronſard ſe porte,
Que c'eſt qu'il fait, ce qu'il dit, ce qu'il eſt:
Tu luy diras qu'icy tout luy deſplaiſt,
Soul de ſoy-meſme: & que meſme ſa vie
Comme peſant à ſon corps luy ennuye,
Se trouuant ſeul, & pleurant par les bois
La triſte mort d'vn Prince & de deux Rois.

REGRET A L'HVILLIER PARISIEN, pour elle-meſme.

L'Huillier, ſi nous perdons ceſte belle Princeſſe,
Qui en vn corps mortel reſemble vne Déeſſe,
Nous perdons de la Cour le beau Soleil qui luit,
Dont iamais la clarté n'a tiré vers la nuict,

Mais touſiours en monſtrant ſa ſplẽdeur couſtumiere
A fait contre le iour paroiſtre ſa lumiere.
Ne te ſouuient-il point des longues nuits d'hyuer,
Où nulle eſtoile au Ciel ne ſe daigne leuer,
Mais lente & pareſſeuſe en ſon lict eſt cachée,
Quand Tithon en ſes bras tient ſa femme couchée,
Et le Monde languiſt en tenebreux ſeiour,
En horreur, & en peur, pour l'abſence du iour?
Ainſi amy l'Huillier, noſtre Cour ſera telle
Veufue de la clarté d'vne Royne ſi belle,
Belle en perfection: car toute la beauté
Qui eſt, & qui ſera, & a iamais eſté,
Pres de la ſienne eſt laide, & la mere Nature
Ne compoſa iamais ſi belle creature.
Au milieu du Printemps entre les Liz naſquit
Son corps, qui de blãcheur les Liz meſmes veinquit,
Et les Roſes qui ſont du ſang d'Adonis teintes,
Furent par ſa couleur de leur vermeil depeintes:
Amour de ſes beaux traits luy compoſa les yeux,
Et les Graces qui ſont les trois filles des Cieux,
De leurs dons les plus beaux ceſte Princeſſe ornerent,
Et pour mieux la ſeruir les Cieux abandonnerent.
Si ſa belle peinture au moins nous demouroit
En s'en-allant de nous toute ne s'en-iroit,
Et aurions le plaiſir du ſage Roy Protée
Qui d'Helene retint la figure empruntée.
Mais elle s'en-va toute, & ne laiſſe ſinon
Le triſte ſouuenir qui reſte de ſon nom,
Et le regret de perdre vn ſi diuin viſage,
Qui captif retiendroit vn cœur le plus ſauuage.
Le iour que ie voirray ſon depart approcher,
Ie veux pour ne le voir deuenir vn rocher.

Sourd, muet, insensible, & le long d'vne plaine
Ie me veux transformer en l'eau d'vne fontaine,
Afin de la pleurer comme les Nymphes font
Quand les fleurs hors des prez par la Bise s'en-vont,
Ou quand par vn torrent les fontaines se souillent,
Ou quand de leur verdeur les arbres se despouillent.
Hà, plustost ie voudrois vn oiseau deuenir
Pour mieux l'accompagner, & tousiours me tenir
Sur le haut de son Coche, ou ie voudrois reluire
Comme vne claire estoile au haut de sa Nauire,
S'elle passoit la mer, & par terre & par eau
Ie n'abandonnerois vn visage si beau.
Que ne vinent encor les Palladins de France!
Vn Rolant, vn Renault! ils prendroient sa defence,
Et l'accompagneroient & seroient bien-heureux
D'en auoir seulement vn regard amoureux,
Qui du grand Iupiter appaiseroient la dextre,
Et encore amoureux çà-bas le feroient estre.
C'est abus que les Dieux autresois ay'nt aimé,
Ils auroient maintenant l'estomac allumé
D'vne telle Princesse, & poinçonnez d'enuie
L'auroient dedans le Ciel pour leur Dame rauie:
Celle que desroba le Bœuf Sidonien,
Que le Cygne trompa, pres d'elle ne sont rien:
Ny celles que lon list par les vers estimée,
Ne furent en leur temps si dignes d'estre aimées.
Seulement la hauteur de son Sceptre luy nuit:
Amour simple & naïf les Maiestez ne suit,
Il suit la Royauté place trop dangereuse,
Où languist sans espoir l'esperance amoureuse.
Or aille où le Destin emmener la voudra,
Tousiours dessous ses pieds la terre se peindra.

D'vn beau tapis de fleurs, les eaux ſeront paiſibles,
Les vents appaiſeront leurs haleines terribles,
La Mer ſe ſera douce, & pour voir ſa beauté
Le Soleil eſpandra ſur elle ſa clarté,
Au-moins ſi le Soleil en la voyant n'a honte
Qu'vne telle beauté ſa beauté ne ſurmonte.

REGRET POVR elle-meſme

COmme vn beau pré deſpouillé de ſes fleurs
Comme vn tableau priué de ſes couleurs
Comme le Ciel s'il perdoit ſes eſtoiles,
La mer ſes eaux, la Nauire ſes voiles,
Vn bois ſa fueille, vn Antre ſon effroy,
Vn grand Palais la pompe de ſon Roy,
Et vn anneau ſa perle precieuſe:
Ainſi perdra la France ſoucieuſe
Ses ornemens, perdant la Royauté
Qui fut ſa fleur, ſa couleur, ſa beauté.
Dure Fortune, indontable, & felonne,
Tu-es vrayment fille d'vne Lyonne,
Tu vas paſſant les Tygres en rigueur,
Tu n'eus iamais en l'eſtomac de cœur
D'ainſi traiter vne Royne ſi belle!
Premierement tu l'as dés la mammelle
Aſſuiettie à porter le malheur,
Lors que ſa mere atteinte de douleur,
Dans ſon giron craignant l'armée Angloiſe,
L'alloit cachant par la terre Eſcoſſoiſe.

A peine eſtoit ſortie hors du berceau,
Que tu la mis en mer ſus vn vaiſſeau,
Abandonnant le lieu de ſa naiſſance,
Sceptre, & parens, pour demeurer en France.
Lors en changeant de courage malin,
La regardas d'vn viſage benin,
Et d'orpheline enſemble & d'eſtrangere
(Hà que tu es inconſtante & legere!)
La marias au fils de noſtre Roy,
Qui depuis tint la France deſſous ſoy.
Puis en l'ayant, ô Fortune inſenſée!
Iuſqu'au ſommet des grands honneurs pouſſée,
Tu as occis à ſeize ans ſon mary:
Ny plus ny moins qu'en vn iardin fleury
Meurt vn beau Liz, quand la pluye peſante
Aggraue en bas ſa teſte languiſſante,
Ou comme au ſoir la Roſe perd couleur,
Et meurt ſeichée alors que la chaleur
Boit ſon humeur qui la tenoit en vie,
Et fueille à fueille à bas tombe fanie.
Sa belle eſpouſe atteinte de ſouci,
Apres ſa mort eſt demeurée ainſi
Qu'on voit au bois la veufue Tourterelle,
Ayant perdu ſa compagne fidelle:
Iamais vn autre elle ne veut choiſir,
Car par la mort eſt mort tout ſon deſir:
Ny pré ny bois ſon regret ne conſole,
Et d'arbre en arbre au poinct du iour ne vole,
Ains ſe cachant dedans les lieux ſecrets,
Seulette aux vents raconte ſes regrets,
Se paiſt de ſable, & ſans amy ſe branche,
En ſouſpirant ſur vne ſeiche branche.

Fortune helas! ne ſuffiſoit-il pas
De l'offenſer d'vn ſi piteux treſpas?
Sans luy remplir diuerſement ſa terre
D'opinions, de ſectes, & de guerre,
Bander ſon peuple aux armes tant priſé
Auant qu'il fuſt par ſectes diuiſé?
Si la fureur de tes mains tant cruelles
Ont tel pouuoir ſur les choſes ſi belles,
Si l'equité, la bonté, la pitié,
Porter au vice extreme inimitié,
Si la vertu, la chaſteté de vie,
N'ont peu flechir ny ton ſort ny l'enuie,
Qu'eſperons nous de nos humanitez?
Le Ciel d'airein, logis des Deitez,
N'eſt aſſeuré, ſes Dieux ny ſes Déeſſes,
Puis qu'icy bas nos diuines Princeſſes,
Qui te deuroient aux larmes inuiter,
Contre l'ennuy ne peuuent reſiſter.
Tu n'es encore ô Fortune contente:
Ta cruauté noſtre douleur augmente,
En nous voulant priuer de ſes beaux yeux,
Yeux qui font honte aux eſtoiles des Cieux:
Nous deſrobant ceſte beauté diuine,
Pour la donner aux flots de la marine.
Puiſſe la mer la terre deuenir,
Puiſſe la Nef comme vn rocher tenir
Au bord de l'eau, de peur qu'elle n'emporte
Vn corps ſi beau qui noſtre âge conforte,
Ceſte beauté, honneur de noſtre temps,
Qui rend les Rois & les peuples contens.
Hà ie voudrois, Eſcoſſe, que tu peuſſes
Errer ainſi que Dele: & que tu n'euſſes

Les pieds formez au profond de la mer!
Hà ie voudrois que tu peuſſes ramer
Ainſi que vole vne barque pouſſée
De mainte rame à ſes flancs eſlancée!
Pour t'enfuir longue eſpace deuant
Le tard vaiſſeau qui t'iroit pourſuiuant,
Sans voir iamais ſurgir à ton riuage
La belle Royne à qui tu dois hommage.
Puis elle adonq, qui te ſuiuroit en vain,
Retourneroit en France tout ſoudain
Pour habiter ſon Duché de Touraine:
Lors de thanſons i'aurois la bouche pleine,
Et en mes vers ſi fort ie la loüerois,
Que comme vn Cygne en chantant ie mourrois.
Pour mon obiect i'auroy la beauté d'elle,
Pour mon ſuiet ſa conſtance immortelle:
Qù maintenant la voyant abſenter,
Rien que douleur ie ne ſçauroy chanter.
Sus mon ſouſpir, plainte de noir veſtue,
Monte au plus haut d'vne roche poinctue,
Cherche les bois des hommes ſeparez,
Fuy-t'en aux lieux qui ſont plus eſgarez,
Et en pleurant à l'entour des riuieres,
Raconte aux vents que ie perdy n'agueres
Vne Maiſtreſſe, vne perle de prix,
Et vne fleur, la fleur des bons eſprits,
Vne diuine & rare Marguerite,
Qui pour la France en la Sauoye habite,
Et maintenant vne Royne ie pers,
Qui fut l'honneur de France & de mes vers,

LA HARANGVE DE TRES-ILLVSTRE ET TRES-MAGNANIME Prince François, Duc de Guise, aux Soldats de Metz, le iour de l'assault.

A Charles tres-illustre Cardinal de Lorraine, son frere.

QVand Charles Empereur qui se donne en songeant
Tout l'Empire du Monde, & qui se va rongeant
D'vne gloire affamée & d'vn soin d'entreprendre
De vouloir à son dam, contre nostre Roy prendre
Les nouueaux murs François d'vne foible cité,
Où le Destin auoit son OVTRE limité:
De gens & de cheuaux effroya la campaigne,
Troupe à troupe essuisant les peuples d'Alemaigne,
Et toute la Hongrie, & l'escadron ardent
Des peuples bazanez, my-Mores d'Occident.
Et quand tout forcené contre l'honneur de Frãce
Arrangeoit son armée en plus grande abondance
Que les vents empennez de rouez tourbillons
L'vn l'autre se choquant ne courbent de sillons,
Les vns bossus deuant, & les autres derriere,

Au giren

Au gyron de Tethys, la vieille mariniere.
Et quand enuironné de tant de gouffanons
Fiſt braquer tout d'vn rang cent pieces de canons
Sur le bord du foſſé, qui de gorges béantes
Vomiſſoient à la fois cent balotes tonnantes
Contre Mets esbranlé, & d'vn hurter plus dur
Qu'vn eſclat foudroyant esbrecherent ſon mur
D'autant d'eſpace ouuert, que lon voit d'ouuerture
Dans les champs porte-blez, quand la faucille dure
A rongé les tuyaux, & que le moiſſonneur
Ne laiſſe vn ſeul eſpy pour la main du glaneur.
Et quand ia les tortis de ſerpentes tranchées
Furent gros de ſoldats, & de piques couchées
Du long contre leur flanc, preſts à donner l'aſſaut:
Lors ton frere de Guyſe eſlancé d'vn plein ſaut
Sur le rempart cognu, plein d'effroyable audace
Desfiant leurs canons s'arma deuant leur face.
Il priſt ſes beaux cuiſſots & ſes gréues encor,
Gréues faites d'argent & iointes à cloux d'or:
D'or les boucles eſtoient, où ſourdoient eſleuées
Mille croiſettes d'or au burin engrauées:
Sur le ply du genou erroit vn grand ſerpent,
Qui des tortiz briſez de ſon ventre rampant
Faiſoit le mouuement de ceſte genouliere,
Le bordant de ſa queuë en lieu de cordeliere.
Il a d'vn corſelet ſon corps enuironné
De fils d'or & d'argent par lignes rayonné
Oppoſez l'vn à l'autre, & dedans ceſte armeure
Viuoit (miracle grand!) vne riche engraueure.
Aupres du hauſſe-col le Pape Vrbain eſtoit
En blanche barbe peint qui graue admoneſtoit
Les Roys Chreſtiens de faire aux Sarrazins la guerre,

Et de Hierusalem le saint Royaume acquerre:
Sa robe estoit de pourpre & à replis bossus,
Son roquet cramoisi luy pendoit pardessus:
Dessous à plis ondez faict d'vne toile blanche
Son sourpelis couloit iusqu'au bas de la hanche,
Vis à vis de ce Pape engrauez en or fin
Tressailloient d'allegresse Eustace & Baudouin,
Et le Comte de Flandre, & faisoient de leur teste
Vn signe d'obeir à si iuste requeste.
Là le Duc Godefroy d'vn art laborieux
Emboßé dans l'acier vendoit deuotieux
Verdũ, Mets, & Buillon, & d'vn braue courage
Ainsi qu'vne tempeste amenoit vn orage
De soldats tous armez: le fer qui gemissoit
Sous le pied des cheuaux d'effroy s'y herissoit.
Autour du corselet dessus les feintes plaines
De l'Ocean vaguoient trois cens nauires pleines
De Cheualiers croisez: d'autre costé le bord
Du payen Corborant rougissoit de la mort.
Là veincus s'esleuoient en graueure bossée
Les grands murs d'Antioche, & les murs de Nicée,
Ceux de Tyr & Sidon, & là ce Godefroy
De toute la Iudée estoit peint comme Roy.
Puis il saisit apres sa merueilleuse targe
Forte, maßiue, dure, en rondeur aussi large
Qu'est vn Soleil couchant, où du fils d'Aristor
Estoient grauez les yeux en cent estoiles d'or.
Deux couleures d'acier dos à dos tortillées
Traisnant dedans le fer leurs traces escaillées
Couroient le long du bord, qui d'vn col replié
Resembloient de couleur à ceſt Arc varié
Que Iupiter attache au milieu des nuages

En voûte pour ſeruir aux hommes de preſages.
Du milieu de l'eſcu Gorgone s'eſleuoit
Borgnoyant renfrongné, qui trois teſtes auoit
Naiſſantes d'vn ſeul col, & de chacune teſte
Grongnante, vomiſſoit la foudre & la tempeſte.
Là comme Roy de Naple, eſtoit emburiné
Charles Comte du Maine, & le bon Roy René,
Et tous les vieux combats que la maiſon Lorraine
A faits ſur le tombeau de l'antique Seraine.
Apres il s'afubla d'vn morion brillant
Comme vn long trac de feu, qui des champs va pillant
Les eſpics deſia meurs, lors que parmy les plaines
Des laboureurs fraudez le Ciel gaſte les peines.
Halletant dans l'acier, Anthée fut empreint
Sur le haut de la creſte horriblement eſtreint
Des bras courbez d'Hercule, & luy qui ſe trauaille
D'eſchapper hors du ply de ſi dure tenaille,
Enfle ſes nerfs en vain, & tout acrauanté
Encor' ſur vn genouil foible ſe tient planté,
Puis tout à coup il tombe, & de ſa gueule bée
Deſgorge vn panonceau. Puis il print ſon eſpée
Au flambant émery : le fourreau fut d'vn os
D'Elephant Indien, marqueté ſur le dos.
De barbillons courbez, & ſa dague guerriere
Plus que l'aſtre de Mars eſpandoit de lumiere.
Apres qu'il eut de fer tout ſon corps reueſtu,
Branlant la pique au poing aguiſa la vertu
De ſes nobles ſoldats, & d'vn cœur magnanime
Par ces vers Tyrteans au combat les anime:
Sus courage Soldats, ſus ſus monſtrez vous or
De la race d'Hercule, & de celle d'Hector.
Hercule apres auoir l'Eſpaigne ſurmontée

Vint en Gaule eſpouſer la Royne Galatée
Dont vous eſtes yſſus : puis le Troyen Francus
Seul heritier d'Hector quittant les murs veincus
D'Ilion, vint en France, & la race Troyenne
Meſla cent ans apres auec l'Herculienne.
Pource amis prenez cœur, imitez vos ayeux:
Encore Dieu nous aime, encore Dieu ſes yeux
N'a deſtourné de nous ny de noſtre entrepriſe,
Ainçois plus que deuant la Gaule fauoriſe:
La Gaule il fauoriſe & fauoriſera.
Tant que noſtre bon Roy ſon gouuerneur ſera.
Donque ne craignez point tel peuple de gẽdarmes:
Mais chacun ſe fiant plus en Dieu qu'en ſes armes,
Droit oppoſe ſa pique au deuant du guerrier
Qui viendra ſur la breche au combat le premier:
Chacun de vous s'arrange en bon ordre en ſa place,
Et prodiguant ſa vie apres ſa mort la face
Plus claire que le iour : vous n'eſtes pas, Soldars,
Ignorans de garder la breche des rempars,
Et les murs aſſiegez d'vne effroyable bande.
Encor' il vous ſouuient des murs de la Mirande,
Et de ceux-là de Parme, & vous ſouuient auſſi
De ceux-là de Peronne, & ceux de Landreci,
Où tous les ennemis qui vos forces tenterent,
Rien ſinon deshonneur chez eux ne remporterent.
Nul n'aura par mes mains recompenſe ny prix,
Si ſon lieu le premier ſur la breche il n'a pris,
Fuſt-il beau comme vn Ange, & par deſſus la trope
Apparuſt-il horrible en vn corps de Cyclope:
Surmontaſt-il au cours le vent Threicien,
Et de riches treſors le grand Roy Phrygien.
Euſt-il le bras de Mars, la langue de Mercure,

Et ſe fuſt tout le Ciel & toute la Nature
Empeſchez pour le faire accomply de tout point,
S'il n'eſt braue au combat ie ne l'eſtime point.
Non, ie n'ignore pas qu'vne belle victoire
D'âge en âge coulant n'eternize la gloire
Des hommes combatans ſoient ieunes, ou ſoient vieux,
Et de terre enleuez ne les enuoye aux cieux.
Mais certes Enyon la guerriere Décſſe
Cent fois plus que les vieux eſtime vne ieuneſſe
Qui bruſle de combatre, & qui ne fait encor
A l'entour du menton que iaunir d'vn poil d'or.
Ceſte ieuneſſe-là mordant ſes léures d'ire,
Et grinçant de fureur à ſoy-meſmes inſpire
Vne ame valeureuſe, & s'ente dans le cœur
Ie ne ſçay quel effort qui deſdaigne la peur.
Ceſte ieuneſſe-là touſiours braue s'eſſaye
De ſe voir entre-ouurir l'eſtomac d'vne playe,
Combatant la premiere, & mieux voudroit ſe voir
Mourir de mille morts qu'au dos la receuoir.
C'eſt vergongne de voir couché ſur la poulſiere
Vn ieune homme fuyant nauré par le derriere,
Ayant le dos béant d'vlceres apparens!
Celuy vrayment honnit ſes fils & ſes parens,
Longue fable du peuple, & la cruelle Parque
Paſſe ſon nom & luy dans vne meſme barque:
Mais celuy qui premier s'oppoſant à l'effort
Des vaillans ennemis meurt d'vne belle mort,
Tenant encor' au poing ſa pique vengereſſe:
A l'heure qu'on l'enterre, vne dolente preſſe
Chantant du treſpaſſé la gloire & les valeurs,
Reſchaufe le corps froid d'vne tiede eau de pleurs.
» Iamais des maſles cueurs les louanges ne meurent,

» *Et les fils de leurs fils touſiours louëz demeurent*
» *Comme Dieux au vulgaire, & touſiours renõmez*
» *Demeurent leurs tombeaux de mille fleurs ſemez.*
Si quelcun de la troupe en combatant euite
La mort cent fois cherchée, & qu'enſemble il incite
Son prochain compagnon à choquer viuement,
Ou vrayment à mourir l'arme au poing brauement,
Le peuple par la ruë honorera ſa face,
Et venant au Senat chacun luy fera place
L'honorant comme vn Dieu & n'aura ſon pareil,
Premier en la bataille & premier au conſeil.
Le couard au contraire enlaidy d'vne honte
Ne ſera rien ſinon vn populaire conte,
Et peut-eſtre banny de ſon pays natif,
Pour ſa couardeté vagabond & fuitif,
Portant ſes fils au col, d'huis en huis ira querre
Son miſerable pain en quelque eſtrange terre,
Et de haillons veſtu, & priué de bon-heur
N'oſera plus hanter les gens dignes d'honneur:
Et ſa race iamais fuſt elle decorée
De nobles biſayeux ſera des-honorée.
Pource faites-vous preux: bien qu'il ſoit ordonné
Du naturel deſtin que tout ce qui eſt né
Veſtu d'os & de nerfs ſoit quelque iour la proye
De la Mort mange-tout, & que meſmes à Troye
Achille & Sarpedon enfans des Dieux n'ont pas
Non plus que fiſt Therſite euité le treſpas.
Mouron, mourõ, Amis, il vaut mieux pour defendre
Nous & noſtre pays l'ame vaillante rendre,
L'ame vaillante rendre au deſſus du rempart
D'vn grand coup de canon fauſſez de part en part,
Ou d'vn grand coup de pique accourcir noſtre vie,

Que languir vieux au lict mattez de maladie.
Courage donc Soldats, ne craignez point la mort:
» La mort ne peut tuer l'homme vaillant & fort:
La mort tant seulement par les combats vient mordre
Ie ne sçay quels couards qui n'osent tenir ordre.
Tenez donque bon ordre, & gardez vostre rang,
Pressez l'vn contre l'autre, & collez flanc à flanc,
Pied contre pied fiché, & teste contre teste
Bataillez brauement, & creste contre creste.
Tienne le canonnier le canon comme il faut
Droitement contre ceux qui viendront à l'assaut:
Bref que chacun de vous à son estat regarde,
Le halebardier tienne au poing sa halebarde,
La pique le piquier, & le haquebutier
Couché plat sur le ventre exerce son mestier.
Et vous Princes du saug de qui la noble race
Dés le premier berceau vous inspire vne audace
De mespriser la mort, ce n'est pas vous qu'il faut
Animer comme vn peuple à qui le cœur defaut
Voyant flamber le fer: vostre natif courage
Mieux que moy vous enseigne au martial ouurage.
Ie parle à vous Soldats, mettez deuant vos yeux
De nostre nouueau Roy les faits victorieux:
Comme il a demarqué les bornes de la France
Pour les planter plus loin par le fer de sa lance:
Comme il a reconquis nos Forts sur les Anglois,
Et comme Luxembourg obeyt à ses lois,
Et comme tout le Rhin effroyé de ses bandes
Le confessa seigneur de ses eaux Alemandes.
Puis vous souuienne aussi que ce grand Empereur
Ne nous tient assiegez que par vne fureur
Naissant de desespoir d'auoir veu nostre Prince

Si auant, maugré soy maistriser sa prouince:
Vous souuienne Soldats en quelle aduersité
Seroit reduite helas! ceste belle cité
Si vous la laissez prendre, & combien violée,
De filles on voiroit, & de maisons volées,
Et combien de vieillards par les cheueux grisons
Seroient trainez dehors de leurs propres maisons,
Et qui pis est Soldats, que de flames esprises
Enflamcroient d'Autels, de Conuents & d'Egliſes!
Qui pour destourner d'eux tant de maux inhumains,
Ont commis leur salut à l'effort de vos mains.
Ne les fraudez donc point d'vne telle esperance,
Monstrant à l'Espaignol quelles mains a la France,
Et que Fortune femme aime mieux par raison
Vn ieune Roy vaillant qu'vn Empereur grison.
Or si quelqu'vn de vous m'apperçoit le visage
Tant soit palle de peur, ou saillir de courage,
Ie ne veux qu'en flatant il me vienne excuser,
Ains ie luy veux donner congé de m'accuser
(Ce que n'auiẽne ô Dieu! que l'vn de vous me face)
Car ie ne veux icy, non, non, tenir la place
D'vn Prince seulement, mais d'vn simple soldart
Couché tout le premier sur le front du rempart.
Ainsi parla ton frere inspirant au courage
Des siens vne prouëſſe, vne horreur, vne rage
De combatre obstinez: son panache pendant
Terriblement courbé par ondes descendant
Sur le dos escaillé, du haut de la terrace
Effroyoit l'Espaignol d'vne horrible menace.
Comme vn brandon de feu le rond de son bouclair
Escartoit parmy l'air vn monstrueux esclair,
Non autrement qu'on voit vne rouge Comete

Enflamer tout le Ciel d'vne crineuſe trette:
Ou tout ainſi qu'on voit flamber le Sirien
Au plus chaud iour d'Eſté, quād la gueule du Chien
Allumant tout le Ciel d'vne flameche forte,
Aux hommes & la ſoif & les fiéures apporte.
Voy donc Prelat, que vaut vn vaillāt conducteur:
L'Empereur friſſonna d'vne ſi froide peur
Voyant ton frere armé, que ſur l'heure ſur l'heure
Du tout deſeſperé de fortune meilleure
Tourna le dos honteux: tant pour noſtre ſalut
Le magnanime cœur de ton frere valut!
Sur les bornes de Gaule affrontant ſa ieuneſſe
Aux deſſeins plus ruzez de la griſe vieilleſſe
D'vn ſi caut Empereur. Iô Prince Lorrain,
Encore quelquesfois de ma trompe d'airain
Ie ſonneray tes faicts d'vne longue Iliade:
Car ceux-là de Pericle & ceux d'Alcibiade
N'egalent tes honneurs, ny le braue renom
De celuy qui d'Afrique emporta le ſurnom,
Ny ton ayeul qui veit au Iourdain ſes armées
Se couronner le front de palmes Idumées.

LES ARMES, A IEAN BRINON.

QVi conque a le premier des enfers deterré
Le fer, eſtoit Brinon luy-meſme bien ferré:

Luy meſme auoit ce croy-ie, occis ſon propre pere,
Tué ſa propre ſœur, tué ſa propre mere:
Luy meſme auoit au ſoir à ſon hoſte eſtranger
Deſſus la table offert ſes enfans à manger:
Et ne croyoit qu'au Ciel les Dieux euſſent puiſſance
(Car il n'en croyoit point) de punir ſon offence.
Que les ſiecles dorez à bon droit ſont loüez
Sur les ſiecles de fer, quand les glans ſecoüez
Des cheſnes nourriſſiers, quand la triangle feine
Paiſſoit le peuple oiſif par les foreſts ſans peine:
Et quand dans les ruiſſeaux iuſqu'à la riue pleins
Les hommes tiroiẽt l'eau dans le creux de leurs mains!
Alors on n'attachoit (pour les rendre plus ſeures)
Des portes aux maiſons, aux portes des ſerrures:
Et lors on n'oyoit point ce mot de Tien ne Mien:
Tous viuoiẽt en cõmun, car tous n'auoient qu'vn biẽ:
De ce que l'vn vouloit, l'autre en auoit enuie,
Et tous d'accord paſſoient heureuſement la vie.
Mais ſi toſt que le fer par malheur fut trouué,
Qu'au fond de ſes rougnons Pluton auoit couué
Par tant d'eſpaces d'ans là bas deſſous la terre,
Au iour auecques luy la diſcorde & la guerre
Et le meurtre ſortit, & ſortirent dehors
Ces mots de Tue, Aſſomme, & mille horribles morts.
Le mõde adonq' fut plein de crime & de diffame:
Le mary machina la poiſon à ſa femme,
Le fils tua ſon pere, & le frere ſa ſœur,
Et l'hoſte ne fut pas de ſon hoſte bien ſeur.
Les peuples effroyez de l'horreur des batailles,
Flanquerent leurs citez de foſſe & de murailles:
Car le peuple aux foreſts ſans police eſpandu,
Es villes par troupeaux s'eſtoit deſia rendu,

Qui pour se maintenir au dos vestit les armes.
Lors le monde changé n'oyoit que les alarmes
Tonner de tous costez, & le volage Mars
Tout sanglant forcener au milieu des Soldars.
Les Geans serpen-piez sur les Dieux s'enhardirent,
Les Lapithes armez les Centaures occirent,
Thebe à cent portes veit ses deux Princes tuez,
Et Troye à fleur de champ ses Pergames ruez.
Qui pis est, des humains les races trop cruelles
N'ont pas fait seulement roidir en allumelles
Le fer enfant du feu: mais du grand Iupiter
Ont osé par le fer le tonnerre imiter,
Et imiter sa foudre en du fer entonnée
Bien d'vne autre façon que ne fist Salmonée.
Ils ont fondu premier l'homicide metal
Soufflé d'vne furie au brazier infernal
Que vomit Phlegeton: ils ont mis en la fonte
Le son, la peur, l'horreur, l'ire & la flame pronte
Pleine de puanteur: ils ont apres cherché
Le soulfre que Nature aux yeux auoit caché
Des mortels inuenteurs: puis le long des murailles
D'vne estable porchere, ou dedans les entrailles
D'vne grotte relente, ou d'vn mont reculé
Ils sont allez chercher le salpestre gelé:
Puis poudroyant en vn ces drogues eslongnées
Au penser des humains sans peur les ont congnées.
Au ventre des canons, les faisant dégorger
Vne balle qui bruit si haut au desloger,
Qui court si tost par l'air que la terre en chancelle,
Que l'enfer s'en creuasse & prend clarté nouuelle,
Que la mer en tressaut, & la voute des Cieux
En craquetant se rompt dessous le pied des Dieux.

De quel genre de mort eſtoit digne ceſt homme
Qui premier inuenta le fer qui nous conſomme?
Qui premier artiſan le canon pertuiſa,
Et ſortir de ſa gorge vn tel foudre auiſa?
Et qui veit ſans pleurer roüer en tant de ſortes
Parmy l'air tant de bras & tant de teſtes mortes?
Ny la ſoif de Tantal', ny la rou' d'Ixion
Ne ſuffiroient là bas à ſa punition,
Ny le vautour beccu, dont la griffe cruelle
Pince de Promethé la poitrine immortelle.
Par luy comme iadis on ne voit plus d'Hectors,
D'Achilles, ny d'Aiax: car les hommes plus forts
Sont auiourd'huy tuez d'vn poltron en cachette
A coups de harquebouze, ou à coups de mouſquette.
Au tẽps qu'on batailloit ſans fraude, main à main,
On cognoiſſoit au fait celuy qui eſtoit plein
De peur ou d'aſſeurance, & ne vouloit on croire
Que Therſite au combat meritaſt tant de gloire
Qu'Achille en meritoit, mais Therſite auiourd'huy
Tue Achille de loin & triomphe de luy.
Pourquoy chetifs humains auez vous tant d'enuie
A grands coups de canons d'accourcir voſtre vie?
Vous mourez aſſez toſt: ſi vous penſez là bas
Auoir autant qu'icy de plaiſirs & d'esbas,
Ah vous eſtes trompez: bien que l'vnique fille
De Cerés en ſoit Royne, en nul temps la faucille
N'y coupe la moiſſon, ny aux coutaux voiſins
Iamais Bacchus n'y fait verdeler ſes raiſins,
Helas! mais à l'entour la mort palle y demeure,
Touſiours vn peuple greſle autour d'vn lac y pleure,
Ayant la peau bruſlée, & les cheueux cendreux,
Le viſage plombé, les yeux mornes & creux:

» *O fortuné celuy qui bien loin de la guerre*
» *Cultiue en longue paix l'vſure de ſa terre,*
» *Et qui iamais au lict ne ſe veit eſtonner*
» *D'ouyr au poinct du iour la trompette ſonner!*
» *Qui ne ſçait quel mot c'eſt que Cargue, camiſade,*
» *Sentinelle, diane, eſcarmouche, embuſcade:*
» *Mais qui plein de repos en la griſe ſaiſon*
» *Attend au coin du feu la mort en ſa maiſon,*
» *Afin qu'il ait l'œil clos par les mains de ſa fille,*
» *Et qu'il ſoit mis en terre aupres de ſa famille,*
» *Non aupres d'vne haye, ou au fond d'vn foſſé,*
» *Ayant d'vn coup de plomb le corps outre-percé.*

Mais que dis-ie, Brinon? qui n'auroit la miniere
De l'airain & du fer iadis miſe en lumiere,
Et qui ne ſe ſeroit artizan auiſé
En fondant le canon de l'auoir pertuiſé,
Et d'auoir aceré l'alumelle trampée,
Tu ne m'euſſes donné ny dague ny eſpée,
(Car le fer n'euſt vſage) & ne m'euſſes Brinon,
Donné ny piſtolet, ny roüet, ny canon.
Toutesfois ie plains tant du commun le dommage,
Que ie voudrois (croy moy) que celuy qui l'vſage
Trouua premier du fer, n'euſt iamais eſté né,
Et n'auoir eu tes dons: car Dieu n'euſt deſtourné
Son viſage de nous, & la paix violée,
N'euſt point abandonné la terre deſolée
Pour s'en-voler là haut, laiſſant le monde icy
S'entre-piller, naurer & tuer ſans mercy.

A IEAN DE LA PERVSE,

POETE.

ENCORE Dieu par ſa grace n'a pas
A nous mortels qui viuons icy bas
Tout à la fois les choſes reuelées:
Son ſein beaucoup en cache de celées,
Et toutefois ce qu'il tient de celé,
Par ſa bonté nous ſera reuelé
Quand il voudra: par ſa benigne grace
Des iournaliers fauoriſe la race.
En ce-pendant par ſoins & par labeurs
Et par trauaux il aiguiſe nos cœurs
Diuerſement, de peur que noſtre vie
Ne s'accagnarde en pareſſe engourdie.
De ſa faueur en France il reſueilla
Mon ieune eſprit qui premier trauailla
De marier les Odes à la Lyre,
Et de ſçauoir ſus ſes cordes eſlire
Quelle chanſon y peut bien accorder,
Et quel fredon ne s'y peut en-corder.
Non ſans labeur i'entrepris telle choſe:
Mais le deſtin qui tout en tous diſpoſe,
M'y auoit tant ains que naiſtre addonné,
Qu'en peu de iours ie me vy façonné,
Par deux chemins ſuiuant la vieille trace
Des premiers pas de Pindare & d'Horace.
Preſque d'vn temps le meſme eſprit diuin
Deſſommeilla du Bellay l'Angeuin,

Qui doucement ſur ſa Lyre d'yuoire
Acquiſt en France vne eternelle gloire:
Fait amoureux, d'vn pouce tremblotant
Pouſſa le luth à voix douce chantant
Les paßions que ſa gentille dame
Luy engrauoit au plus profond de l'ame.
Long temps dauant d'vn tõ plus haut que luy
Tyard chanta ſon amoureux ennuy,
Qui iuſqu'à l'os conſumoit ſa moüelle
Pour les beaux yeux de ſa dame cruelle.
Comme ces deux de meſme fléche attaint,
(Tant peult amour) helas! ie fu contraint
Deſſus le Luth autres chanſons apprendre,
Penſant flechir l'orgueil de ma Caſſandre:
Mais pour-neant: car mes chanſons n'ont peu
Ny l'enflamer, ny englacer mon feu.
Apres Baïf d'vne fléche plus douce
Eſpoint au cœur, mignarda de ſon pouce
Des iouyſſans les baiſers ſauoureux,
Et de la nuict les combats amoureux,
Et les plaiſirs dont vne douce Amante
Entre ſes bras ſon Damoiſeau contente.
Puis des-Autels au contraire touché
D'vn beau trait d'œil autrement deſcoché,
Chanta les maux qu'vn patient endure
Dans les priſons d'vne Maiſtreſſe dure.
Apres Amour la France abandonna,
Et lors Iodelle heureuſement ſonna
D'vne voix humble & d'vne voix hardie
La Comedie auec la Tragedie,
Et d'vn ton double ore bas ore haut
Rempliſt premier le François eſchauſaut,

Tu vins apres encothurné Peruſe,
Eſpoinçonné de la Tragique Muſe,
Muſe vrayment qui t'a donné pouuoir
D'enfler tes vers, & graue conceuoir
Les triſtes cris des miſerables Princes
A l'impourueu chaſſez de leurs Prouinces,
Et d'irriter de changemens ſoudains
Le Roy Creon, & les freres Thebains,
Ha cruauté! & de faire homicide
De ſes enfans la ſorciere Colchide.
Peut eſtre apres que Dieu nous donnera
Vn cœur hardy qui braue ſonnera
De longue haleine vn Poëme heroïque:
Quelque autre apres la chanſon Bucolique,
L'vn la Satyre, & l'autre plus gaillard
Nous ſalera l'Epigramme raillard.
Car il nous aime, & ſi aime la France,
Et tirera noſtre langue d'enfance:
Ie dy pourueu que ſa race, les Rois
Vueillent de grace œillader quelquefois
Leurs pauures Sœurs, les filles que Memoire
Luy enfanta pour celebrer ſa gloire.
Car pour-neant le Poëte ſacré
Chante ſes vers, s'ils ne viennent à gré
Aux Rois ſceptrez, en qui giſt la tutelle
Des doctes Sœurs & toute leur ſequelle.
Pource à bon droit nos vieux predeceſſeurs
Logeoient Hercule au temple des neuf Sœurs,
Pour deſſeigner que leur puiſſance eſt morte,
Si quelque Heros ne leur tient la main forte,
Et que les vers demeurent deſpriſez,
Si d'vn grand Roy ne ſont fauoriſez.

Auſsi le Roy quelq ue choſe qu'il face,
Meurt ſans honneur s'il n'achete la grace
Par maints preſens d'vn Poëte ſçauant
Qui du tombeau le deterre viuant,
Et fait touſiours d'vne plume animée
Voler par tout ſa viue renommée.

LA CHASSE, A IEAN BRINON.

TE ſeray-ie touſiours redeuable, Brinõ?
Ie penſois eſtre quitte en payant vn Canon,
Vn Bacchus, vne eſpée, vn verre au ventre large,
Et voicy derechef vne nouuelle charge.
C'eſt trop de fois pour toy les Muſes innoqué,
Ie crains que ie ne ſois de leur troupe moqué
Comme vn hõme impudent, qui ſans rougir apporte
Touſiours vn meſme ſac à vne meſme porte.
Donques pour ceſte fois les Muſes n'innoquon,
Et les laiſſon baller dans le val d'Helicon,
Ou ſur le bort fleury de Permeſſe, ou d'Eurotte.
» *Le pelerin eſt ſot qui ne ſçait qu'vne rotte,*
» *Le ſoldat qu'vne embuſche, & ſot eſt le nocher*
» *Qui ne peut ſon bateau que d'vne ancre accrocher.*
Il faut qu'en autre part autre ſecours s'eſpreuue
Que celuy des neuf Sœurs, & qu'autre Dieu ie treuue
Pour me fauoriſer. Vous Déeſſes des bois

Vous ſerez mon ſecours, qui portans le carquois
Au ſeneſtre coſté, par plains & par campagnes
Errez la trompe au col, de Diane compagnes.
Sus donc inſpirez moy: ie chante icy vos biens,
Vos eſpieux, vos filets, vos chaſſes & vos chiens:
Couurez la tendre chair de vos gréues diuines
Du cuir damaſquiné de vos courtes botines,
Vos cottes agraffez plus haut que les genoux,
Que vos Moloſſes fiers ſoient couplez apres vous,
Et que chaqu'vne branle en la main la ſagette.
I'oy ce me ſemble i'oy les vierges de Taigette
Qui m'appellent deſia, & des chiens decouplez
I'oy deſſus Menalon les abois redoublez.
Mais auant que d'entrer en la foreſt eſpeſſe
De Grage ou d'Erymant, dy vierge chaſſereſſe,
Dy Phebe aux beaux talos, ceux qui ont les premiers
Trouué l'art de conduire és foreſts des limiers,
Le conſeil, le deſſein, & les arts de la chaſſe:
Sœur iumelle à Phebus, chante-les moy de grace,
Et ſi toſt qu'entendus ie les auray de toy,
A ceux ie les diray qui viendront apres moy,
Eux aux neueux futurs. Nature ingenieuſe
Voyant les cœurs humains d'vne pareſſe oiſeuſe
S'engourdir lentement, pour les déparesſer
S'en vint au mont Pholois à Chiron s'addreſſer,
Chiron d'en-haut my-homme, & depuis la ceinture
My-cheual monſtrueux, qui chaſſant d'auanture
Vn cerf, la venaiſon par morceaux découpa,
Et le premier de tous à la table en ſoupa.
Puis Perſe fils-de-pluye, ayant tranché la teſte
De Gorgonne empierrant, premier fiſt la conqueſte
Des cheureuls qu'il bleſſa par les bois en volant.

Apres Castor fils-d'œuf, donte-poullain vaillant,
Alla sur vn cheual le premier à la chasse:
Puis Pollux l'escrimeur premier cognut la trace
Des cerfs par les limiers, & le premier à coups
De dens de forts léuriers fist estrangler les loups.
Les espieux inuenta Meleagre au-pied-vite,
Les toiles & les Pans & les Rets Hippolyte.
Atalante en chassant d'vn dard qu'elle rua,
Vn sanglier la premiere és bocages tua:
Orion inuenta les meutes & les lesses,
Et l'art de bien brosser par les forests espesses:
Puis mille sont venus lesquels ont augmenté
Le bel art de chasser par les Grecs inuenté.
Ils n'ont pas seulement inuenté l'art de faire
De mẽteuses couleurs leurs beaux cheuaux portraire
Au ventre des iumens, mais ils ont eu souci
De portraire leurs chiens ains que de naistre aussi.
Puis d'vn esprit sagace ils ont eu cognoissance
Des bõs & des mauuais, du poinct de leur naissance
Ils ont fait choix de ceux dont le musle est camus,
Les yeux ardans & gros, le sourcil par-dessus
S'auallant renfrongné, vne teste petite,
Vne oreille pendante, vne gueulle despite,
Les dents comme vne scie, vn col petit, le dos
Long, large, bien charnu, les nerfs forts & les ôs,
L'estomac rond & plain, & la iambe derriere
Plus longuette vn petit que la iambe premiere
La queuë deliée: & bref quand tout le corps
Estoit ferme planté sur membres beaux & forts.
Puis ils les ont nommez dés leur ieunesse tendre
De noms aigus & courts, pour soudain les entendre,
Pansac, Lelap, Melamp, Oribat, Aistaut,

Hyle, Lachne, Agriod, Thoin, Aſuol, Arpaut,
Ichnobat, Hylaſtor, & demainte autre ſorte
Selon que le langage en diuers lieux le porte.
Mais qui eſt le mortel, euſt-il la voix d'airein
Et la langue de fer qui conteroit à plein
Des chaſſeurs deſuoyez les cours & les trauerſes,
Et les diuers plaiſirs de leurs chaſſes diuerſes?
Celuy qui les diroit, diroit encore mieux
Tous les flots de l'Ægée, & les Aſtres des Cieux.
L'vn auecques les rets enuclope vne beſte,
L'autre à dents de Mâtins enſanglante ſa queſte,
L'vn auec le vautret acule le ſangler,
Et l'autre fait les ours aux dogues eſtrangler:
L'vn ſurprend le putois au piege fait en cerne,
Et l'autre le teſſon enfume en ſa cauerne:
L'vn fait vne trainée, & pendus à vn clou
Enleue par les pieds le renard & le lou:
L'vn tue auec letrait les beſtes en leurs giſtes,
L'autre à la courſe ſuit les liéures aux-piés-viſtes
D'vn cheual Eſpaignol poudroyant tous les chams:
L'vn prend le cerf à force, & de longs cris tranchans
De trompes & de chiens, & ſans defaut le meine
En haletant mourir aupres d'vne fonteine:
Puis il pend en trophée à quelque arbre fourchu
Au Dieu Pan foreſtier le front du cerf branchu.
C'eſt vn plaiſir apres d'en faire la curée,
Puis s'aller endormir pres d'vne onde azurée
Deſſus l'herbe mollette, ou prendre la fraiſcheur
D'vn antre tapiſſé de mouſſeuſe eſpeſſeur,
Et d'entr'ouir de loing ou Menalque ou Tityre,
Qui gardans leurs brebis dans vn val font redire
Vne eglogue à leur veze, & de voir à l'eſcart

Leurs aignelets cornus ſauteler d'autre part.
Quel plaiſir eſt-ce, ô Dieux! de manger és bocages
Du formage & du lait & des fraizes ſauuages,
Ou ſecoüer le fruit d'vn pommeux arbriſſeau,
Ou de perdre la ſoif dans le prochain ruiſſeau?
Hé, quel plaiſir encor quand la nuict eſt venue,
Retourner au logis, trouuer ſa femme nue
Giſante dans le lict qui ſe paſme de peur
Que ſon ieune mary n'ait mis ailleurs ſon cœur,
Puis qu'il reuient ſi tard? & penſe qu'il prochaſſe
Es foreſts quelque Nymphe? il luy iure qu'il chaſſe,
Et qu'il aimeroit mieux la plus cruelle mort,
Que d'en aimer vne autre & de luy faire tort.
Mais ſur tous les plaiſirs de la chaſſe amiable,
Celle du chien couchant m'eſt la plus agreable
Pour eſtre ſolitaire, & me faire penſer
Ie ne ſçay quoy qui doit les ſiecles deuancer.
Lequel eſt digne d'eſtre admiré d'auantage,
Ou la brutalité du chien qui eſt ſi ſage,
Ou la dexterité du chaſſeur inuentif,
Qui façonne le chien ſi ſage & ſi craintif?
Vous diriez à le voir & qu'il eſt raiſonnable,
Et qu'il a iugement tant il eſt admirable
En ſon meſtier appris, & accort à fleurer
Les perdris, & les faire en crainte demeurer.
En quatre coups de nez il eſuante vne plaine,
Et guidé de ſon flair à petits pas ſe traine
Le front droit au gibier: puis la iambe éleuant
Et roidiſſant la queuë, & s'allongeant deuant
Se tient ferme planté, tant qu'il voye la place
Et le gibier motté couuert de la tirace.
Mais par-ſus tous les chiens à telle chaſſe appri-

Ton chien donné, Brimon, doit emporter le prix,
Et croy qu'il ſoit ſorti de la race fatale
De ceux que donna Pan ſur le mont de Menale
A la ieune Artemis, pour ne chaſſer en vain
Au mont Parrhaſien les cerfs aux-piés-d'airain.
Il ſurmonte en beauté, en force & en viſteſſe
Le léurier de Cephal, qui par diuine addreſſe
Surmonta toute beſte, & qui ne peut en fin
En marbre transformé, ſurmonter ſon deſtin.
» Qui le ſurmonteroit quand l'homme raiſonnable
» Eſt luy-meſmes donté du deſtin indontable?
Apollon de ſes vers ſeroit trop liberal
A celuy qui diroit des chiens en general
La force & la vertu, & combien de louanges
Ils ont iadis receu par les terres eſtranges.
On les ſouloit ranger au combat les premiers
Comme hardis de cœur, & fideles guerriers:
Et faiſoient bien ſouuent ſans nulle autre pourſuite
Tourner les ennemis en vergongneuſe fuite.
On ne ſçauroit conter quelle fidelité
Ils ont enuers leur maiſtre à la neceſsité.
Auſsi les demi-Dieux, comme Hercule & Theſée,
Allans en quelque empriſe ou longue ou mal-aiſée,
S'accompaignoient de chiens, qui mieux aimoient
mourir,
Qu'au beſoin leurs ſeigneurs, hardis ne ſecourir.
Vlyſſe apres vingt ans incognu de ſa trope,
De ſon fils Telemach & de ſa Penelope,
Fut cognu de ſon chien. Les chiens ont quelquefois
(Le croye qui voudra) parlé d'humaine vois:
Et les Egyptiens admirans leur nature,
Ont adoré leurs Dieux ſous chiennine figure.

Que diray plus, Brinon? certes on ne voit riens
Qui ne ſe tienne fier d'auoir chez luy des chiens:
Le Ciel en eſt garny, la mer en eſt garnie,
L'enfer en eſt fourni, la terre en eſt fournie,
Les hommes villageois ne dormiroient de nuit
Aſſeurez ſans leurs chiens, & le paſteur qui ſuit
Les lieux vuides de gens, ſeroit touſiours en crainte
Que le loup de ſes bœufs n'euſt la machoire teinte.
Les Dames ſans tenir és mains vn petit chien
N'auroient en deuiſant ny grace ny maintien,
Et ſans luy n'euſſions veu la ſoye cramoiſie.
On dit qu'Hercule vn iour en allant voir ſ'amie
(Dont Tyre eſtoit le nom) menoit pour compagnon
Derriere ſes talons vn grand léurier mignon.
En trauerſant vn mont, le chien au nez habile
Sentit vne porphire errante en ſa coquille,
Ayant le corps tiré de la meſme façon
Qu'on voit ſur le Printemps errer vn limaçon,
Qui porte ſa maiſon, & monſtre toute nue
Son eſchine en gliſſant ſur l'herbette menue:
Lors le chien affamé la porphyre mâcha,
Et de ſon ſang vermeil le muffle ſ'entacha.
A-peine Hercule fut dans la maiſon de Tyre
Qu'elle auiſa le chien, & tout ſoudain deſire
D'auoir en nouueau don vn veſtement pareil
Au ſang, duquel le chien auoit le nez vermeil,
Ou que iamais au lict n'embraſſeroit Alcide.
Alcide obeiſſant ſoudain retourne bride,
Et retraçant ſes pas par le mont vit ſon chien
Qui ſe repeut encor du ſang porphyrien,
Et plus qu'au-paraüant en auoit la dent peinte:
Lors il print de la laine, & apres l'auoir teinte

En ce beau ſang vermeil, du drap en façonna,
Puis à ſa chere amie en preſent le donna.

LA LYRE, A IEAN BELOT AGENOIS Maiſtre des Requeſtes du Roy.

BElot parcelle ains le tout de ma vie,
Quand ie te vy, ie n'auoy plus enuie
De voir la Muſe, ou danſer à ſon bal,
Ou m'abreuer en l'eau que le cheual
D'vn coup de pied fiſt ſourçoyer de terr.

Peu me plaiſoit le Laurier qui enſerre
Les doctes fronts, le Myrte Paphien
Ny la fleur teinte au ſang Adonien,
Ny tout l'eſmail qui le Printemps colore,
Ny tous ces ieux que la ieuneſſe honore:
Mais au contraire & malade & griſon
I'aimois au feu l'aiſe de ma maiſon,
Aux plus gaillars quittant la Poëſie
Que i'auois ſeule en ieuneſſe choiſie
Pour ſoulager mon cœur qui bouillonnoit
Quand de ſon trait Amour l'aiguillonnoit;
Comme venin gliſſé dedans mes veines,
Entre-meſlant vn plaiſir de cent peines.
Ie ne faiſois allegre de ſeiour,
Fuſt au coucher fuſt au leuer du iour,

Qu'en

Qu'enter planter & tirer à la ligne
Le sep tortu de la ioyeuse vigne
Qui rend le cœur du ieune plus gaillard,
Et plus puissant l'estomac du vieillard.
Cerés nourrist, Bacchus resiouïst l'homme:
C'est pour cela que Bon-pere on le nomme.
Or pour-autant que le pere Euien
A bonne part au mont Parnasien,
Tousiours portrait au temple des neuf Muses
Pour ses vertus en nos ames infuses,
Comme Proplrete & Poëte vineux
Ie l'honorois d'artifice soigneux,
Ne cultiuant, ou fust iardin ou prée,
Deuant le sep de la vigne sacrée.
Il a rendu salaire à mon labeur,
De sa fureur me remplissant le cœur.
Car comme dit ce grand Platon, ce sage,
Quatre fureurs brulent nostre courage,
Bacchus, Amour, les Muses, Apollon,
Qui dans nos cœurs laissent vn aiguillon
Comme freslons, & d'vne ardeur secrete
Font soudain l'homme & Poëte & Prophete.
Ie voy par là que Poëte ie suis
Plein de fureur: car faire ie ne puis
Vn trait de vers, soit qu'vn Prince commande,
Soit qu'vne Dame ou l'Ami m'en demande,
Et à tous coups la verue ne me prend:
Ie bée en vain, & mon esprit attend
Tantost six mois, tantost vn an, sans faire
Vers qui me puisse ou plaire ou satisfaire.
I'atten venir (certes ie n'en ments point)
Ceste fureur qui la Sibylle espoint:

Mais auſſi toſt que par long interualle
Dedans mon cœur du Ciel elle deualle,
Colere, ardant, furieux, agité,
Ie tremble tout deſſous la Deité.
Or comme on voit ces torrens qui deſcendent
Du haut des monts, & flot ſur flot ſe rendent
A gros boüillons en la vallée, & font
D'vne riuiere vne corne à leur front,
(Et c'eſt pourquoy les Peintres qui les feignent
Fleuues-Taureaux, au front cornu les peignent)
Fumeux, bruyans, eſcumeux, & venteux,
Et de leur Muſle ouurent au deuant eux
Vn chemin d'eau ſans que rien les empeſche,
Pour s'emboucher ou dans la riue freſche
D'vn prochain fleuue, ou au bord reculé
Du vieil Neptune au riuage ſalé.
Ainſi ie cours à courſe desbridée
Lors que la vérue en moy s'eſt desbordée,
Impetueux ſans raiſon ny conſeil.
Elle me dure ou le tour d'vn Soleil,
Quelquefois deux, quelquefois trois, puis morte
Elle languiſt en moy de telle ſorte
Qu'vne herbe fait languiſſant pour vn temps:
Puis deſſus terre elle vit au Printemps,
Par ſon declin prenant force & croiſſance,
Et de ſa mort vne ieune naiſſance.
Quand la fureur me laiſſe, tout ſoudain
Plume & papier me tombent de la main:
Du tout ie ſemble à la forte Commere,
Laquelle (ayant d'vne tranchée amere
Ietté ſon Part) ſuit de ſon lit: ainſi
Ie fuy la chambre, oubliant le ſouci

De ceſte ardeur qui me tenoit en ſerre,
Et lors du Ciel ie deualle en la terre,
Ah! & en lieu de viure entre les Dieux,
Ie deuiens homme à moy-meſme odieux.
Mais quand du tout ceſte ardeur ſe retire,
Ie ne ſçaurois ny penſer ny redire
Les vers eſcrits & ne m'en ſouuient plus.
Ie ne ſuis rien qu'vn corps mort & perclus,
Dont l'ame vole autre part esbranlée,
Laiſſant ſon hoſte auſſi froid que gelée,
Et m'esbahis de ceux auſquels il eſt
Prompt de verſer des vers quand il leur plaiſt.
Le grand Platon en ſes œuures nous chante
Que noſtre eſprit comme le corps enfante,
L'vn des enfans qui ſurmontent la mort,
L'autre des fils qui doiuent voir le port
Où le Nocher tient ſa Gondolle ouuerte
A tous venans, riche de noſtre perte.
Ainſi tous deux conçoiuent, mais il faut
Que le ſang ſoit ieune, gaillard & chaud:
Car ſi le ſang chaude vigueur ne baille
A tels enfans, ils ne ſont rien qui vaille.
Lors que Pallas ſortoit hors du cerueau
De Iupiter, Vulcan priſt vn couteau
Dont il ouurit à Iupiter la teſte:
Adonc Pallas ſortit à la grand' creſte,
Au chef armé, ayant d'vn grand pauois
Les bras chargé & le corps d'vn harnois:
Les Muſes ſœurs furent les ſages-femmes.
Quant à Vulcan, c'eſt l'ardeur de nos ames,
Qui nous eſchaufe, & ouure viuement
De l'eſprit gros le meur enfantement:

Quant à Pallas qui sort de la cerueille,
C'est de l'esprit l'œuure toute nouuelle
Que le penser luy a fait conceuoir:
Les Muses sont l'estude & le sçauoir.
Or mon cerueau qui le labeur desdaigne,
Estoit en friche & deuenu brehaigne
Sans enfanter, ou soit qu'il fust lassé
De trop d'enfans conceus au temps passé,
Soit qu'il cherchast le repos solitaire:
Il m'asseuroit de iamais plus ne faire
Chanson, ny vers, ny prose, ny escrit,
Donnant repos à mon fantaste esprit.
Mais aussi tost qu'aux bors de la Garonne
Ie te cognu d'vne nature bonne,
Courtois, honneste, hospital, liberal,
Toutes vertus ayant en general:
Soudain au cœur il me prist vne enuie
De te chanter, à fin qu'apres ta vie
Le peuple sceust que tes Graces ont eu
Vn chantre tel ami de ta vertu,
Pour ne souffrir que tant de vertus tiennes
Cheussent là bas aux riues Stygiennes
Sans nul honneur, & qu'vne mesme nuit
Pressast ton corps, orfelin de bon bruit.
Rien, mon Belot, n'y sert la grand' despense:
Les despensiers embousis de boubance
Veulent gaigner par vn art somptueux
Ou par banquets, par vins tumultueux,
La gloire humaine & abusez se trompent,
Et par le trop eux-mesmes se corrompent.
Car auiourd'huy chacun sçait sagement
Que vaut le chou, & viure sobrement:

Ainſi que toy qui des Chantres la grace
Gaignes ami, non par la ſoupe graſſe,
Mais par l'honneur que courtois tu leur fais:
Pource à l'enuy ils celebrent tes faits.
Par quel eſcrit faut-il que ie commence
Pour enuoyer des Muſes la ſemence?
I'enten mes vers par toute Europe, à fin
Que ton renom ſuruiue apres ta fin?
Ta face ſemble & tes yeux ſolitaires
Aux creux vaiſſeaux de nos Apoticaires,
Qui par deſſus rudement ſont pourtraits
D'hommes & Dieux à plaiſirs contrefaits:
D'vne Iunon en l'air des vents ſoufflée,
D'vne Pallas qui voit ſa ioüe enflée,
Se courrouçant contre ſon chalumeau,
Et d'vn Bacchus aſſis ſur vn tonneau,
D'vn Marſyas deſpouillé de ſes veines:
Et toutesfois leurs Caiſſettes ſont pleines
D'Ambre, Ciuette & de Muſq' odorant,
Manne, Rubarbe, Aloës ſecourant
L'eſtomac foible: & neantmoins il ſemble,
Voyant à l'œil ces Images enſemble,
Que le dedans ſoit ſemblable au dehors.
Tel fut Socrate, & toutesfois alors
En front ſeuere, en œil melancolique,
Eſtoit l'honneur de la Choſe publique,
Qui rien dehors, mais au dedans portoit
La ſainte humeur dont Platon s'allaittoit,
Alcibiade, & mille dont la vie
Se corrigea par la Philoſophie,
Que du haut Ciel aux villes il logea,
Reprint le peuple & les mœurs corrigea.

Et le ſçauoir qu'on preſchoit aux eſcoles,
Du cours du Ciel, de l'aſſiette des Poles
De nous predire & le mal & le bien
Et d'embraſſer le monde en vn lien,
Il eſchangea ces diſcours inutiles
Au reiglement des citez & des villes,
Et ſage fiſt la contemplation
Du cours du Ciel tomber en action.
Pource à grand tort les vieux du premier âge
Ont feint Minos s'aſſoir au banquetage
De Iupiter, ou bien ſon familier,
Qui par neuf ans d'vn propos couſtumier
Parloit à luy, ou fuſt ſur la montaigne
Du haut Olympe, ou ſur Ide qui baigne
De cent ruiſſeaux les larges champs Cretois,
Comme l'autre Ide arroüſe les Phrygeois.
Ah! ils deuoient non pas vn Minos prendre
Pour precepteur, mais vn Socrate attendre
Pour bien regir les villes par la Loy:
Et toutesfois il eſtoit comme toy
De front auſtere & de triſte viſage,
Au reſte gay, docte, prudent & ſage.
Celuy qui voit ton front vn peu penſif,
Penſe l'eſprit comme le corps maſſif,
Et ton dedans coniecte par la monſtre
Qui morne & lente & penſiue ſe monſtre
Suiuant ton eſtre, ou ton Aſtre fatal:
Mais il ſe trompe & te iuge treſmal.
L'vn en ceci, l'autre en cela te chante:
Mais de chacun la chanſon plus frequente
(Qui plus au cœur nous laiſſe d'aiguillon)
C'eſt qu'en voyant le Gaulois Apollon

Tout mal en poinct errer par noſtre France,
A qui la ſotte & maligne Ignorance
Pleine de fard, d'enuie & de deſdain,
Auoit rauy la Lyre de la main,
En ſa faueur tu ne t'es monſtré chiche,
Faiſant ce Dieu en ton dommage riche,
Luy conſacrant par vn vœu ſolennel
Ta Lyre courbe, vn preſent eternel,
D'vn art couſteux, à fin qu'on la contemple
Pour le preſent de Belot en ſon temple.
D'or eſt l'archet, les cheuilles encor
Ont le bout d'or, le haut du coude eſt d'or,
Tout à-l'entour mainte lame d'yuoire
Eſt engrauée ou d'vne vraye hiſtoire,
Ou de portraits plaiſans & fabuleux,
Dont ceſte Lyre a le ventre orgueilleux.
Les plus hauts Dieux en feſtin delectable
Y ſont aſsis: au milieu de la table
Eſt Apollon, qui accouple ſa voix
Au tremblotis de l'archet & des doits.
En le voyant, vous diriez qu'il accorde,
Frappant ſon Luth, ceſte vieille diſcorde
D'entre Pallas & le Roy de la mer
Deux puiſſans Dieux, qui vouloient ſurnommer
De leur beau nom les naiſſantes Athenes.
Tous deux au bord des Attiques arenes
Se preſentoient parrains de la Cité:
L'vne en courroux & au front deſpité,
A la grand' targe, à la poitrine armée,
Fiſt ſortir hors de la terre germée
Vn Oliuier, qui la motte haulſoit
Du haut du chef & de terre croiſſoit

En ſe formant: puis chargé de fueillage,
De fleurs & fruits couuroit tout le riuage,
Signe de Paix: Neptune plus ardent
Deux & trois coups frappant de ſon Tri dent,
Faiſoit ſemblant de faire yſſir de terre
Vn grand courſier inſtrument de la Guerre,
Aux larges crins deſſus le col eſpars,
Qui hanniſſant frappoit de toutes pars
D'vn ſon aigu toute la riue verte
Chaude du vent de ſa narine ouuerte.
Au naturel dans l'yuoire attaché
Vit vn Marſye au corps tout eſcorché,
Qui de ſon ſang fait vn fleuue en Phrygie,
Punition d'oſer ſa chalemie
Plus que le luth d'Apollon eſtimer.
Vous le verriez lentement conſommer
Mort dans l'yuoire, & d'vne face humaine
N'eſtre plus rien qu'vne large fontaine.
En l'engraueure Apollon qui s'eſtoit
Vn peu courbé, luy-meſme ſe chantoit:
Comme les rocs bondiſſans par la voye
Traçoyent ſes pas, maçons des murs de Troye,
Et comme au bruit de ſes nerfs bien tendus
Mille rochers de leur bon gré fendus
Suiuoient du luth la corde non commune,
Où dix à peine alloient apres Neptune,
Vn Dieu groſſier de mœurs & de façons,
L'autre le Roy des vers & des chanſons:
(Miracle eſtrange!) encores depuis l'heure
Le ſon conceu dans les pierres demeure,
Qui va ſonnant ſous les coups du marteau,
Quand le maçon pour orner vn château,

En les taillant les frappe d'artifice,
Honneur de luy & de ſon edifice.
Cet Apollon de Dieu fait vn Paſteur,
Aux bords d'Amphryſe allume tout ſon cœur
Du ieune Admete, ah! & pour luy complaire
Gardoit ſes bœufs aux piés-tors ſans ſalaire,
Entre-rompant ſes beaux vers blandiſſans
Deſſous le cri des taureaux mugiſſans.
Pres Apollon main à main y ſont peintes
Les corps tous nuds des trois Charites iointes
Suiuant Venus, & Venus par la main
Conduit Amour, qui tire de ſon ſein
Des pommes d'or, & comme vne ſagette
En ſe ioüant aux Charites les iette
A coup perdu: puis au ſein il ſe pend
D'vne des trois, & la baiſe en enfant.
Sur l'autre yuoire où les cordes s'attachent
Et d'ordre egal deſſus la lyre marchent,
Vit vn Bacchus potelé, gros & gras,
Vieil-iouuenceau, tenant entre ſes bras
Vn vaſe plein qui tout enrichi ſemble
S'enorgueillir de cent fruits tous enſemble,
Fruits qui paſſoient les léures du vaiſſeau
En gros trochets: ainſi qu'au renouueau
Vn beau guinier par gros trochets fait naiſtre
Son fruit touffu, pour enſemble nous paiſtre,
Et les oiſeaux qui frians de ſon fruit,
Autour de l'arbre affamez font vn brinit.
Là mainte figue ornement de l'Autonne,
Eſt peinte au vif, & tout ce que Pomonne
De tous coſtez verſe de larges mains
Deſſus les champs pour nourrir les humains.

Là le Raiſin de ioyeuſe rencontre,
Là le Concombre au ventre enflé s'y montre,
Et la Chaſtaigne au rempart eſpineux:
Là fut la Pêche au gouſt demi-vineux,
Et le Pompon aux coſtes ſeparées,
Et les Citrons ayans robbes dorées.
Là fut le Glan fils des Cheſnes ombreux,
La Meure teinte au ſang des amoureux,
L'Abricot froid, la Poire pepineuſe,
Le Coin barbu, la Framboiſe areneuſe,
Et la Ceriſe aux malades confort,
Et le Pauot qui les hommes endort,
Et la Cormeille au dur noyau de pierre,
La Corme auſſi qui le ventre reſſerre,
Auec la Fraize au teint vermeil & beau
Semblable au bout d'vn tetin Damoiſeau:
Et par ſur tout de Pampre vne couronne
Qui du vaiſſeau les léures enuironne.
Entre la guerre & la paix eſt ce Dieu,
Ny l'vn ny l'autre, & ſi tient le milieu
De tous les deux, enſemble pour la lance,
Enſemble propre à conduire vne danſe.
Bas à ſes pieds vn mont eſt éleué,
Où Mercure eſt en l'yuoire engraué,
Qui tient au poing ſa baguette dorée
De deux ſerpens enlacez honorée.
Sa capeline eſt riche d'ailerons,
Ses patins ont deux ailes aux talons,
Qui vont portant ce courrier Atlantide
Pluſtoſt que vent par le ſec & l'humide,
Ou ſoit qu'il tombe aux enfers odieux,
Ou ſoit qu'il monte au Ciel ſiege des Dieux.

Il va ſuiuant d'vn gentil artifice
Vne Tortüe errant par la Cytiſe
Herbe odorante, & luy froiſſant les os
Son dur rempart luy arrache du dos,
Mange ſa chair, & laiſſe ſa coquille
Pendre long temps au croc d'vne cheuille
Pour la ſecher aux rayons du Soleil.
Puis attachant par vn art nompareil
D'vn ordre egal les tripes bien ſechées
Du haut en bas à la coque attachées
D'vn animal marche-tard ocieux,
Fiſt vne Lyre au ſon delicieux,
Au ventre creux, aux accords delectables,
Le ſeul honneur des temples & des tables,
Et des bons Dieux le plaiſir le plus promt,
Quand le Nectar leur eſchauſe le front.
Apollon vit aupres de ceſte image,
Au cœur bouffi, à la poignante rage
De voir ſes bœufs aux gros iarrets courbez,
Au large froit eſtre ainſi deſrobez
D'vn art ſubtil : Mercure qui deſire
Ieune larron, d'Apollon flatter l'ire,
En contre-eſchange à ſes bœufs, luy donna
Son inſtrument ſur lequel il ſonna
Long temps apres les enfans de la Terre
Pied contre-mont accablez du tonnerre.
Peu leur ſeruit les trois monts amaſſez,
Vains monuments ſur leurs corps renuerſez :
Exemple vray que ceux qui veulent prendre
Guerre à leur Roy, autant doiuent attendre
De traits ſoulfrez aux bords Charantcans,
Que les Geans aux ſablons Phlegreans.

Telle eſt ta Lyre à Phebus appendue,
Qui bien dorée & de nerfs bien tendue
Pend à ſon temple : à fin que nos François
Euſſent, Belot, le iouër de leurs doigts,
Ioignans d'accord ſous vn pouce qui tremble,
L'hymne à ce Dieu & le tien tout enſemble.
Ce que i'ay peu ſus elle fredonner,
Deuotement ie l'ay voulu donner
A l'amitié, le teſmoin de ce liure,
Non aux faueurs, preſent qui te peut ſuiure
Apres mille ans, ſi des Muſes l'effort
Peut ſurmonter les ſiecles & la mort.

LE CHAT, A REMY BELLEAV, POETE.

DIEV eſt par tout, par tout ſe meſle Dieu,
Commencement, la fin & le milieu
De ce qui vit, & dont l'ame eſt encloſe
Par tout, et tiet en vigueur toute choſe,
Comme noſtre ame infuſe dans nos corps.
Ia dés long temps les membres ſeroient morts
De ce grand Tout, ſi ceſte ame diuine
Ne ſe meſloit par toute la machine,
Luy donnant vie & force & mouuement:
Car de tout eſtre elle eſt commencement.

Des Elemens & de ceſte ame infuſe
Nous ſommes nez: le corps mortel qui s'vſe
Par trait de temps des Elemens eſt fait:
De Dieu vient l'ame, & comme il eſt parfait
L'ame eſt parfaite, intouchable, immortelle,
Comme viuant d'vne eſſence eternelle:
L'ame n'a donc commencement ny bout,
Car la partie enſuit touſiours le tout.
Par la vertu de ceſte ame meſlée
Tourne le Ciel à la voûte eſtoilée,
La mer ondoye, & la terre produit
Par les ſaiſons herbes, fueilles & fruit:
Ie dy la terre, heureuſe part du monde,
Mere benigne, à gros tetins feconde,
Au large ſein: De là tous animaux,
Les emplumez, les eſcadrons des eaux:
De là, Belleau, ceux qui ont pour repaire
Ou le rocher ou le bois ſolitaire,
Viuent & ſont: & meſmes les metaux,
Les diamans, rubis Orientaux,
Perles, ſaphirs ont de là leur eſſence,
Et par telle ame ils ont force & puiſſance,
Qui plus qui moins ſelon qu'ils en ſont pleins:
Autant en eſt de nous pauures humains.
Ne vois-tu pas que la ſaincte Iudée
Sur toute terre eſt plus recommandée
Pour apparoiſtre en elle des eſprits
Remplis de Dieu de Prophetie épris?
Les regions, l'air & les corps y ſeruent,
Qui l'ame ſaine en vn corps ſain conſeruent:
Car d'autant plus que bien ſain eſt le corps,
L'ame ſe monſtre & reluiſt par dehors.

Or comme on voit qu'entre les hommes naiſſent
Augurs, deuins, & prophetes qui laiſſent
Vn teſmoignage à la poſterité
Qu'ils ont veſcu pleins de diuinité:
Et comme on voit naiſtre ici des Sibyles
Par les troupeaux des femmes inutiles:
Ainſi voit-on prophetes de nos maux
Et de nos biens, naiſtre des animaux,
Qui le futur par ſignes nous prediſent,
Et les mortels enſeignent & auiſent.
Ainſi le veut ce grand Pere de tous
Qui de ſa grace a touſiours ſoin de nous.
Pere il concede en ceſte terre large
Par ſa bonté aux animaux la charge
De tel ſouci pour ne douter de rien,
Ayant chez nous qui nous dit mal & bien.
De là ſortit l'eſcole de l'Augure
Merquant l'oiſeau, qui par ſon vol figure
De l'aduenir le prompt euenement,
Raui de Dieu: & Dieu iamais ne ment.
En nos maiſons ce bon Dieu nous enuoye
Le coq, la poule, & le canard, & l'oye,
Qui vont monſtrant d'vn ſigne non obſcur
Soit ou mangeant ou chantant, le futur.
Herbes & fleurs & les arbres qui croiſſent
En nos iardins prophetes apparoiſſent:
Mien eſt l'exemple, & par moy ie le ſçay,
Enten l'hiſtoire & ie te diray vray.
Ie nourriſſois à la mode ancienne
Dedans ma court vne Theſſalienne,
Qui autresfois pour ne vouloir aimer
Vit ſes cheueux en fueille transformer,

Dont la verdure en ſon Printemps demeure.
Ie cultiuois ceſte plante à toute heure,
Ie l'arroſois, la cerclois & bechois
Matin & ſoir: la voyant ie penſois
M'en faire au chef vne belle couronne:
L'homme propoſe & le Deſtin ordonne:
Cruel Deſtin à mon dam rencontré,
Qui m'a de l'arbre & de mon ſoin fruſtré.
I'auois la plante au poinct du iour touchée,
Vne heure apres ie la vis arrachée
Par vn Démon: vne mortelle main
Ne fiſt le coup: le fait fut trop ſoudain.
Vne heure apres ie vy la plante morte
Qui languiſſoit contre terre, en la ſorte
Que i'ay depuis languy dedans mon lit:
Et me diſoit, Le Démon qui me ſuit
Me fait languir, comme vne fiéure quarte
Te doit bleſmir: en pleurant ie m'eſcarte
Loin de ce meurdre, & ſoudain repaſſant
Ie ne vy plus le tige languiſſant,
Eſuanouy comme on voit vne nue
S'eſuanouir ſous la clairté venue.
Deux mois apres vn cheual qui rua,
De coups de pied l'vn de mes gens tua,
Luy eſcrageant d'vne playe cruelle
Bien loin du teſt la gluante ceruelle.
Luy treſpaſſant m'appelloit par mon nom,
Me regardoit, ſigne qui n'eſtoit bon:
Car ie penſay qu'vn malheureux eſclandre
Deuoit bien toſt deſſus mon chef deſcendre,
Comme il a fait: onze mois ſont paſſez
Que i'ay la fiéure en mes membres caſſez.

Le Chat deuin miaulant signifie
Vne fascheuse & longue maladie,
Et que long temps ie gard'ray la maison,
Comme le Chat qui en toute saison
De son seigneur le logis n'abandonne,
Et soit Printemps, soit Esté, soit Autonne,
Et soit Hyuer, soit de iour, soit de nuit,
Ferme s'arreste & iamais ne s'enfuit,
Faisant la ronde & la garde eternelle
Comme vn Soldat qui fait la sentinelle,
Auec le Chien & l'Oye, dont la vois
Au Capitole annonça les Gaulois.
Autant en est de la tarde Tortüe
Et du Limas qui plus tard se remüe,
Porte-maisons, qui tousiours sur le dos
Ont leur Palais, leur lict & leur repos,
Lequel leur semble aussi bel edifice
Qu'vn grand chasteau basti par artifice.
L'homme de nuit songeant ces animaux,
Peut bien penser que longs seront ses maux:
Mais s'il songeoit vne Grüe ou vn Cygne,
Ou le Plumier, cela luy seroit signe
De voyager: car tels oiseaux sont pront:
A tire d'aile ils reuiennent & vont
En terre, en l'air, sans arrester vne heure,
Autant en est du Loup qui ne demeure
En son bocage & cherche à voyager:
Aux maladifs il est bon à songer.
Il leur promet que bien tost sans dommage
Sains & guaris feront quelque voyage.
Dieu qui tout peut, aux animaux permet
De dire vray, & l'homme qui ne met

Creance en eux eſt du tout frenetique:
» Car Dieu par tout en tout ſe communique.
Mais quoy? ie porte aux foreſts des rameaux,
En l'Ocean des poiſſons & des eaux,
Quand d'vn tel vers, mon Belleau, ie te flate
Qui as traduit du vieil Poëte Arate
Les ſignes vrais des animaux certains,
Que Dieu concede aux ignorans humains
En leurs maiſons, & qui n'ont cognoiſſance
Du cours du Ciel ny de ſon influence
Enfans de terre: ainſin il plaiſt à Dieu
Qui ſes bontez eſlargiſt en tout lieu:
Et pour aimer ſa pauure creature,
A ſous nos pieds proſterné la nature
Des animaux, autant que l'homme eſt fait
Des animaux l'animal plus parfait.

LES PAROLES QVE DIST CALYPSON, OV QV'ELLE DEVOIT dire, voyant partir Vlyſſe de ſon Iſle.

A Iean Antoine de Baïf Poëte excellent.

DOncques courcur, fuitif, & vagabond,
Qui n'as honneur ny honte ſur le front,
Que tous les Dieux auſquels tu fais inin
Vont puniſſant par ton ame pariure (re
Par mer, par terre, & t'oſtant chaque iour
De ta maiſon le deſiré retour,

Te vont tramant d'vne face brune
Coup dessus coup fortune sur fortune,
Mal dessus mal, meschef dessus meschef,
Qui sans te perdre est pendu sur ton chef
Pour allonger ta miserable vie
Qui par ton fils te doit estre rauie,
Quand de son dard en vn poisson trampé
(Sauuant ses bœufs) seras à mort frappé.
Quoy? vagabond que des Dieux la vengence
Poursuit par tout! est-ce la recompense
Que tu me dois de t'auoir receu nu,
Naufrage vif à ce bord incognu?
Battu du foudre, helas trop pitoyable!
Ie te fy part ensemble & de ma table,
Et de mon lict, homme mortel, & moy
Sur qui la mort n'a puissance ne loy,
Fille à ce Dieu qui par tout te tourmente.
Que ie viuois bien-heureuse & contente
Dedans mon antre, ah! auant que le sort
T'eust fait flotter à mes bords demi-mort
A calfourchons sur les aix de ta proüe
(Naufrage vif dont la vague se ioüe)
Sans compagnons, que les feux enuoyez
Du Ciel auoient en ton lieu foudroyez:
Pauures chetifs qui furent sans leur faute
Punis pour toy, ame méchante & cauteleuse!
Ie deuois croire au Dieu marin Proté,
Qui dés long temps prophete auoit chanté
Que finement trompée ie seroye
Par vn guerrier qui reuiendroit de Troye,
Qui auroit veu de la mer les perils,
Auroit cognu Antiphate & Eris,

Les Lestrygons, & le borgne Cyclope
Qui te mangea les meilleurs de ta trope.
Et te voyant, aux marques qu'il disoit
Ie te cogneu: mais Amour me nuisoit
Qui me gaigna dés la premiere veuë:
Si que l'esprit, & l'ame toute esmeuë
Et la raison, me laisserent d'vn coup,
Et si voyois dedans tes yeux beaucoup
De signes vrais que tu estois Vlysse,
Homme méchant, artizan de malice.
Aux iours d'Esté quand le Soleil ardant
De ses rayons la terre alloit fendant,
La creuaçant iusqu'au fond de son centre,
Tous deux assis dessous le frais d'vn Antre
Où le ruisseau iaxoit à l'enuiron,
Ayant la teste au creux de mon giron,
Moy t'accollant, ou baisant ton visage
Ie cogneu mieux ton malheureux courage.
Car me contant qu'enuiron la mi-nuit
Estant par toy Diomede conduit,
Tu destournas les beaux coursiers de Thrace,
Tuas Dolon que la Troyenne audace
Auoit induit pour sçauoir si les Grecs
Voudroient combattre, ou s'ils fuiroient apres
Que la ieune Aube à la main safranée
Auroit au Ciel la clairté ramenée.
Puis me contant qu'en vestement d'vn gueux
Rebobiné, rapetassé, bourbeux,
Cherchant ton pain d'huis en huis à grand' peine
Entras en Troye & parlas à Heleine,
Qui te monstra tous les forts d'Ilion,
Te fist embler le sainct Palladion,

Et ſain & ſauf ſortir hors de la ville.
Puis diſcourant que l'enfançon Achille
Receut par toy les armes en la main:
Puis me contant que les Gregeois en vain
Aux murs Troyens euſſent fait mille breches
Sans Philoctete & ſes fatales fleches
Que tu trompas d'vne pariure foy,
Voulant apprendre à Pyrrhe comme toy
D'eſtre méchant, ce qu'il ne voulut faire
Te hayſſant d'vne ardante colere,
Prince bien-né: certes ie preui bien
Que ta fineſſe & toy ne valoient rien,
Et qu'à la fin ie ſerois abuſée
Du beau parler d'vne ame ſi ruſée.
Que gemis-tu d'vn ſouſpir ſi amer
Les yeux tournez ſur le dos de la mer,
Enflant penſif de ſanglots ta poitrine?
Fay ton bateau & ſur la mer chemine,
Voila du bois & des outils aſſez
Pour tes carreaux rudement compaſſez,
Dont tu baſtis ta barque naufragere
Sans aucun art d'vne main trop legere.
Va, marche, fuy où la mer & le vent
Te porteront: i'eſpere que ſouuent
Comme vn plongeon, humant l'onde ſalée
Ie me voirray par mon nom appellée
Pour ton ſecours: mais deuſſes-tu mourir,
Ie ne ſçaurois ſur l'eau te ſecourir:
Car ie n'ay point deſſus la mer puiſſance,
Bien que la Mer me donne ma naiſſance.
Mais las! deuant que cheoir en peril tel
Il vaudroit mieux eſtre fait immortel

Pres Calypſon (dont vn Dieu te ſepare)
Que retenter cet element barbare
Qui n'a point d'yeux, de cœur ny de pitié:
Mais orageux, & plein d'inimitié
Semble aux putains, qui contrefont les belles
Pour eſtre apres meurdrieres & cruelles.
La mer qui ſçait ainſi que toy piper,
Se fait bonnaſſe à fin de te tromper.
Où eſt la foy que tu m'auois donnée
Sous le ſerment du nopcier Hymenée,
Quand dextre en dextre en iurant me promis
Vn lict certain qu'en oubly tu as mis,
Et par le vent autant que toy volage
Iettes en vain le ſacré mariage?
Dont tu te ris en te ioüant de moy
Sans faire cas de Dieu ny de ta foy,
Ny d'abuſer de l'honneur des Déeſſes?
Auſſi tu dois de cent vagues eſpeſſes
(Pouſſé par force au riuage eſtranger)
Froiſſer ton chef pariure & menſonger!
Ah! tu deurois non pas froiſſer ta teſte,
Mais l'abyſmer au fort de la tempeſte,
Et ceſte langue appriſe à bien mentir,
Dont mainte Dame a peu ſe repentir
De l'auoir creuë: & ne ſuis la premiere
Pleurant ta bouche à tromper couſtumiere.
C'eſt quelque honneur tromper ſon ennemi,
Ou ſoit qu'il veille ou qu'il ſoit endormy,
Quand la guerre eſt par armes eſchauffée:
Mais ce n'eſt mie à l'homme grand trofée,
Et grand honneur il n'a iamais receu
De deceuoir vn cœur deſia deceu.

O méchant Grec, bien petite eſt la gloire
Quand deux trompeurs enſemble ont la victoire
Sur vne femme au cœur ſimple & benin:
Vn Dieu volage, inconſtant & malin,
Vn homme caut, qui trompe par fineſſe
Non les Troyens, mais les plus fins de Grece.
Puis que Mercure eſt deſcendu pour toy,
Ie ne veux plus te retenir chez moy:
Suy ton chemin, cherche par le naufrage
De ton pays le ſablonneux riuage.
Que portes-tu méchant en ta maiſon
Sinon fineſſe, & fraude, & trahiſon,
Trompant par feinte & par faulſe pratique
Déeſſe, Dieux, & grande Republique,
Que tu as peu par vn cheual donter,
Que dix bons ans n'auoient ſceu ſurmonter?
Que vas-tu voir en ton iſle pierreuſe,
Où ne bondit la iument genereuſe
Ny le poulain? que vas-tu voir ſinon
Vne putain riche d'vn beau renom,
Ta filandiere & vieille Penelope?
Qui vit gaillarde au milieu de la trope
Des iouuenceaux, qui départent entre-eux
A table aſsis tes moutons & tes bœufs?
Boiuent ton vin ce-pendant que la Lyre
Les fait danſer, le boufon les fait rire?
Qui pour auoir plus de commodité
A fait aller en Sparte la cité
Son Telemach, enfant qui ſe lamente
Que iour à iour s'appetiſſe ſa rente,
Et ce-pendant qu'elle veut à plaiſir
Quelque ribaut pour ſon mary choiſir?

Il me ſouuient qu'aſsis deſſous l'ombrage
Baiſant tes yeux, ton front, & ton viſage,
Toy me trompant d'vn parler eloquant,
Tu me contois, Penelope moquant,
Qu'elle eſtoit ſotte, & n'auoit autre eſtude
Qu'à ne ſouffrir qu'vne laine fut rude
Pour en ourdir quelque ouurage nouueau,
Touſiours filant & virant le fuzeau
Tourbillonneux, mordant de la gencine
Les nœus du fil tout baueux de ſaliue.
Ici auras ſoit de iour ſoit de nuit
Gaillarde eſpouſe & auras chaſte lit:
Quand te voudrois deuenir variable,
Ie ne ſçaurois: mon iſle eſt voyageable
Tant ſeulement aux vents & aux oiſeaux,
Et non aux pas des hommes & cheuaux.
Car de bien loin ma terre ſeparée
Du continent, de flots eſt emmurée,
Et rien n'aborde au feu de Calypſon
Pour te donner ou martel ou ſoupçon.
Bien, pren le cas que la rame Pheaque
Te reconduiſe au riuage d'Ithaque,
Terre pierreuſe & pays ſablonneux:
Il te faudra d'vn habit haillonneux
Veſtir ton corps, il faudra prendre guerre,
A coups de poing te battre contre vn herre,
Et t'accoſter ſeulement d'vn porcher.
Voilà, finet, ce que tu vas chercher,
Et ce-pendant ta fineſſe ici laiſſe
Vn reaume acquis, chaſte lict, & Déeſſe.
Diſant ainſi, tout le cœur luy faillit,
Vn tremblement ſa poitrine aſſaillit,

Le cœur luy bat, elle ſe paſma toute,
Du haut du front luy tomba goute à goute
Iuſqu'aux talons vne lente ſueur,
Et les cheueux luy dreſſerent d'horreur.
Puis retournant les yeux deuers ſon iſle
Diſoit pleurant : Terre graſſe & fertile,
Lieu que les Dieux en propre auoient eſleu,
Pour tes foreſts autrefois tu m'as pleu,
Pour tes iardins, pour tes belles fontaines,
Et pour tes bords bien eſmaillez d'areines:
Mais maintenant ta beauté me deſplaiſt
Pour le depart de cet homme qui eſt
Ton ſeul honneur : or puis qu'il s'en abſente,
Tu n'es plus rien qu'vne iſle mal-plaiſante.
Las! ſi au moins, homme méchant & fin,
I'auois au ventre vn petit Vlyſſin
Qui te ſemblaſt, ie ſerois confortée
M'eſiouyſſant d'vne telle portée:
Mais tu t'en vas, larron de mon bon-heur,
N'ayant dequoy defendre mon honneur.
Arreſte vn peu, ſouffre que ie te baiſe,
Pour reſreſchir ceſte amoureuſe braiſe,
Qui m'ard le cœur, & qu'en cent mille laqs
Ton col aimé i'enlace de mes bras.
Mais où fuis-tu? tu n'as ny maſt, ny voile,
Robes, habits, ne chemiſes, ne toile
Pour te veſtir, ny viures pour manger:
Attens au-moins, vagabond eſtranger,
Que ie t'en donne, à fin que la famine
Ne te conſomme errant ſur la marine.
Ainſi tu vois que benin eſt mon cœur,
Le tien de fer aceré de rigueur,

Inexorable, impitoyable, & rude,
Qui pour le bien m'vſes d'ingratitude,
Cœur de lion, de tigre, & de rocher,
A qui lon peut iuſtement reprocher
Qu'eſtant iſſu du genre Siſyphide,
Rien ne te plaiſt que fraude & qu'homicide.
A-tant ſe teut : mais Vlyſſe touſiours
(Sans s'eſmouuoir) dola par quatre iours
Tillac, carene, & les fentes eſtoupe
De lente poix : il cheuille la poupe,
Ferre la prouë : & pouſſant plus auant
Sa barque en mer, courbe la voile au vent
Le iour cinquieſme, & laiſſa loin derriere
Iſle, Déeſſe & larmes, & priere.
Ces vers Baïf, amy des bons eſprits,
Ie chante au lit quand la fiéure m'a pris,
Pour mieux charmer le chagrin qui me ronge,
Me conſolant (ſoit que ie veille ou ſonge)
Par Poëſie, & ne veux autre bien:
Car ayant tout ſans elle ie n'ay rien.

LE SATYRE, A I. HVRAVT BLESIEN, SEIGNEVR de la Pitardicre.

AMy Huraut, pour bien te faire rire,
Ie te feray le conte d'vn Satyre:
Le doux Ouide a la fable autresfois
Ditte en Romain, ie la dis en Frãçois,
Pouſſé d'ardeur d'vn ſemblable courage.
» Ce n'eſt moins fait d'honorer ſon langage,
» Qu'au Prince armé qui de louange a ſoin,
» Borner veinqueur ſon Empire plus loin,
» Par ces deux poincts s'augmente la patrie.
Mais, mon Huraut, il eſt temps que ie rie,
En regardant à ce Dieu folleton
Rompre les crins & plumer le menton
Par la grand' main d'Hercule qui ſe faſche
De voir ce Dieu ſi paillard & ſi laſche,
Qui ſon ſalaire à coups de poing receut
Du faux Amour qui trompé le deceut.
Hercule vn iour paſſant par Oebalie
Menoit Iôle, amoureuſe folie:
Comme ils erroient en cheminant tous deux
Par terres, bois, par boccages ombreux,
Luy heriſſé deſſous la peau veluë
D'vn grand lion empoignoit ſa maſſuë
Ferme en ſes doigts, groſſe de cloux d'airain.
Elle portoit mille bouquets au ſein,

De bagues d'or ſes mains eſtoient chargées,
Son col brauoit de perles arrangées,
Son chef eſtoit couuert follatrement
D'vn ſcofion attiſé proprement:
Sa robe eſtoit de pourpre Meonine,
Perſe en couleur, chancrée à la poitrine:
Ainſi qu'on voit au retour des beaux mois
Se promener ou nos Dames de Blois,
Ou d'Orleans, ou de Tours, ou d'Amboiſe
Deſſus la gréue où Loire ſe deſgoiſe
Contre la riue: elles ſur le bord vert
Vont deux-à-deux au tetin deſcouuert,
Au collet laſche, & ioignant la riuiere
Foulent l'eſmail de l'herbe printaniere.
Faune, qui eſt des femmes deſireux,
Vit ceſte Dame & en fut amoureux:
Il s'alluma des beautez de la belle:
Ses yeux luy ſoient ainſi qu'vne chandelle,
Son cœur ardoit de flames conſumé
Ainſi qu'vn chaume en vn champ allumé,
Qu'vne bergere enflame d'auanture
Au temps d'Hyuer pour tromper la froidure.
Or tellement ce Faune ſe rauit,
Qu'en l'eſpiant par les bois la ſuiuit
Pour voir ſon giſte, à fin que par fineſſe
Il peuſt iouyr d'vne telle Princeſſe.
Ia le Soleil eſtoit tombé dans l'eau,
Et ia Veſper de ſon cheual moreau
Portée au Ciel en ſa coche attelée
Tiroit la nuit à la robe eſtoilée,
Au meſme temps que le bœuf tout laſſé
Traine au logis le coutre renuerſé.

En-ce pendant le ſouper on appreſte:
L'vn l'arc au poing court és foreſts en queſte,
Cherche la biche & le cerf à l'eſcart,
L'autre de l'eau cherche d'vne autre part.
Le cuiſinier ſous le fuzil aſſemble
Mainte filace & mainte fueille enſemble,
Maint ſec feſtu : le caillou fait vn bruit
Deſſous l'acier : la flame qui ſe fuit
Par le bas groſſe, & par le haut menue,
D'vn pied tortu ſe perd dedans la nue:
L'autre mainte herbe & fueille va couper,
Et fait des lits verdoyans pour ſouper.
Tandis Hercule auec ſa chere peine
Lauoit ſon front en l'eau d'vne fontaine,
Plein de ſueur & de poudre, qui fait
L'homme en amours mal-gracieux & laid.
Quand il fut beau & bien poli, ſa Dame,
Sa Dame non, mais ſon ſang & ſon ame,
Qui tout Hercule en ſes liens tenoit,
Et d'elle ſeule au cœur ſe ſouuenoit,
Luy dit, Seigneur ! nous autres Damoiſelles
N'auons vertu ſinon que ſembler belles:
Noſtre ſexe eſt imbecil, inutil:
Celuy de l'homme eſt robuſte & ſubtil,
Bon en conſeil, ſage au fait de iuſtice,
Vif aux combats, ruſé pour la police,
Et bref il eſt ſeul né pour commander:
Nous ne faiſons ſinon que nous farder,
Coudre, filer & broder vn ouurage,
Et gouuerner quelque maigre meſnage.
Or ſi i'auois veſtu tant ſeulement
Deux ou trois fois ton rude accouſtrement,

Ie deuiendrois Amazone premiere,
Et te serois compagne plus guerriere.
Donques Seigneur, pour prendre passetemps,
Ton fier habit preste moy pour vn temps,
Ton brand ferré, ta peau Cleonéenne
Rude de poil, & tu prendras la mienne.
Luy plein d'amour, qui ne sentoit plus rien,
Luy respondit, Dame, ie le veux bien.
Ainsi tous deux d'habillemens changerent:
Mais les habits d'Iôle ne logerent
Ce grand Geant, ains par haut & par bas
Rompoit la manche en y fourrant les bras:
Iusqu'à my-corps le ceignoit la ceinture,
Dessous ses nerfs craquetoit la couture
A fil rompu, & les souliers faitifs
D'vn demy-pied luy estoient trop petits:
Il rompt carquans & chaisnes bien dorées.
Car d'vn tel corps les forces honorées,
Par qui la terre en patience estoit,
Ne receuoient vn habit si estroit.
Elle vestit sans en estre effroyée,
Du grand lion la peau non conroyée:
Prist la massue, ah! trop pesant fardeau,
Et mal-seant pour vn bras damoiseau:
Si que marchant sous si horrible charge,
La peau pour elle & trop longue & trop large,
Courboit son dos & ses reins accabloit.
Sous telle charge au Page resembloit,
Qui ieune d'ans suit son maistre à la guerre
La lance au poing, au flanc la cimeterre,
L'armet au chef, qui trop grand & trop gros
Choque son front, & luy rebat le dos.

A-tant la nuit qui d'ailes brunes vole,
Fiſt retourner Hercule & ſon Iôle:
Ils vont ſouper, ils ſe couchent tous deux
Sans déueſtir leurs habits monſtrueux.
Là tout ioignant eſtoit l'horreur d'vn Antre
Où le Soleil en nulle ſaiſon n'entre
Sinon l'Hyuer, que ſon rayon tout droit
Paſſe dedans & amortit le froit,
Pour donner vie & force & accroiſſance
Aux belles fleurs qui là prennent naiſſance.
De vif tufeau tout à l'entour eſtoient
Des bancs ſans art qui d'herbes ſe veſtoient,
Faiſant d'eux-meſme vne pauzade aizée
De Poliot & de mouſſe frizée
Tendre, houpue, & de trefles qui font
Naiſtre en leur fueille vn Croiſſant ſur le front.
Aupres de l'huis, gardien de l'entrée,
Sonne vn ruiſſeau à la courſe ſacrée,
Où les Syluains, où les Nymphes d'autour
Se vont baigner & pratiquer l'amour
Au chaud du iour, quand Diane ennemie
De leurs plaiſirs dort és bois endormie.
Deſſus la porte vne lambrunche eſtoit,
Qui de ſes doigts rampante ſe portoit
Sur vn ormeau, & d'vn large fueillage
Faiſoit à l'Antre & aux ondes ombrage,
Et au beſtail qui s'y venoit cacher,
Et d'vn col lent ſon viure remâcher.
Là ſur mainte herbe & mainte fueille tendre
Les deux Amans repos allerent prendre:
Leurs ſeruiteurs qui le ſomne ſouſloient
Par les nazeaux, ſur les tiſons ronfloient

D'vn bas menton refr appant leur poitrine
Autour du feu qui lentement decline.
Quand le Satyre en l'Antre vit ſeulets
Pres des charbons ſommeiller les valets,
Penſant le ſomne auoir aux yeux du maiſtre
Comme aux valets le doux ſommeil fait naiſtre,
Il entre en l'Antre, & alloit par compas
A pied leué doucement pas à pas,
Comme marchant ſur le froiſsis d'vn verre
Ou ſur des clous, & non deſſus la terre.
Aucunefois tout penſif reculoit,
Aucunefois en auant il alloit,
Se confiant en la nuict tenebreuſe
Le noir manteau de ſa fraude amoureuſe.
Deſſus vn pied tantoſt il ſe tenoit,
Tantoſt ſur l'autre, & des mains taſtonnoit
Ombres & mur : à la fin il rencontre
Auec la main (qui le chemin luy montre)
Le bord du lict, où ſi bien arriua
Que ſon deſir du premier coup trouua.
Mais en touchant la robe leonine
Retint la main, & ſent en ſa poitrine
Vn ſang tout froid qui ſe glace de peur,
Et coup ſur coup vn battement de cœur.
Puis courageux à l'autre bord s'auance
Fraudé de l'vne & de l'autre eſperance:
Apres auoir d'Hercule retouché
Le mol habit, pres de luy s'eſt couché,
Leué ſa cotte, & touche ſa chair nuë
D'vn poil eſpais horriblement peluë.
Luy qui ſentit vne eſtrangere main,
Fut eſtonné : Iôle tout ſoudain

A haute voix les ſeruiteurs appelle
Qu'on apportaſt vne ardante chandelle
Pour voir le fait: car tous les enuirons
Eſtoient hantez de brigans & larrons.
Le feu venu Hercule ſe colere,
S'enfle de fiel: vous l'euſſiez ouy braire
Parmy ceſt Antre, ainſi qu'vn grãd taureau:
D'vn coup de poing il caſſa le muſeau
Du Dieu bouquin, & d'vne main cruelle
De poil à poil tout le menton luy pelle,
Et tellement s'en-aigrit de courrous
Que l'eſtomac luy martela de coups.
Le paillard fuit deſſus ſes pieds de chéure,
Le ſang glacé crachant à pleine léure,
Et en hurlant d'vne horrible vois
Alla muſſer ſa honte ſous les bois.
Que pleuſt à Dieu que tous les adulteres
Fuſſent punis de ſemblables ſalaires!
Paillards, ribaux & ruffiens, qui font
Porter aux Ians les cornes ſur le front.
On ne voit plus qu'vn fils reſemble au pere,
Faute, Huraut, qu'on ne puniſt la mere
(Qui ſe desbauche, & qui honniſt ſa foy)
Par la rigueur d'vne ſeuere loy.

LA SALADE.

Baue ta main qu'elle ſoit belle & nette,
Marche apres moy, apporte vne ſeruiette.
Vne ſalade amaſſon & faiſon
Part à nos ans des fruits de la ſaiſon.
D'vn errant pied d'vne veuë eſcartée
Deçà delà en cent lieux reiettée
Sus vne riue & deſſus vn foſſé,
Deſſus vn champ en pareſſe laiſſé
Du laboureur, qui de luy-meſme apporte
Sans cultiuer herbes de toute ſorte,
Ie m'en iray ſolitaire à l'eſcart.
Tu t'en iras, Iamyn, d'vne autre part
Chercher ſongneux la bourſette toffue,
La paſquerette à la fueille menue,
La pimprenelle heureuſe pour le ſang
Et pour la ratte, & pour le mal de flanc:
Ie cueilleray, compagne de la mouſſe,
La reſponſette à la racine douce,
Et le bouton des nouueaux groiſeliers
Qui le Printemps annoncent les premiers.
Puis en liſant l'ingenieux Ouide
En ces beaux vers où d'amour eſt le guide,
Regagnerons le logis pas-à-pas.
Là recourſant iuſqu'au coude nos bras,
Nous lauerons nos herbes à main pleine.

Au cours ſacré de ma belle fontaine:
La blanchirons de ſel en autre part,
L'arrouſerons de vinaigre roſart,
L'engreſſerons d'huile de la Prouence:
L'huile qui vient en nos vergers de France
Rompt l'eſtomac & du tout ne vaut rien.
Voyla, lamyn, voyla mon ſouu'rain bien,
En attendant que de mes veines parte
Ceſte execrable horrible fiéure quarte
Qui me conſomme & le corps & le cœur,
Et me fait viure en extreme langueur.
Tu me diras que la fiéure m'abuſe,
Que ie ſuis fol, ma ſalade, & ma Muſe:
Tu diras vray: ie le veux eſtre auſſi,
Telle fureur me guariſt mon ſoucy.
Tu me diras que la vie eſt meilleure
Des importuns, qui viuent à toute heure
Aupres des Rois en credit & bon-heur,
En-orgueillis de pompes & d'honneur:
Ie le ſçay bien, mais ie ne le veux faire:
Car telle vie à la mienne eſt contraire.
Il faut mentir, flater & courtiſer,
Rire ſans ris, ſa face deſguiſer
Au front d'autruy, & ie ne le veux faire:
Car telle vie à la mienne eſt contraire.
Ie ſuis pour ſuiure à la trace la Court
Trop maladif, trop pareſſeux, & ſourd,
Et trop craintif: au reſte ie demande
Vn doux repos, & ne veux plus qu'on pende
Comme vn poignard les ſoucis ſur mon front.
En peu de temps les courtizans s'en-vont
En chef griſon, ou meurent ſur vn coffre.

Dieu pour ſalaire vn tel preſent leur offre
D'auoir gaſté leur gentil naturel
Pour amaſſer trop de bien temporel,
Bien incertain qui tout ſoudain ſe paſſe
Sans paruenir à la troiſieſme race.
» *Car la Fortune aux retours inconſtans,*
» *Ne peut ſouffrir l'ambitieux long temps,*
» *Monſtrant par luy d'vne cheute ſoudaine,*
» *Que c'eſt du vent que la farce mondaine,*
» *Et que l'homme eſt treſ-malheureux qui vit*
» *En Court eſtrange, & ne meurt en ſon lit.*
Loin de moy ſoit la faueur & la pompe
Qui d'apparence & de fard nous retrompe,
Qui nous relime & nous ronge au dedans
D'orgueil, d'enuie & de ſoucis mordans.
L'homme qui monte aux honneurs inutilles
Semble vn Coloſſe attaché de cheuilles,
Ferré de gonds, de barres & de cloux:
Par le viſage il s'enfle de courroux,
Repreſentant Iupiter ou Neptune.
Sa braue enflure eſtonne la commune,
D'or enrichie & d'azur par dehors:
Mais quand on voit le dedans du grand corps
N'eſtre que plaſtre & argile poitrie,
Alors chacun cognoiſt la moquerie,
Et deſormais le Coloſſe pipeur
Pour ſa hauteur ne fait ſeulement peur
Qu'au ſimple ſot, & non à l'homme ſage
Qui hauſſe bec ne & meſpriſe l'ouurage.
L'homme ignorant dont les iours ſont ſi breſs,
» *Ne cognoiſt pas que c'eſt vn ieu d'eſchets*
» *Que noſtre courte & miſerable vie,*

Et qu'auſſi toſt que la mort l'a rauie,
Dedans le ſac on met tout à la fois
Rocs, Cheualiers, Pions, Roynes, & Rois.
Ainſi la terre en meſme ſepulture
Met peuple & Rois par la loy de Nature,
Qui mere à tous ſans nulle paſſion,
De l'vn des deux ne fait election:
» *Monſtrant par là, que la gloire mondaine*
» *Et la grandeur eſt vne choſe vaine.*
Ah! que me plaiſt ce vers Virgilian,
Où le vieillard pere Corycian
Auec ſa marre en trauaillant cultiue
A tour de bras ſa terre non-oiſiue,
Et vers le ſoir ſans acheter ſi cher
Vin en tauerne, ou chair chez le boucher,
Alloit chargeant ſa table de viandes,
Qui luy ſembloient plus douces & friandes,
Auec la faim, que celles des Seigneurs
Pleines de pompe & de mets & d'honneurs,
Qui deſdaigneux, de cent viandes changent
Sãs aucun gouſt; car ſans faim ils les mangẽt.
Lequel des deux eſtoit le plus heureux?
Ou ce grand Craſſe en eſcus plantureux,
Qui pour n'auoir les honneurs de Pompée
Alla ſentir la Parthienne eſpée?
Ou ce vieillard qui ſon champ cultiuoit,
Et ſans voir Rome en ſon iardin viuoit?
» *Si nous ſçauions, ce diſoit Heſiode,*
» *Combien nous ſert la guimauue, & la mode*
» *De l'acouſtrer, heureux l'homme ſeroit,*
» *Et la moitié le tout ſurpaſſeroit.*
Par la moitié il entendoit la vie

Sans aucun fard des laboureurs ſuiuie,
Qui viuent ſains du labeur de leurs doits,
Et par le tout les delices des Rois.
» *La Nature eſt, ce dit le bon Horace,*
» *De peu contente, & noſtre humaine race*
» *Ne quiert beaucoup: mais nous la corrompons,*
» *Et par le tout la moitié nous trompons.*
C'eſt trop preſché, donne moy ma ſalade:
Trop froide elle eſt (dis-tu) pour vn malade.
Hé quoy? Iamyn, tu fais le medecin!
Laiſſe moy viure au-moins iuſqu'à la fin
Tout à mon aiſe, & ne ſois triſte augure
Soit à ma vie ou à ma mort future:
Car ie ne puis ny toy pour ton ſecours
Faire plus long ou plus petits mes iours.
Il faut charger la barque Carontée:
» *La barque c'eſt vne Biere voûtée*
» *Faite en bateau: le naiſtre eſt le treſpas:*
» *Sans naiſtre icy l'homme ne mourroit pas.*
» *Fol qui d'ailleurs autre bien ſe propoſe!*
» *Naiſſance & mort eſt vne meſme choſe.*

DISCOVRS D'VN AMOVREVX DESESPERE, ET DE son compagnon qui le conſole, & d'Amour qui le reprend.

A Sceuole de ſaincte-Marthe, Poicteuin, treſ-excellent Poëte.

Le deſeſperé commence.

DVre beauté, ingrate & malheureuſe,
Las! eſcoutez ma plainte douloureuſe,
Et me voyez en mes larmes mourir,
Puis qu'autrement ne voulez ſecourir
Le mal qu'Amour m'a graué dedans l'ame,
De tout mon corps ne faiſant qu'vne flame.
Et qu'vn glaçon viuement attiſé
Du ſeul deſpit de me voir meſpriſé.
Tant plus l'Amant de ſoy-meſmes eſtime,
Plus il eſt braue & plus eſt magnanime:
Tant plus ſon cœur eſt genereux & chaut,
Tant plus il aime en lieu parfait & haut:
Si par deſdain ſon ſeruice on outrage,
Incontinent l'amour ſe tourne en rage,
En pleurs, en cris, en larmes, en fureur,
Vrais ſouſpiraux pour eſuenter le cœur,

Qui creueroit genné de telle preſſe,
Si pour confort n'accuſoit ſa Maiſtreſſe.
Puis que vos yeux m'ont braſſé la poiſon,
Puis que pour vous i'ay perdu la raiſon,
Perdu l'eſprit, comme choſe friuole
Ie perdray bien encores la parole,
A fin de dire à ces rochers icy
De voſtre cœur le vouloir endurcy.
O beauté! non, mais bien cruauté née
Sous malheureuſe & rude deſtinée
Pour me tuer, deſchirer & humer
Mon ſang trahy deſſous le nom d'aimer.
L'homme vrayment eſt digne de grand blâme
Qui perd ſon âge à ſeruir vne femme,
Suiet leger, qui vit du ſeul plaiſir
De varier, de changer, & choiſir,
Et qui ſe dit d'autant plus honorable,
Qu'elle eſt touſiours menteuſe & variable.
Auſſi Venus, qui naſquit dans les flots
(Flots ennemis de l'homme & du repos)
Nous monſtre aſſez que la plus ſeure Amãte
N'eſt que tempeſte, orages, & tourmante.
Il ne faut point egaler le mal-heur
Au mien, qu'endure attaché le voleur
Deſſus Caucaſe, ou la peine infernale
De Salmonée, Ixion, ou Tantale:
Pres de mon mal leur ſort eſt bien-heureux
Qui veut ſouffrir il faut eſtre amoureux,
Il faut aimer vne ingrate cruelle,
Qui nous occit d'autant plus qu'elle eſt belle.
Eſprit de roche, ame faitte de fer,
Que mes ſouſpirs ne peuuent eſchaufer,

Cœur, mais du plomb, qui te caches indigne
D'eſtre logé ſous ſi belle poitrine:
Ris mon trompeur, front gracieux & fier,
Oeil, non pas œil, mais vn drillant acier,
Corps engendré dans l'eſpais des bocages,
Nourry du laict des lionnes ſauuages:
Si le deuoir vous eſchauſe à pitié,
Ayez ſoucy de ma longue amitié,
Et quelquefois helas! vous prenne enuie
D'auoir horreur des tourmens de ma vie,
Craignant la main de Nemeſis qui fait
Punition de ceux qui ont forfait.
Hé! quel forfait plus grand ſçauroit-on faire
Que ſon mary cruellement desfaire?
Le tourmenter, gesner & martyrer,
Et tout ſon cœur par morceaux deſchirer?
Toute la nuict quand le Soleil ſe plonge
Sous l'Ocean, l'eſpouuentable ſonge
En cent façons pour me donner effroy
Coup deſſus coup vous repreſente à moy.
Depuis le ſoir iuſqu'au poinct de l'Aurore
Penſif ie veille: Amour qui me deuore,
Comme ennemy de mon premier repos,
Ne donne tréue vn quart d'heure à mes os:
Deçà delà ie me tourne & reuire.
Mon œil voyant le portrait qu'il deſire,
Comme vn fantaume errer deſſus mon lit,
Me fait taſter les ombres de la nuit,
Croiſant mes bras au deuant de l'image
Pour la ſerrer: mais elle plus volage
Qu'vn vent leger, en fuyant ne veut pas
Qu'vn vain plaiſir ie preſſe entre mes bras.

Mais quand l'Aurore abandonne la couche
Du vieil Tithon, tout resueux & farouche
Ie sors du lit, & sans autre tesmoin
Seul ie me perds en vn antre bien loin
Parlant tout seul: Amour qui m'accompagne
Me fait aller de montagne en montagne,
De bois en bois, de penser en penser:
Ie fuy les lieux par où ie voy passer
Le peuple errant, & dresse mon allée.
Entre les bois heriſſez de fueillée.
Mais en fuyant les hommes & le iour,
Ie ne fuy point moy-mesmes, ny Amour,
Ny le penser importun de ma Dame,
Qui comme vn Ours se repaist de mon ame,
Mange mon cœur, & me met en tous lieux
Voſtre portrait au deuant de mes yeux.
Aucunefois ceſte faulſe esperance
Par les deserts me promet asseurance,
Et me pipant, mensongere, me dit
Qu'en voſtre amour i'auray quelque credit:
Mais ie ne veux à Déesse si vaine
Adiouſter foy, pour allonger ma peine.
Las! mon esprit par trop resuer a fait
Mon corps hideux palle, morne & desfait,
Desfiguré comme ces ombres vaines
Qui vont là bas sans muscles & sans veines,
Sans sang, sans nerfs, aux riues d'Acheron,
Leger fardeau du bateau de Charon:
A tels esprits pour aimer ie resemble,
Trainant vn corps vif & mort tout ensemble.
Doncques voyant mon treſpas approcher,
Ie veux mourir au pied de ce rocher

Plat eſtendu contre la froide terre,
Pour eſtre franc d'Amour & de ſa guerre,
Et des ſoucis ſi prompts à m'offencer,
Et par-ſur tout de ce meſchant penſer.
Il ne faut point qu'vn beau lict de verdure
Pour ornement couure ma ſepulture:
Roſes ne lis ne ſont pour le tombeau
D'vn miſerable amoureux iouuenceau:
Mais bien la ronſe eſpineuſe y fleuriſſe,
Et en tout temps le chardon s'y heriſſe:
Nul paſtoureau n'y chante du flageol,
Mais le corbeau en lieu de roßignol,
Et que la neige à coups de pied briſée
Sur le Printemps luy ſerue de roſée.
Puis quand l'eſprit tout franc ſera dehors
Des ſerfs liens du miſerable corps,
Ie ne veux point qu'il prenne vne autre forme,
Mais greſle & nud, & fantaume difforme,
Afreux, hideux, deuant ſes yeux ſouuent
Vole & reuole auſſi leger que vent,
En cent façons par vne eſtrange fainte
Troublant ſon ame en tous lieux d'vne crainte,
Et tout ſon cœur de rage & de fureur,
Et ſon eſprit de ſonges & d'horreur,
Ou ſoit la nuict en ſon lit endormie,
Ou ſoit le iour, à fin que nulle Amie
Sur la rigueur ne mette ſon appuy,
Prenant exemple à la peine d'autruy.

LE COMPAGNON DE l'Amoureux qui le conſole.

AH ! Compagnon, ramaſſe ton courage,
La raiſon ſoit maiſtreſſe de ta rage:
Reſueille toy d'vn ſommeil ſi profond,
Et la vertu replante ſur ton front.
» Nez pour l'honneur en ce monde nous ſommes:
» Les cris, les pleurs ſont indignes des hommes
» Qui de nature ont le cœur genereux
» Pour ne broncher ſous le ſort malheureux:
Mais vers le ciel dreſſant touſiours la teſte
Ont pour ſuiet toute action honneſte,
Vn haut courage, vn vertueux penſer
Qui ne ſe peut de Fortune offenſer.
» Entre les morts eſt morte l'eſperance:
» Entre les vifs elle a ſa demeurance.
Eſpere donq, & hardy ne reçoy
Le deſeſpoir pour le loger chez toy.
L'eſperance eſt des laboureurs nourrice,
L'eſperance eſt aux priſonniers propice,
Sans elle en mer le pilote n'iroit,
Bref ſans l'eſpoir le monde periroit.
Rien n'eſt ſi dur qu'vne roche maſſiue,
Rien n'eſt ſi mol qu'vne fontaine viue:
Et toutesfois l'onde au ecques le temps
Mange la roche & la creuſe dedans.
Toute douleur, tant ſoit longue & mordante,
Tant ſoit ſa playe en noſtre cœur ardante,

Se peut caſſer par patience, ainſi
Qu'vn grand rocher ſur le bord endurci
Caſſe à l'entour ſans bouger de ſa place
D'vn pied conſtant la mer qui le menace.
Mets ie te prie au deuant de tes yeux
L'heure, le iour & le temps & les lieux,
Où quelquefois ta conſtance aſſeurée
A la rigueur de Fortune endurée,
Voire plus grande & plus forte beaucoup
Que n'eſt l'Amour qui t'a donné ce coup.
Souuienne toy combien deſſus la plaine
De la grand mer tu as ſouffert de peine
Pendu ſur l'onde, aſſailly de la mort
Qui t'eſpioit à deux doigts pres du port.
Souuienne toy combien tu as ſur terre
Souffert de mal au trauail de la guerre,
Bleſſé, nauré, rigueur deſſus rigueur,
Où toutesfois tu n'as perdu le cœur.
Voudrois-tu donq' ô nouuelle miſere!
Le perdre ainſi pour choſe ſi legere?
Souuienne toy regaignant ta raiſon,
Que ta Maiſtreſſe eſt de grande maiſon,
De noble ſang, & non pas amuſée
A deuuider ou tourner la fuſée:
Et que ſon œil, mais vn Soleil doré,
Et ſon eſprit des autres adoré,
Et ſes cheueux, les liens de ta priſe,
Sa belle main à la victoire appriſe,
Son ris, ſon chant, ſon parler & ſa voix
Meritent bien le mal que tu reçois.
Endure donq': les amours ſont ſemblables
Aux iours qui ſont de nature muables,

Tantoſt ſereins & tantoſt pluuieux,
Chauts & glacez, ainſi qu'il plaiſt aux cieux.
I'eſtois vn iour amoureux d'vne Dame
Qui d'outre en outre auoit percé mon ame
De ſes beaux yeux : plus mon cœur s'allumoit
Mourant pour elle, & moins elle m'aimoit.
De mon tourment apparoiſſant plus belle,
Et ſa beauté la rendoit plus cruelle,
Comme vn cheureul qui va fuyant de peur
Deuant vn loup tout heriſſé d'horreur,
Qui ia-deſia de ſa griffe le preſſe:
Ainſi fuyoit ceſte ieune Maiſtreſſe.
O quantes-fois tout ſeul entre les bois,
Entre l'effroy des antres les plus cois
Ay-ie conté dans vn deſert ſauuage
Le mal receu pour vn ſi beau viſage?
O quantes-fois aux rochers d'alentour
Ay-ie conté la rudeſſe d'Amour,
Et arreſté les vents à ma complainte?
Echo ſans plus de mes ſouſpirs attainte
Me reſpondit, & d'vn pareil eſmoy
M'accompagnant pleuroit auecques moy.
Cent fois troublé d'vne fureur extréme
I'ay mon poignard tourné contre moy-meſme
Pour deſlier par le bien de la mort
L'eſprit tranſi ſans eſpoir de confort:
Mais quand la honte auoit refreint ma deſtre,
A tout le moins, diſoy-ie, il me faut eſtre
Hoſte des bois & m'arreſter icy,
Sans que le peuple entende mon ſoucy.
Ia n'eſt beſoin que le monde rougiſſe
De ma vergongne, il faut que ie languiſſe

En ces deſerts, & traine ma langueur
Bien loin du peuple autour de mon malheur.
Ainſi diſois, mais les haleines molles
Des vents en l'air emportoient mes paroles:
Car tout ſoudain l'importun ſouuenir
Forçant mes pas, me faiſoit reuenir
Deuant les yeux de ma belle guerriere
Inexorable & ſourde à ma priere,
Qui de mes pleurs ſa rigueur abruuoit,
Et de mes cris non plus ne s'eſmouuoit
Que fait la mer, quand palle du naufrage
Le nocher crie au milieu de l'orage.
I'auois ſouffert quinze mois ſa rigueur
La larme à l'œil, ſur le front la lãgueur,
La flame au cœur, le ſouſpir en la bouche,
Sans amollir ceſte beſte farouche:
Quand pour trouuer à mon mal gueriſon,
D'vn vieil ſorcier ie cherchay la maiſon,
Sorcier barbu, à l'œil eſpouuentable,
Au gros ſourcil, au front inacceſtable,
Ridé, craſſeux, arrogant, eshonté:
Seul ie l'aborde & mon mal luy conté.
Il me reſpond: Ta teſte eſt eſtourdie
D'vne bien chaude & forte maladie:
Et toutefois tu pourras bien guarir
Si prompt tu veux toy-meſmes ſecourir,
Non par l'effort d'vn magique murmure,
Par vers charmez, par eſtrange eſcriture,
Ny par billets à ton col attachez,
Ny par ſecrets des Daimons recherchez.
Tant ſeulement pour vn mois diſſimule
Maugré ton cœur la flame qui te brule:

Cange de face, & feint d'estre guary,
Ne marche plus comme triste & marry
A front baissé soupirant par la voye:
Ny messagers ny lettres plus n'ienuoye,
Nourrissement & appast de ton feu:
Cache ton mal, temporises vn peu,
Et tu voirras ains que le mois se passe,
» Que par le temps toute fureur s'efface.
Apres auoir mon mal dissimulé,
Elle estima mon feu s'en estre allé,
Et que mon ame autre part enuolée,
En son endroit de chaude estoit gelée,
Et que mon cœur par feinte diuerty
Auoit ailleurs trouué nouueau party:
Par desespoir s'escria mal-heureuse,
Rompt ses cheueux, deuint toute amoureuse,
Et sans vser de plus longue rigueur
Me saute au col, & m'appella son cœur.
Si tu m'en crois, guary-toy de la sorte:
Ou si tu n'as la constance assez forte,
Ie te diray pour ton dernier secours
Le vray moyen de perdre tes amours.
On dit, Amy, qu'en la foreſt d'Ardeine
Dessous vn chesne ondoie vne fonteine,
Dont Angelique à longue haleine beut:
Si que depuis, desdaigneuse, ne peut
Aimer Regnault, & dedans sa moüelle
Sentit couler vne glace nouuelle,
Tant seulement par la vertu d'vne eau,
Qui de son cœur estaignit le flambeau.
Va te plonger par neuf fois en ceste onde,
Bois-en neuf fois, & neuf fois à la ronde

Des

Des riues tourne auant que le Soleil
Face apparoistre aux Indes son reſueil:
Ou bien amy, ſi tu ne veux me croire,
Voicy Amour à la trouſſe d'yuoire,
A l'arc tendu, au trait bien aiguiſé:
De tous les Dieux c'eſt le plus auiſé:
» Oy-le parler. Quand vn Dieu nous conſeille,
» Il faut apprendre, & luy preſter l'oreille:
» Car il faut croire & tenir pour certain
» Qu'vn Dieu ne veut tromper le genre humain.

AMOVR REPREND l'Amoureux.

MAſſe de plomb, & digne qu'on te nomme
Vn dur rocher en la forme d'vn homme,
Ou bien vn monſtre en hõme contrefait?
Pour le loyer du bien que ie t'ay fait
Me blaſmes-tu? tel miſerable blâme
Ne peut ſortir que d'vne meſchante ame.
Certes deuant que le coup de mon dard
T'euſt attiré pour eſtre mon ſoudard,
Et que ie t'euſſe en la belle campaigne
Des amoureux rangé ſous mon enſaigne:
Tu viuois ſot, ignorant & lourdaut,
Ton cœur groſſier n'eſperoit rien de haut,
Ton ſang coüard eſtoit froid comme glace,
Ton aime eſtoit en ton corps vne maſſe,
Et mal-en-point, mal-propre & mal-veſtu,

Niais, badin, eſlongné de vertu,
Allois errant comme vn homme ſauuage
Sans eſleuer vers le ciel le viſage.
Mais auſſi toſt que i'eu dedans ton cœur
Pouſſé le trait qui te tient en langueur,
En langueur, non, mais bien en eſperance
D'auoir le fruit de ta perſeuerance:
Incontinent que i'eu deuant tes yeux
Mis le portrait dont tu es enuieux,
Lequel gaignant ton ame toute entiere
Fut ton ſuiet, ton obiet, ta matiere:
Bref auſſi toſt que tu vins à ſentir
Ce plaiſant feu que tu voyois ſortir
De la beauté de ta Dame bien-née,
D'antique race & de grande lignée,
Et que l'honneur la veſtoit proprement
Comme d'vn braue & riche accouſtrement:
Lors aux rayons d'vne ſi belle face
Changeas de mœurs, de nature & de grace:
Ton eſprit fut actif & vigoureux,
Ton ſang deuint plus chaut & genereux,
Ton ame s'eſt en beaux diſcours hauſſée:
Et vers l'honneur s'en-vola ta penſée,
Par gaillardiſe eſperant d'acquerir
Celle beauté qui te faiſoit mourir.
Adonc au ciel tu eſleuas la teſte,
Tu deuins propre, & accort, & honneſte,
Diſcret, facond, bien-parlant, bien-diſant,
Et de faſcheux agreable & plaiſant.
Pour mieux domter la pareſſe & le vice,
Armes, cheuaux furent ton exercice,
Guerres, combats, maſcarades, tournois,

Et honorer l'Amour par le harnois.
Donc tu me dois (t'ayant donné Maistresse)
Ton bon esprit, ta grace & ta proüesse,
Et les vertus qui procedent d'aimer:
Puis comme ingrat tu oses me blâmer
Contre raison, qui ta fiere nature
Ay conuertie en douce nourriture?
Tu me diras qu'Amour est passion
Pleine de forte & chaude affection,
Et que celuy qui mes fléches espreuue,
Pour vn seul bien mainte douleur y treuue:
» *Vn plaisir est trop cherement vendu,*
» *Quand pour l'auoir vn âge est despendu.*
Escoute, amy: le ciel par qui nous sommes,
Ne doit pas tant à la race des hommes
Que de verser toute douceur icy
Sur nos plaisirs sans mesler du soucy.
» *Il n'y a chose au monde si heureuse,*
» *Que par malheur la tristesse espineuse*
» *D'vn soin mordant n'aigrisse, & que son fiel*
» *De son aigreur ne corrompe le miel.*
» *Mais quand le bien arriue apres la peine,*
» *Il est plus doux, d'autant que l'ame pleine*
» *Des premiers maux se laisse deceuoir*
» *Du bien receu qui vient contre l'espoir.*
Tu n'es pas seul qui pleures pour ta Dame:
Les plus gaillards remplis d'vne belle ame,
Princes & Rois, Seigneurs cheualeureux,
Ont soupiré leur trauail amoureux.
Voy les beaux yeux de ta belle Maistresse:
Voy le pouuoir de celuy qui te blesse,
De qui le coup par secrette langueur

Venant des yeux s'encharne ſous ton cœur:
Lors tu prendras en ton mal patience,
Me cognoiſſant par ton experience,
Mal qui te vient de ton propre meffait.
Ie ſuis tout bon, nul mal ie ne t'ay fait:
Mais ta raiſon par les ſens depravée
A la beauté corporelle approuvée,
Non la celeſte: auſſi tu as receu
Tous les tourmens d'vn amoureux deceu.
Car moy qui ſuis de nature tres-bonne,
Enfant du ciel, ne veux nuire à perſonne,
Mais profiter, tenant deſſous ma main
Comme vn bon Roy, en paix le genre humain.
Ie tiens le monde en parfaite alliance:
Les Elemens cognoiſſent ma puiſſance,
Peuples, citez ne viuent que par moy,
Et leur repos s'entretient par ma loy.
Ie ſuis par tout, toute choſe i'embraſſe,
Ie fais de l'homme immortelle la race,
Le chatouillant doucement de mon trait
Pour ſe refaire & laiſſer ſon portrait.
Ie ſuis des Dieux le meilleur interprete,
Ie ſuis Deum, Cabaliſte & Prophete:
D'entre les Dieux & les hommes ie ſuis
Poſte, courrier & meſſager, qui puis
Porter au ciel des hommes les prieres,
Porter à l'homme en cent mille manieres
Songes, aduis & oracles de Dieu:
Car du grand air i'habite le milieu.
I'ay pere & mere, & n'ay pere ny mere:
Aucunefois ie penſe auoir vn frere,
Quelquefois non: i'ay diuerſes les mœurs,

Tantoſt ie vy & tantoſt ie remeurs,
Ieune, vieillard, chaut, delicat & tendre:
Comprenant tout, on ne me peut comprendre:
Auſſi d'vn Dieu l'immenſe charité
Ne ſe comprend par voſtre humanité.
Quand du haut ciel les ames abaiſſées
Dedans les corps languiſſent oppreſſées
De la matiere & du peſant fardeau,
Ie leur eſclaire aux rais de mon flambeau:
Ie les reſueille & leur preſte mes ailes
Pour reuoler és maiſons eternelles
Par le bien-fait de contemplation.
» *Car de l'Amour la plus belle action*
» *Eſt de reioindre en charité profonde*
» *L'ame à ſon Dieu tandis qu'elle eſt au monde.*
Plus ta Maiſtreſſe eſt belle, & d'autant plus
Laiſſant ton corps impotent & perclus
Deuois hauſſer tes yeux outre la nue
Pour voir le beau dont ta belle eſt venue:
Mais t'amuſant à la beauté du corps,
Et aux couleurs qui plaiſent par dehors,
Qui comme fleurs en naiſſant ſe faniſſent,
As abaiſſé tes eſprits qui languiſſent
Lourds, engourdis d'vn ſommeil ocieux,
Sans enuoyer ton ame iuſqu'aux cieux,
Eſtant plongée en l'amour furieuſe,
Brutale amour, charnelle, vicieuſe.
Donc de ton gré te liant en priſon,
As deſrobé toy-meſme & ta raiſon.
De telle erreur procede ta complainte,
Tes pleurs, tes cris, tes ſouſpirs & la crainte,
Le deſeſpoir de n'eſtre iamais tien,

Et mille maux que tu merites bien,
Voire les fers & toute genne extréme,
Puiſque tu es le meurtrier de toy-meſme.
Sceuole, amy des Muſes que ie ſers,
Icy ie t'offre en lieu de tes beaux vers
Vn froid diſcours larron de ta loüange.
Tu n'es premier qui te trompes au change:
Glauque iadis s'y deceut deuant toy,
Et toutesfois pren ce preſent de moy
Pour teſmoigner d'vne encre perdurable,
Que mon vers fut à ton vers redeuable.

A PIERRE DV LAC.

DV Lac qui ioins la gentille carolle
Des doctes Sœurs à l'eſpineux Bartolle,
Par la douceur donnant vn contre-
pois
A la rigueur des plus ſeueres lois.
En-ce-pendant qu'en vain tu te conſommes
Pour appaiſer la malice des hommes,
Et qu'au Palais, tumultueux manoir,
Tu vas marchant ſur le blanc & le noir:
Dés le matin iuſques à la diſnée,
Dés le diſner à la nuict retournée,
Penſant en toy par quel doct e bon-heur
Tu ſeras grand en biens & en honneur
Pour meriter les hauts eſtats de France:
(Car ton Auuergne enfante en abondance

Et Chancelliers & Preſidens qui ont
Touſiours porté Iuſtice ſur le front.)
Ie fay l'amour auec ma fiéure quarte:
Il faut qu'vn clou par violence parte
Pouſſé d'vn autre: Ainſi, du Lac, il faut
Que par mon chaut ie pouſſe l'autre chaut,
Chaſſant l'ardeur de ma fiéure cruelle
Par la chaleur d'vne amitié nouuelle.
Ie voudrois bien les deux flames chaſſer:
Mais ie ne puis ma nature paſſer,
Ny mon deſtin qui me donnent vne ame
Paſſionnée en l'vne & l'autre flame.
L'vn de mes feux ne te conſomme point,
L'autre te bruſle: & d'autant qu'il te point,
Plus il t'eſt doux, & tu ne veux attendre
Que ton brazier ſe cache ſous la cendre,
L'enuironnant de penſers à l'entour
» Pour le nourrir. Car volontiers amour
» Naiſt du penſer, & ſe paiſt d'eſperance,
» Et l'eſpoir vient de la perſeuerance.
» On ne doit point en amours eſperer.
» Qui à l'egal ne veut perſeuerer,
Comme tu fais: qui touſiours perſeueres,
Pour ſoulager tes eſtudes ſeueres,
Entre-meſlant d'vn ioyeux entre-las
Au doux Amour la farouche Pallas.
Tu me diras: Et quoy? la poëſie
Amuſe encor' ta folle fantaiſie,
Veu que tu as tant de ſacs au coſté,
Procez, enfans du palais eshonté,
Peſant fardeau, pluſtoſt vilaine engence,
Dont Dieu puniſt les hommes pour vengence.

Ie sens, du Lac, le faix dessus mon doz,
Et les procez qui poignent iusqu'à l'oz:
Mais m'asseurant sur ta foy non vulgaire,
Ie te les laisse & s'il ne m'en chaut guere.
Ie suis semblable au pelerin chargé,
Qui par la poudre a long temps voyagé,
Quand sa valize ou son bissac le presse,
Au premier hoste en ostage il les laisse:
Il ceint sa robbe, ou la retrousse, à fin
Que sans empesche il fende le chemin,
Et le premier au logis se repose,
Dorme son soul, & ne pense autre chose.
Ainsi Amy, pour descharger mon faix,
Ie te resigne & donne mes procez,
Papiers & sacs que le Palais gouuerne,
Vrais enfançons de ce monstre de Lerne,
Qui sept arpens sous la panse fouloit,
Et d'vn seul col sept testes esbranloit:
Et toutesfois de sept reuers Alcide
Les fist broncher & en fut homicide.
En imitant ce bras Tirynthien,
Tu peux trancher mon procez, mais le tien,
D'vn seul reuers en suiuant ta coustume,
Non par le fer, mais par ta docte plume.

LE SOVCI.

IE veux chanter, Cherouurier, le Souci
Qui te plaist tant & qui me plaist
aussi:

Non le ſoucy qui tout le cœur nous ſerre,
Mais les Soucis eſtoiles d'vn par-terre,
Ains les Soleils des iardins, tant ils ſont
Iaunes, luiſans, & dorez ſur le front.
La Roſe emporte (empourprant ſon eſpine)
Le premier lieu à cauſe d'Erycine,
Et du beau ſang d'Adon qui la peingnit:
L'Oeillet apres qu'Apollon contraingnit
Ioüer au diſque, & qui le fiſt occire
Sans y penſer à l'amoureux Zephire,
Et fut depuis aux Spartes vn grand Dieu.
Ces deux, Souci, ont eu le premier lieu,
Toy le troiſieſme, & s'il n'y a fleurette
Ny giroflée, ou double violette,
Geneſt, ioſmin plus odorant que toy:
Au moins Souci, s'il n'eſt vray, ie le croy.
Soit que ma Dame autrefois m'ait donnée
Ta couleur iaune, ou que l'ame inclinée
A voir, fleurer, & contempler ta fleur,
Sur tous parfums eſtime ton odeur:
Iamais repas ne me fut agreable,
Si ton bouton n'enfleurit vne table,
Salade, pain, & toute la maiſon
Aux plus beaux mois de la prime ſaiſon:
Car de couleur ta couleur ie reſſemble,
Tu es, Souci, mon frere ce me ſemble.
Tu es tout iaune, & tout iaune ie ſuis
Pour trop d'amour qu'effacer ie ne puis.
Printemps, Hyuer, tu gardes ta verdure:
Printemps, Hyuer, le ſoin d'amour me dure.
Double eſt ta fleur, ta fleur eſt ſimple auſſi,
Mon cœur eſt ſimple, & vit touſiours ainſi:

Mais mes penſers & mes ennuis ſont doubles
Selon les yeux & farouches & troubles
De ma Maiſtreſſe, & mon ſoin eſt doublé
Si ſon œil eſt ou farouche ou troublé.
Quand le Soleil ton amoureux s'abaiſſe
Dedans le ſein de Thetys ſon hoſteſſe,
Allant reuoir le pere de la mer,
On voit ton chef ſe clorre & ſe fermer
Palle, deſfait: mais quand ſa treſſe blonde
De longs cheueux s'eſparpille ſur l'onde
Se reſueillant, tu t'eſueilles ioyeux,
Et pour le voir tu deſſilles tes yeux,
Et ſa clarté eſt ſeule ton enuie,
Vn ſeul Soleil te donnant mort & vie.
Quand ie ne voy mon beau Soleil leué,
De toutes parts vn ſommeil agraué
Deſſus le front des tenebres me donne,
Si qu'esbouy ie ne cognois perſonne.
Mais auſſi-toſt que ſes rais deſſus moy
Me font vn iour, des yeux du cœur ie voy
Mille beautez, tant ſa gentille flame
En m'eſclairant me reluiſt dedans l'ame,
Et loin du corps dont ie ſuis empeſché,
Tient mon eſprit aux Aſtres attaché.
On dit, Souci, quand au bras on te lie,
Que tu guaris de la melancholie.
Or en cela nous ſommes differens:
Ce que ie voy, tout triſte ie le rens
Ainſi que moy, tant il ſort de triſteſſe
Hors de mes yeux pour ma rude Maiſtreſſe,
Qui froide & lente & morne en amitié
Mon pauure cœur ne veut prendre à pitié,

Me conſommant d'amour, tant elle eſt belle:
Et ie veux bien me conſommer pour elle.
A Dieu Souci, ſi Cherounier paſſant
Par ſon iardin voit ton chef floriſſant,
Qui toute fleur au temps d'Hyuer ſurpaſſe,
Que l'Aube engendre & qu'vne nuict efface,
Te voyant naiſtre auſſi toſt que fanir:
Soir & matin fay le moy ſouuenir
Que noſtre vie aux fleurettes reſemble,
Qui preſque vit & preſque meurt enſemble:
Et ce-pendant qu'il eſt en ſon printemps,
Viue amoureux & n'eſpargne le temps.
Si en naiſſant ce grand Maiſtre qui donne
Heur & malheur à chacune perſonne,
M'auoit donné, mon Cherounier, ta vois
Dont tu fléchis les peuples & les Rois,
Comme eſtant ſeul de France la merueille
Pour attirer vne ame par l'oreille:
Ie chaſſerois la fiéure de mon corps
Par la douceur de tant de beaux accords.
En lieu d'auoir ta nombreuſe Muſique
I'ay l'autre ardeur, la vérue poëtique,
Qui rompt ma fiéure & charme mon ſouci,
Ou s'il n'eſt vray, ie me conſole ainſi.
Donq' ſi i'auois ceſte voix ſi diuine,
Preſent du ciel qui ſort de ta poitrine,
Ie chanterois: mais ne pouuant chanter,
De l'autre ardeur il me faut contenter.

LE PIN.

PIn, dont le chef eſtend ſon verd fueillage
Sur mon iardin & deſſus mon bocage,
Le ſeul honneur des arbres d'alentour,
Droit, bien toffu, de Cybele l'amour:
Que ie tremblois n'aguere à froide crainte
Qu'on ne coupaſt ta plante qui m'eſt ſainte!
Helas ie meurs quand i'y penſe en ces iours
Que Blois fut pris, & qu'on menaſſoit Tours.
Quiconque ſoit qui euſt embeſongnée
A te couper la premiere congnée,
Auec le coup euſt veu tout à la fois
Iallir du ſang: car au cœur de ton bois
Vit cet Atys que la Mere ridée
Aima iadis ſur la montaigne Idée:
Et le ſecond qui d'vn tranchant baſton
T'euſt fait la playe, il euſt d'Eriſichthon
Senty la faim: car ta plante amoureuſe
Paſſe le cheſne à la cyme glandeuſe,
Cheſne à Cerés, qui auoit en tout temps
Le chef orné des bouquets du Printemps,
Où la Dryade eſtoit deſſus viuante,
Naiſſant, mourant, tout ainſi que la plante.
Quelle chanſon diray-ie en ton honneur,
Pin de mon clos la gloire & le bon-heur?
Diray-ie pas que ton eſcorce amere
Enferme Atys, que la Dindyme mere
Aima ſur tous, comme elle le mua,

Et de ſes loix Preſtre l'inſtitua?
Ie le veux bien: Atys, tu le merites:
Catulle honneur des Romaines Charites
Te feit Romain en imitant les Grecs:
Et moy François en me iouant apres
Te rediray, à fin que ton hiſtoire
Maugré le temps fleuriſſe par memoire.
Atys eſtoit vn ieune iouuenceau
D'eſprit gaillard, de viſage tres-beau,
Qui furieux ſe miſt en la ſequelle
De ces Chaſtrez, miniſtres de Cybelle.
Loix & ſtatuts, miniſtre, leur donna,
Puis ſes teſmoins d'vn caillou moiſſonna.
Au ſon du Buis par le mont ſolitaire,
Loin de chaſteaux, de bourgs, & du vulgaire
Erroit ſuiui (couuert d'eſtranges peaux)
De ces Chaſtrez hommes-femmes troupeaux.
Ta raiſon fut en fureur conuertie,
Qui te coupas ta meilleure partie
O bon Atys! aueuglé de mal-heur,
Tu te coupas le membre le meilleur,
Tes deux teſmoings gros de glere feconde,
Sans qui ſeroit vn deſert ce grand monde:
Ce n'eſt ton doigt, ton oreille, ou ta main,
Mais les auteurs de tout le genre humain.
Apres trois iours que la poignante rage
Eut donné tréue à ſon foible courage,
Se repentant plein d'vn ſouſpir amer
S'en-alla ſoir ſur le bord de la mer.
Que ſuis-ie? où ſuis-ie? ô pauure miſerable!
Ainſi bleſſé d'vne playe incurable,
Qui vais les champs de mõ ſang rempliſſant?

Si d'vn sangler la defense en passant
M'auoit naure, ie prendrois patience:
Mais las! helas! mais c'est moy qui m'offence.
O folle crainte, ô superstition!
O statuts pleins d'abomination!
Religion venant d'ame mal-saine,
Seule tu es la cause de ma peine!
En quelle erreur Déesse m'as-tu mis?
I'ay donc laissé pere, mere & amis,
Voisins, parens, qui dispos soulois estre
Sur mes egaux à bien courir le maistre,
A bien luter: maintenant ie me pers
Comme vne fere errant par ces deserts,
Plein d'vne erreur & d'vne peur friuole
Ie suy les pas d'vne Déesse folle.
Mechantes mains, pourquoy coupastes-vous
De tout mon corps le membre le plus dous?
Mechantes mains bourrelles de ma vie,
Que ie vous porte & de haine & d'enuie!
Quand i'estois tout, ie fu recommandé
Pour estre beau: ores ie suis ridé,
Palle, desfait, abominable, infame,
Tout ensemble homme & tout ensemble femme!
Et si ne suis ny l'vn ny l'autre d'eux,
Et toutefois mon corps est tous les deux.
Adieu Palais de mon pere, adieu chasse,
Adieu espieux, adieu bons chiens de race,
Adieu le prix des couronnes qui sont
L'honneur du sable & l'ornement du front,
Que tant de fois (signe d'vne main forte)
I'allois pendant à l'essueil de ma porte
Pour honorer le front de la maison.

Adieu pays, adieu ieune saison,
Adieu amis, adieu ieunes pucelles
Qu'on estimoit en beauté les plus belles,
Qui me souloient tant de fleurs enuoyer,
Adieu plaisir ie m'en vais me noyer.
A-peine eut dit, que sa complainte ouye
Auoit frappé de Cybele l'ouye:
Hors de son char en sautant deuala,
Et vn lion de son ioug detela.
Va genereuse & magnanime fere,
De ta grand' queuë irrite ta colere
En te frappant deçà-delà le flanc:
Va où Atys a respandu son sang
Pres de la mer sur le bord solitaire,
Qui fust mes loix, mon Buis, & mon mystere.
Dresse ton poil, tes yeux soient feux ardens
Tire ta langue vn pied hors de tes dents,
Et ce fuitif à mon troupeau r'ameine,
Cet homme-femme. Ainsi dist Dindymene,
Et le lion qui herissa sa peau
Fist reuenir cet Eunuque au troupeau.
Incontinent que Cybele l'auise,
Elle eut pitié de sa folle entrepriſe,
Et le touchant en Pin le transforma,
Arbre sur tous que depuis elle aima,
Ayant de luy la teste couronnée,
Ou soit qu'en pompe en son char soit menée,
Dessus la terre, ou soit qu'elle aille aux Cieux
Voir ses enfans, bonne mere des Dieux.
Ie te saluë, ô Berecynthienne,
Qui t'esiouys du nom de Phrygienne,
Conserue moy d'erreur & de mechef:

Ta fureur puisse auertiner le chef
De mes haineux, gardant saine ma teste:
Autres que moy soient prestres de ta feste,
Initiez aux despens de leur chair:
Ce n'est pas moy qui achette si cher
» *Vn repentir: ah! malheureuse enuie,*
» *Qui se fait grande au danger de sa vie.*
Ainsi de toy les Grecs ont deuisé
Qui par ta fable ont le peuple auisé
O bon Atys, qu'vn Philosophe sage
Doit comme toy estre vn homme sauuage.
Se faire vn Pin c'est frequenter les bois,
Fuir citez, bourgades & bourgeois:
Cybele aimer, elle ne signifie
A mon aduis que la Philosophie,
Qui la premiere aux Astres s'éleua,
Leur fist des noms, & premiere trouua
Leurs tours, retours, leur grandeur & puissance.
Pour tels bien-faits la Gregeoise prudance
Philosophant & cognoissant cela,
Mere des Dieux ta Cybele appella.
Tu n'as coupé (ce n'est que poesie)
Tes deux tesmoins: mais de ta fantaisie
Tu arrachas folles affections,
Mondains plaisirs, humaines passions,
Qui te troubloient pour heureusement viure,
Et contempler ta Cybele & la suyure.
» *L'homme est Centaure: en bas il est cheual,*
» *Et homme en haut: d'embas vient tout le mal,*
» *Si la raison qui est l'homme, ne guide*
» *Cet animal & ne luy tient la bride:*
» *Ainsi que toy qui en toute saison*

Fis obeïr les ſens à la raiſon.
Adieu Atys, ſi ceſte vieille fable
Que ie te chante, au cœur t'eſt agreable,
Ie ne requiers pour tout loyer ſinon
Qu'au vent ton Pin puiſſe entonner mon nom.
Me chante donc la cyme non muete
D'vn Pin ſifflant, non vn mauuais Poëte:
Car i'aime mieux ſes ſifflemens diuers
Que le froid ſon de quelques méchans vers.
Ainſin, Odin, ie paſſe la iournée
Lors que la fiéure en mon corps encharnée
Ronge mes os, ſucce mon ſang: ainſi
La Muſe peut alleger le ſouci,
Et le mal-heur ne nous ſçauroit tant poindre,
Que la douleur en chantant ne ſoit moindre.

LE ROSSIGNOL, CHANTANT ET FAISANT SON nid dedans vn Genéure de ſon iardin.

A Claude Binet.

CAy Roſſignol, honneur de la ramée,
Qui iour & nuit courtiſes ton aimée
Par mon iardin hoſte de ſa verdeur,
Quarante iours deſgoiſant ton ardeur
Et t'eſclatant d'vne voix qui gringote
Ores en haute ores en baſſe note,

A bec ouuert d'vn ſifflotis trenchant,
Hachant, coupant, entrerompant ton chant
De cent fredons, tu donnes à ta femme
Vn doux martel, amoureux de ma Dame.
Tu n'aurois point tant de faueur ſinon
Que les vieux Grecs t'ont nommé d'vn beau nom:
Mais bien de deux, t'appellant ce me ſemble,
D'vn meſme mot, Chantre & Poëte enſemble.
Et ie dirois, ſi i'eſtois vn bragard,
Que Roſſignol vient du nom de Ronſard.
Mais ce n'eſt moy qui ma Muſique vante:
Soit bien ſoit mal, Roſſignolet, ie chante
Ainſi que toy pour me donner plaiſir,
Quand i'ay Madame, argent & le loiſir.
Quoy? qui t'eſmeut de courtiſer ſans ceſſe
Et d'enchanter Genéure ma Maiſtreſſe?
En ce Genéure où tu chantes de nuit,
Deſſous l'eſcorce vne pucelle vit,
A qui l'amour, la peur, & l'auanture
Ont fait chanter de face & de nature.
Vn iour ce Dieu tout bouquin par le front
La pourſuiuoit d'vn pied de chéure pront,
Elle courant d'vne fuite legere
Ainſi pria Diane bocagere:
Ou me transforme, ou bien fay moy mourir:
La ſeule mort me pourra ſecourir
Ains que l'ardeur de ce Bouquin ie ſente.
A-peine eut dit, qu'elle fut vne plante:
Ses doigts longuets, ſes bras véneux & beaux,
Comme ils eſtoient, ſe changent en rameaux.
Son pied deuint vne morne racine,
Et vne eſcorce entourna ſa poitrine.

Puis ſes cheueux de crainte rebourſez
Eſpars ſe ſont en fueilles heriſſez,
Et la palleur qu'elle auoit en ſa fuite,
Vit ſur l'eſcorce & touſiours y habite.
Vn iour laſſé de la chaſſe des loups,
Seul à l'eſcart ie m'endormi deſſous
L'ombre fatal de ce Genéure, & elle
En corps humain m'apparut toute telle
Qu'elle fut lors que le Bouc amoureux
La pourſuiuoit par vn taillis ombreux,
Tant il auoit de flames dedans l'ame
Pour la beauté d'vne ſi ieune Dame.
Depuis ce iour iamais ie n'ay ceſſé
D'auoir le cœur de ſon amour bleſſé,
Et de languir pour vn ſi beau viſage.
Et toutefois braue de ton ramage
Chantant, ſifflant, & faiſant mille tours,
Tu veux tout ſeul iouyr de mes amours,
Que de bon cœur, Roſſignol, ie te laiſſe:
Car tu vaux mieux que ne fait ma Maiſtreſſe.
Et qui plus eſt, comme on voit vn mary
Plein de fineſſe entre Dames nourri,
Faire ſecret l'amour à ſa voiſine:
Quand il n'a pas vne femme trop fine,
La perſuade auec vn beau parler,
De la hanter, viſiter, & d'aller
Boire & manger ſouuent auecques elle,
A fin d'auoir (par vne ruſe telle)
Plus de moyen d'œillader les beaux yeux
Qui de ſon cœur ſe font victorieux.
Ainſi riual ta femme tu ameines
Dedans ceſt arbre, où d'vn nid fait de laines,

Mouſſes, duuets, ſes petits elle pond,
Eſcloſt, eſcouue, & qui apres ſe font
Ainſi que toy au retour des freillages
Quarante iours Sereines des bocages.
Quoy ? Roſsignol, la voix ne te defaut!
Et par deſpit tu t'efforces plus haut!
Puis qu'autrement ma vérue poëtique
Ne peut gaigner ton ramage ruſtique,
Vac Roſsignol, ie laiſſe ſeul pour toy
L'arbre amoureux qui n'a ſouci de moy,
L'arbre gentil, & toutefois farouche,
Qui fait ſaigner auſsi toſt qu'on le touche.
Tandis, Binet, que la fiéure me tient
Reins, teſte, flanc, la Muſe m'entretient,
Et de venir à mon lit n'a point honte.
Or des propos que ſa bouche me conte
Ie t'en fais part, à fin qu'à l'aduenir
De ton Ronſard te puiſſes ſouuenir.

L'OMBRE DV CHEVAL.

AMy Belot, que l'honneur accompagne,
Tu m'as doné non vn cheual d'Eſpagne,
Mais l'ombre vain d'vn cheual par eſcrit
Que ie comprens ſeulement en eſprit,
Ie ne le puis ny par les yeux comprendre
Ny par la main: il ne ſe laiſſe prendre,
Choſe inuiſible, & fantôme me fuit,
Ainſi qu'on voit en nos ſonges de nuit
Se preſenter ie ne ſçay quels images

Sans corps, ſans mains, ſans bras & ſans viſages,
Qui çà qui là reuolent haut & bas.
Plus pour les prendre on allonge les bras,
Plus vont fuyant, & volages nous laiſſent
Béans en l'air apres elles qui naiſſent
De vent leger & comme vent s'en vont.
Sans plus à l'homme vn deſir elles font
De les happer: ton cheual ce me ſemble
Ton cheual non, mais l'ombre leur reſemble,
Que ſeulement en dormant i'apperçoy:
Car autrement ton cheual ie ne voy.
Plus en ſongeant ton cheual ie me donne,
Plus il me trompe, & fuit ſur la Garonne
Aux crins eſpars, au iarret ſouple & prom,
A l'eſtomac refait, au large front,
A la grand' queue, à la drillante oreille,
Et hanniſſant bien ſouuent il m'eſueille,
Ou bien ie l'oy, ou ie le penſe ouir,
Puis comme idole en l'air s'eſuanouir.
C'eſt vn cheual que ie nourris ſans peine:
Il ne luy faut ny paille ny aueine,
Il ne me faut acheter ny du foin,
Ny des valets pour en auoir le ſoin,
Bride, ne mors, ſelle, ny eſtriuieres:
Il n'a ſouci d'herbes ny de riuieres.
Bref, ce n'eſt pas le cheual de Seian,
Lequel donnoit à ſon maiſtre mal-an,
Ny le cheual à l'eſchine ſi forte
Qui le ſurnom de teſte de bœuf porte,
Ny le cheual qui conduit fauſſement
Trompa les Rois, quand ſon hanniſſement
(Pour la iument qu'il vit à la trauerſe)
Fiſt ſon ſeigneur le Monarque de perſe,

Ce n'eſt, Belot, ce bon cheual Bayard
Qui aux combas panadoit ſi gaillard,
De qui Renault preſſoit la courbe eſchine:
Mais ton cheual, fantôme, ne chemine.
C'eſt le cheual du gentil Pacolet
Qui dedans l'air s'en-voloit tout ſeulet,
Faiſant ſeruice à Mogis, dont les charmes
Faiſoient honneur aux Dames & aux armes.
Il vole en l'air, boit en l'air, d'air ſe paiſt:
C'eſt vn corps d'air, l'air ſeulement luy plaiſt
Et la fumée, & le vent, & le ſonge,
Et dedans l'air ſeulement il s'allonge.
Les beaux courſiers viſte-pieds de Iunon
Viuent ainſi: ils ne mangent ſinon
Qu'air, qu'Ambroſie: ou quand ils ont grand erre
Conduit du Ciel leur Royne en noſtre terre,
Mangent vn peu de lottes dans les prez,
Qu'à ſa grandeur Samos a conſacrez.
Ainſi ſe paiſt le dos-ailé Pegaſe,
Et le cheual de l'Aurore qui paſſe
Ceux du Soleil: ainſi nourriſt les ſiens
Minerue & Mars par les prez Thraciens.
Ainſi le tien ſe nourriſt ſans paſture:
Car c'eſt, Belot, vn cheual en peinture,
Qui me ſert plus quand ie ſuis à ſeiour,
Songeant au lit qu'il ne me ſert le iour.
La chaude Afrique en certaine contrée
A des iumens, qui en tournant l'entrée
De leur nature au vent Zephyrien,
Sur le Printemps vont conceuant de rien:
Le tien venteux eſt yſſu de la race
De ces iumens, qui meſme le vent paſſe.
On dit qu'Vlyſſe autreſois priſt le vent:

Mais ton cheual, Belot, eſt ſi mouuant,
Si fretillant, qu'il ne veut pas permettre
Qu'en ſes longs crins les doigts on puiſſe mettre,
Et du fin Grec la main ne le prendroit:
Car tel cheual iamais ne l'attendroit.
Aurois-tu leu (ô teſte rare & chere)
Dedans les vers du fantaſtique Homere,
Qu'vn des cheuaux d'Achille s'auança,
Et le treſpas à ſon maiſtre annonça?
Tu crains, voyant ma longue maladie,
Que ton cheual en parlant ne me die
Prophetizant quelque funebre mot:
Garde le bien, ie n'en veux point, Belot.
Mon cher ami, i'ay bien voulu t'eſcrire
Ces vers raillards pour mieux te faire rire
Apres ta charge, & le ſouci commun
De conceder audience à chacun,
Haut-eleué au throne de Iuſtice,
Aimant vertu & chaſtiant le vice.
Dieu, qui ſus l'homme a le monde ſoumis,
A l'homme ſeul le ſeul rire a permis
Pour s'eſgayer, & non pas à la beſte
Qui n'a raiſon ny eſprit en la teſte.
» Il faut du rire honneſtement vſer
» Pour viure ſain, non pour en abuſer:
Car volontiers on iette à gorges pleines
Le ris qui naiſt des actions vilaines.
Le ris eſt fils d'vn acte vergongneux:
On ne rit point d'vn geſte vertueux,
Mais on l'admire: ainſi tu pourras rire
De ma folie, & de t'oſer eſcrire
Ie ne ſçay quoy qui m'eſt encor plus vain
Que ton cheual qui n'a ſelle ny frain.

DISCOVRS DE L'ALTERATION ET CHANGEment des choſes humaines.

TV-as, Chanueau, la teſte aſſez rompue
De ton Palais, ton Proté qui ſe mue
Trop plus ſubtil que l'autre Egyptien
Que le Roy Grec arreſta d'vn lien,
Sans te la rompre en ces vers d'auantage,
De meubles, biens, d'argent ou d'heritage,
D'vn teſtament, d'vn contract vicieux,
D'vn faux arreſt, d'vn decret captieux.
Il eſt certain qu'en poſſedant la terre,
Auec la terre on poſſede la guerre.
Puis ie ne plaide encontre vn Sarrazin,
Iuif, Mamelu, mais contre mon voiſin,
De qui la borne eſt prochaine à la mienne.
Tout cela vient par noſtre foy Chreſtienne
Ia foible & lente, & que la charité,
Nom ſans effect, n'a plus d'autorité.
Or auiourd'huy par armes la Iuſtice,
Et par meſpris & par noſtre malice
Se voit forcer, auiourd'huy ſans moyen
Le crocheteur s'egale au citoyen.
Bref tout ſe change en vent & en riſée,
Quand des ayeux la loy eſt meſpriſée,

Quand

Quand l'Euangile eſt commune aux Paſteurs,
Femmes, enfans, artiſans, ſeruiteurs.
Meſme aux brigans, qui fils de Dieu ſe vantent,
Et quelque Pſalme entre les meurtres chantent,
Et toutesfois ce beau tiltre choiſi
N'eſt en leur cœur qu'vn vieil conte moiſi.
Ie ne t'eſcri ſi le ſerpent de Lerne
Qui ſept arpens empeſchoit de ſon cerne,
Auec ſon ſang le procés fiſt ſortir,
Quand Hercules fiſt au monſtre ſentir
Les clous d'airain de l'arbreuſe maſſuë
Dont il tua les enfans de la Nuë,
Contre laquelle eſtoit vain tout l'effort,
A chaque coup donnant touſiours la mort.
Ie ne t'eſcri ſi la vieille Megere
Allant hideuſe en ſa coche legere
Sema par tout le procés redoublé,
Comme iadis Triptoleme le blé.
Ie ne veux point telles choſes eſcrire,
Mais bien des vers qui pourront faire dire
A nos nepueux par vn diſcours nouueau
Que Ronſard fut bon ami de Chauueau.
» *Tout eſt mortel, tout vieilliſt en ce monde:*
» *L'air & le feu, la terre mere & l'onde*
» *Contre la mort reſiſter ne pourront,*
» *Et vieilliſſans ainſi que nous mourront.*
» *Le temps mangeard toute choſe conſomme,*
Villes, Chaſteaux, Empires : voire l'homme,
L'homme à qui Dieu fait part de ſa maiſon,
Qui penſe, parle, & diſcourt par raiſon,
Duquel l'eſprit s'en-vole outre la nuë,
Le corps ſa forme en vn autre remuë.

Il eſt bien vray, à parler proprement,
On ne meurt point, on change ſeulement
De forme en autre, & ce changer s'appelle
Mort, quand on prend vne forme nouuelle,
Et quand on ceſſe à n'eſtre plus ici,
Des cœurs humains le plus faſcheux ſouci.
Vois-tu le Ver, honneur de la Tourëine,
Qui de ſa bouche auec les pieds ameine
Son fil ſur l'autre en tirant allongé?
C'eſtoit vn œuf qui en ver s'eſt changé:
Apres auoir vomi toute ſa ſoye,
(Que l'artizan par mainte eſtroitte voye
Doit ioindre à l'or pour les habits d'vn Roy)
Ce Ver apres comme ennuyé de ſoy,
Soudain ſe change, & vole par les prées
Fait papillon aux ailes diaprées
De rouge, verd, azur & vermillon.
Puis ſe faſchant d'eſtre tant papillon
Deuient chenille, & pond des œufs, pour faire
Que par ſa mort il ſe puiſſe refaire.
Ne vois-tu pas qu'vn œuf engendre vn coq
Creſté, grifé, & barbu, qui le choq
D'vn autre coq ne craint à la bataille?
Engendre vn pan que la Nature eſmaille
Des yeux d'Argus, & des couleurs d'Iris?
Ce ſont aubins alterez & pourris
Qui d'vne eſpece en vne autre ſe forment,
Et d'aubins d'œufs en oiſeaux ſe transforment.
Quelqu'vn a dit de raiſons mal-garni,
Que Dieu n'a fait qu'vn grand nombre fini
D'ames au monde, & ces ames ne meurent,
Mais dans les corps par eſchange demeurent

Selon le bien & le mal qu'elle ont fait.
L'vne eſt pourceau, l'autre vn ſerpent infait,
L'autre vn cheual, & l'autre plus gentille
Se fait oiſeau qui pleure ſon Itylle.
Leue, Chauueau, de tous coſtez les yeux,
Voy ces rochers au front audacieux,
C'eſtoient iadis des plaines fromenteuſes:
Voy d'autre part ces campaignes venteuſes,
Ce fut iadis terre ferme, où les bœufs
Paiſſoient cornus, par les paſtis herbeux.
Ainſi la forme en vne autre ſe change,
Cela n'eſt pas vne merueille eſtrange:
Car c'eſt la loy de Nature & de Dieu,
„ Que rien ne ſoit perdurable en vn lieu.
Qu'eſt deuenu l'Empire d'Aſſyrie?
Du Mede, & Grec? comme vne herbe fleurie
Qui trois mois dure en ſa force & vigueur,
Ils ſont tombez en vieilleſſe & langueur.
Ceſte merueille eſpouuentable au monde,
Qui commandoit dés le riuage où l'onde
De l'Ocean baigne les bords Anglois,
Iuſques au bord des vieux peuples Indois.
Ce grand, ce fort, ceſt Empire de Romme
Eſt trebuché de ſa grandeur, & comme
Vn foudre ardent ſur la terre paſſa,
Puis de ſes mains luy-meſme ſe caſſa:
Car nul que luy ne le pouuoit deſfaire,
Et nul que luy ne le ſçauroit refaire,
Seul s'habilla & ſeul ſe deueſtit,
Et de treſgrand luy ſeul ſe fit petit.
Le Turc ſeigneur de tant de villes fieres,
De tant de mers, de ports & de riuieres,

Qui ose seul vne Europe assaillir,
Doit quelque iour s'amoindrir & faillir.
Contemple moy de ton temps les Musiques,
Quand elles sont & fortes & rustiques,
D'vn masle son, croy que telle cité
Doit long temps viure en sa felicité:
Et la cité sera tost ruinée
Où la Musique est toute effeminée.
„ Tousiours la voix ensuit les passions,
„ Les passions sont les mutations.
Quand tu verras tant de farceurs aux villes,
Sauteurs, bouffons, bateleurs inutilles,
Qui vont plongeant le peuple en volupté:
Quand vne femme a trop de volonté
De s'attiser & de se faire belle,
Gastant par fard sa face naturelle:
Quand tu verras que le pompeux habit
D'vn gentilhomme, au bourgeois interdit,
Pare vn marchand: quand l'humaine malice
Terrace aux pieds les loix & la iustice,
Et les statuts ordonnez par les vieux:
Quand tu verras qu'vn peuple audacieux
Ou se mutine, ou dit mal de son Prince:
Quand tu verras qu'vne ardante prouince
Par ne sçay quelle orde contagion
Change de mœurs & de religion,
Et curieuse aux nouueautez s'applique:
Pense, Chauueau, que telle Republique
Est bien malade: ainsi qu'on voit deuant
Le fort orage errer vn petit vent,
Qui çà qui là en se iouant remue
Par les chemins mainte fueille menue:

Incontinent le ſoupçonneux berger
Voyant tel ſigne euite le danger,
Et retirant ſes brebis de l'herbage
Sous vn rocher attend venir l'orage.
Ainſi voyant tels ſignes aduenir
Du mal futur te pourras ſouuenir.
On a penſé les flames immobiles
Du Ciel garder les Sceptres & les villes,
Et pour cela qu'ils regnent longuement
Quand vne eſtoile à leur commencement
Les va fondant d'vne bonne influance:
L'influx perdu, qu'ils perdent leur puiſſance.
Soit faux ou vray, mes vers n'en diſent rien,
Ce n'eſt mon but: toutefois ie ſçay bien
Que du haut Ciel les flambeaux ordinaires
N'ont ſi grand ſoin de nos humains affaires.
Selon, Chauueau, l'inclin des nations,
L'eſprit des Rois & les mutations,
Viuent ici les Sceptres qui ſont noſtres:
Les vns bien peu & bien long temps les autres,
Ainſi qu'on voit qu'vn cheſne ou qu'vn fouteau
Vit plus long temps qu'vn ſaule ou qu'vn armeau,
Ou qu'vn coudrier, ſelon leur nourriture,
Ou bien ſelon l'air propre & leur nature,
Ou bien ſelon le mal qui leur ſuruient:
„ Car en ſanté touſiours on ne ſe tient.
Or toute mort, ou ſoit lente ou ſoudaine,
Vient par deux poincts à toute choſe humaine,
Par accidents de dedans ou dehors:
La Parque en nous fait par là ſes efforts.
Par le dehors, quand la chair eſt coupée
Iuſques au cœur d'vne homicide eſpée:

Quand vn rocher, vn arbre, vn soliueau
Tombant d'enhaut nous froisse le cerueau.
Par le dedans, quand la fiéure, la peste,
L'hydropisie, ou autre mal moleste
Veines & nerfs & les membres vitaux,
Lors nous mourons les hostes des tombeaux.
Ainsi aduient aux Sceptres qui se rompent,
Qui par dedans ou dehors se corrompent.
Par le dehors, quand vn Prince estranger
Vient à main forte en armes outrager:
Par le dedans, quand les guerres ciuilles
De factions brulent le cœur des villes:
Quand la Noblesse & le peuple sans foy,
Tout desbridé fait la guerre à son Roy:
Et vaudroit mieux faire bien loin la guerre
Aux Sarrasins, qu'en nostre propre terre,
Qu'en nos fouyers, dont iamais le veinqueur
N'a rapporté qu'vne enflure de cœur:
Et pour-ce il faut chastier son enuie.
Voyla comment le Sceptre qui desuie,
Reprend vigueur, & se fait florissant,
Autant ou plus qu'il estoit languissant:
Il se fait craindre aux nations estranges,
Et iusqu'au Ciel fait voler ses louanges.
O tout-puissant, grand Monarque des Rois,
Qui dans les cœurs nous sondes & nous vois,
Qui dans tes mains gardes le cœur d'vn Prince,
Garde, grand Dieu, la Françoise prouince,
Garde le Roy, ses freres & sa sœur,
Garde la mere: & si quelque malheur
Doit arriuer dont la verge soit preste,
Des ennemis puisse frapper la teste,

Et s'eſlongner bien loin du chef du Roy,
Du tien, Chauueau, des peuples & de moy.

L'HYLAS.

IE veux, Hercule, autant qu'il m'eſt poſsible,
Chanter ton nõ, & ton bras inuincible,
Pour recõpenſe heureuſe des biẽfaits
Qu'à nos Frãçois autrefois tu as fait,
Te redonnant l'honneur que tu merites:
Que des malins les œuures bien eſcrites
Souilloient à tort, te faiſant vn voleur,
Forceur d'enfans, de femmes violeur,
Brigand, larron, & pour te rendre infame,
T'ont fait meurdrir tes enfans & ta femme,
Fol de cerueau, vagabond de fureur:
Bref ils t'ont fait la cloaque d'erreur,
Tyran, meſchant: mais c'eſt bien le contraire.
Car tu appris aux vieux François à faire
Toutes vertus, & par ta douce voix
Les retiras des Antres & des bois,
Pour habiter les chaſteaux & les villes,
Hayr la faine, & les glands inutilles,
Semer le bled, cultiuer les bons vins,
Honorer Dieu, reuerer ſes voiſins.
Ce ne ſont pas les faits d'vn meſchant homme:
Et toutefois l'Antiquité te nomme

Gourmand, meschant ; dont ie te veux vanger,
Pour ne souffrir tes vertus outrager.
Quand tu tranchas la monstrueuse teste
De l'Espagnol, tu pris pour ta conqueste
Ses bœufs cornus, ses bœufs au large front,
Aux pieds retors, qui luisoient comme font
Les Astres clairs, lors qu'vne nuict sereine
D'vne grand' dance en biais les pourmeine,
Et font saillir çà & là de leurs yeux
Maints petits feux qui honorent les cieux.
Tu vins, Hercule, auec ta riche proye
Sur le riuage où l'eau de Soſne coye
Se vient au Roſne à Lyon marier.
Là ainsi qu'eux tu te voulus lier
Par mariage auecques Galatée,
Qui de Pallas ne fut pas surmontée
En tout sçauoir, de Venus en beauté,
Ny de Iunon en braue royauté,
Qui dominoit la terre paternelle
Seule au pays qui de son nom s'appelle.
Or toy, Hercule, au soin accoustumé,
Apres auoir vn Herculin semé
En Galatée, allas par mer & terre
Faire aux tyrans & aux monstres la guerre.
Tu ressemblois au pere laboureur,
Qui defrichant & mettant en valeur
Vn champ nouueau, negligent, l'abandonne,
Fors aux saisons qu'il seme ou qu'il moissone:
Hercule ainsi de sa femme approchoit
Ou l'engrossant ou lors qu'elle accouchoit,
Non autrement : le reste de l'année
Sa main estoit aux guerres addonnée,

Et ſa maſſuë amie de ſon flanc
Des fiers tyrans ſe rougiſſoit au ſang.
O bon Hercule! ayant couuert l'eſchine
Du faix velu d'vne peau leonine,
Terrible à voir pour ſes ongles crochus,
Et ſes ſourcis horriblement fourchus,
L'arc en la main eſlongné de tes tropes,
Seul tu vins voir les terres des Dryopes,
Comme l'erreur de tes pieds te portoit,
Ou bien ainſi que ton deſtin eſtoit.
On dit qu'aux champs rencontrant Theodame
Qui labouroit, tu luy rauis ſa femme,
Forças ſon fils, & luy mangeas ſes bœufs.
Ce ſont des faits que croire ie ne veux:
Car vn vangeur comme toy de malices,
Ne bannit point ſon nom de tant de vices.
Mais de ton temps les Vâtes ont menti,
Qui tes vertus en blaſme ont conuerti,
Et par beaux vers fauſſement diffamée
De tous coſtez ta bonne renommée.
Or quant au poinct du Roy Theodamas,
Et de ſes bœufs qui eſtoient gros & gras,
Tu leur appris du bout de ta maſſüe
D'ouurir la terre & trainer la charruë,
Et le collier tout vn iour ſouſtenir.
De gras les fis bien maigres deuenir:
Voila pourquoy la tourbe eſtant trompée,
Diſoit qu'aux bœufs la gorge auois coupée:
Tué leur Roy, que tu rendis meilleur
Qu'auparauant trauaillant laboureur,
S'emmaigriſſant & ſuant ſous la peine
De cultiuer ſes vignes & ſa plaine.

Autant en eſt d'Hylas ſon ieune fils,
Que de groſſier habile homme tu fis,
En le forçant & contraignant d'apprendre
Toutes vertus dés ſa ieuneſſe tendre.
Or auſſi toſt qu'en la prime ſaiſon
La renommée eut ſemé que Iaſon
Alloit gaigner au riuage Colchide
Le Belier d'or, de ſa charge homicide,
Tu ne voulus qu'vn voyage ſi beau
Se fiſt ſans toy: tu pris le iouuenceau
Portant ton arc & ta trouſſe fatale,
Qui te ſuiuoit d'vne allure inegale.
Car, ô bon Roy, le moindre de tes pas
En valloit cinq des petits pieds d'Hylas.
Le bien cheri tu vins en la nauire:
Tu refuſas qu'on te vouluſt eſlire
Chef de l'empriſe, & allas demi-Dieu,
Du grand vaiſſeau prendre place au milieu,
Tenant la rame, & tournant l'eau ſalée
Qui eſcumoit autour de la galée.
Si que ton bras ahurté contre l'eau
Faiſoit trembler les poutres du vaiſſeau,
Eſtant Orphé au plus haut de la poupe,
Qui de ſa Lyre encourageoit la troupe.
Ia le riuage apparoiſſoit au ſoir
Du Myſien: le vent ſe laiſſa choir,
Et ſur le maſt flotoit la voile lâche:
Quand ces guerriers ainſi qu'ouuriers de tâche
Qui vers le ſoir (alors que le bouuier
Deſſous la nuit vient ſes bœufs deſlier)
Haſtent leurs mains & craſſeuſes & dures,
A qui le ventre affamé dit iniures,

Ainſi chacun ſe print à s'animer
Par vn combat honneſte de ramer.
Les auirons vont d'ordre, & la galere
Pouſſée auant d'vne ieune colere
Voloit ſur l'eau, faiſant d'vn large tour
Maint gros boüillon eſcumer à-l'entour.
Chacun adiouſte à l'addreſſe la force,
Et de gaigner ſon compagnon s'efforce.
Mais toy, Hercule, à qui tout le cœur bat
Du haut deſir de vaincre en ce combat,
En t'efforçant contre l'onde azurée
Rompis ta rame à la poincte ferrée,
Dont de deſpit tu ſouſpires & plains.
Vn des morceaux te reſte entre les mains,
L'autre morceau en tournoyant ſe iouë
Flot deſſus flot où la vague le roüe,
Ayant le fiel de colere allumé
De voir ton poing d'auiron deſarmé.
De tel effort tu cheus à la renuerſe,
Tes pieds s'en-vont d'vne longue trauerſe
Frapper la proüe, & la poupe ton chef
Plat eſtendu: mais nul de ton mechef,
Te regardant de peur n'oſa mot dire:
Seul te leuant tu t'en pris à ſou-rire.
Eux d'vn grand cœur ſe banderent ſi fort
Que vers la nuict arriuerent au port.
Mais auſſi toſt que l'Aube fut leuée,
Hercule entra dans la foreſt trouuée,
Pour eſpier des yeux à l'enuiron
Quelque arbre propre à faire vn auiron.
Hercule eſtant penſif & fantaſtique,
Erre tout ſeul en la foreſt ruſtique,

Haute maiſon des oiſeaux : à la fin
Il veit ſans nœuds, ſans branches, vn ſapin
Frappé du vent d'vne lente ſecouſſe:
Il iette à bas ſon arc courbe & ſa trouſſe,
Et affermant contre terre les pas
Et roidiſſant les muſcles de ſes bras,
Enflant d'ardeur les veines du viſage,
Miſt les deux mains deſſus l'arbre ſauuage
A dos courbé, & bien qu'il tint beaucoup,
Il l'arracha tout net du premier coup,
Racine & tout : deſſus l'eſpaule forte
Le va chargeant, s'en retourne & l'emporte.
Ainſi qu'on voit aiſément l'oiſeleur
Cercler la place à cacher le malheur
Du ſimple oiſeau : il arrache ſans peine
Le chaume ſec, dont la place eſtoit pleine:
Ainſi Hercule aiſément arracha
Ce grand ſapin ſi toſt qu'il y toucha.
Ou comme on voit qu'en mer vne bourrache
Par violence en tempeſtant arrache
Hors de ſon lieu le maſt qui eſt debout,
Et le fait cheoir à bas cordes & tout,
Dont il ſe tient auſſi fort qu'vn polype
Fait contre vn roc, qui ſe grimpe & ſe gripe,
De ſes cheueux ſi aherd au rocher
Que le peſcheur ne l'en peut arracher,
Mais à la fin à main forte il l'arrache:
Car fil à fil ſes liens il detache,
Et tout ioyeux (en le portant parmi
Tant de poiſſons) rit de ſon ennemi.
Tandis Hylas ieune, gaillard & bruſque,
Aux blanches mains, à la longue perruque,

Au beau visage, à l'œil noir & serain,
Prist vne cruche aux deux anses d'airain,
Et seul entra dans la foreſt prochaine
Pour chercher l'eau d'vne belle fontaine.
Comme il alloit, les freres qui auoient
Ailes au dos, amoureux, le suiuoient,
Volant sur luy, pour baiser sa chair blanche:
Il destournoit l'embusche d'vne branche,
Marchant tousiours pour soudain retourner
Auant qu'Hercule arriuast à disner.
Il nourrissoit l'enfant pour tel office,
En ce seul fait il luy faisoit seruice:
Car en mangeant Hercule ne beuuoit
Que la seule eau dont l'enfant l'abreuuoit,
Ny Telamon, comme fortune assemble
Deux grans amis en vne table ensemble.
» *C'eſt vn treſor que la bonne Amitié,*
» *Quand vn ami retrouue ſa moitié.*
Or cet enfant comme son pied le meine,
Dans la foreſt ombreuſe ſe pourmeine
Errant par tout, ains qu'auiſer le bord
De la fontaine où l'attendoit la mort.
On dit qu'Hylas n'euſt pas trouué la ſource
De ſi belle eau, ſans vn cerf dont la courſe
Par le moyen de Iunon (qui le cœur
Portoit, maraſtre, enroüillé de rancœur
Des faits d'Hercule, & en crénoit de rage)
Qui l'enfant Grec guida ſur le riuage.
Ceſte fontaine eſtoit tout-à-l'entour
Riche d'eſmail & de fleurs, que l'Amour
De corps humains fiſt changer en fleurettes
Peintes du teint des palles amourettes:

Le lis ſauuage, & la roſe & l'œillet,
Le roux ſouci, l'odorant ſerpoullet,
Le bleu glayeul, les hautes gantelées,
La paſquerette aux fueilles piolées,
La giroflée & le paſſe-velours,
Et le narcis qui ne vit que deux iours,
Et ceſte fleur que l'Auril renouuelle,
Et qui du nom des Satyres s'appelle:
Et l'autre fleur que Iunon fiſt ſortir
Quand d'vn coqu voulut ſon corps veſtir,
De tel oiſel empruntant le plumage,
Du frere ſien fuyant le mariage
Comme trop ieune, & deſdaignant le ieu
D'amour, qui ard nos cœurs d'vn ſi doux feu.
Vn cheſne large ombrageoit l'onde noire:
Faunes, Syluains n'y venoient iamais boire,
Ains de bien loin s'enfuyoient esbahis:
Maiſon ſacrée aux Nymphes du païs,
Et au Printemps, qui de ſa douce haleine
Embaſmoit l'air, les foreſts & la plaine,
Que les paſteurs en frayeur honoroient
Et de bouquets les riues decoroient.
Vn ombre lent par petite ſecouſſe
Erroit deſſus, ainſi que le vent pouſſe,
Pouſſe & repouſſe, & pouſſe ſur les eaux
L'entrelaſſeure ombreuſe des rameaux.
Là meinte ſource en boüillons ſablonneuſe
Faiſant iallir meinte conque perleuſe,
Peindoit les bords de paſſemens diuers,
De grauois gris, rouges, iaunes & pers.
Là carolloient à treſſes deſcoifées
De main à main les Nymphes & les Fées,

Foulant du pied les herbes d'alentour,
Puis dessous l'eau se cachoient tout le iour.
La belle Herbine au haut de l'onde assise
Voyant l'enfant, soudain en fut espriſe,
Et se plongeant à chef-baiſſé le front
Alla trouuer Printinne au plus profond.
Royne des eaux ma maiſtreſſe honorée,
I'ay veu là haut ſur la riue voirrée
Vn ieune enfant, par qui ſeroient veincus
De gaillardiſe Apollon & Bacchus.
Venez le voir, vous verrez vne face
De qui le trait les Déeſſes menace,
Et qui plus eſt, vn creſpelu coton
Ne fait que poindre autour de ſon menton.
Printinne adonc qui s'eſtoit amuſée
A retourner les plis d'vne fuſée,
En ſe haſtant luy tomberent ſoudain
Fil & quenouille & fuzeau de la main.
Venus adonc luy darde vne ſagette
De celles-là qu'aux Nymphes elle iette,
Et aux grans Dieux qu'elle fait langoureux,
Quand des mortels deuiennent amoureux,
Quittant du Ciel les regions ſeraines
Pour eſtre fable à nos femmes humaines,
Et deſguiſer d'habillement nouueau
Leurs corps changez en cygne ou en toreau.
Pres de la Nymphe au plus profond des ondes
Eſtoit Antrine aux belles treſſes blondes,
Et Azurine aux tetins deſcouuerts,
Verdine, Ondine, & Bordine aux yeux verts.
L'vne des deux eſtoit encor pucelle,
Et l'autre auoit du laict en la mammelle,

Et de Lucine en la fleur de ses ans
Auoit senti les traits doux & cuisans,
Qui deuuidoient les toisons Tyriennes
Teintes au sang des huistres Indiennes.
Incontinent, tout ouurage laissé
Nagent sur l'eau, où d'vn œil abaissé
Voyent l'enfant qui de couleur resemble
A ces blancs lis, qu'vne Amoureuse assemble
Auec la rose, ou au teint de l'œillet
Qui va nageant sur la blancheur du lait.
Tandis Hylas de la gauche s'appuye
Dessus le bord, de l'autre tient la buye,
Qu'à front panché laisse tomber en l'eau:
L'eau qui s'engouffre au ventre du vaisseau,
Fist vn grand bruit: en-ce-pendant Printine
Ardante au cœur d'vne telle rapine,
Sa gauche main finement approcha,
Et du garçon le col elle accrocha:
Coup dessus coup le baise & le rebaise,
En l'attirant, à fin que plus à l'aise
Sa pesanteur l'emportast contre-bas:
Puis de la dextre elle happa le bras
Dont il tenoit le vaisseau, & s'efforce
De le tirer sous l'onde à toute force.
Hylas crioit & resistoit en vain:
Dedans le gouffre il tomba tout soudain
Pied contre-mont, comme on voit par le vuide
Tomber du ciel vne flame liquide
Toute d'vn coup dans la mer, pour signal
Que la nauire est sauue de tout mal:
Lors le Patron qui recognoist l'estoile,
Aux matelots siffle qu'on face voile,

Le vent eſt bon : en la meſme façon
Tomba d'vn coup ſous l'onde le garçon.
Sur ſes genoux la Nymphe qui eſt folle
De trop d'amour le flatte & le conſole:
Puis luy fit part de ſa table & ſon lit,
Et de ſon cœur : d'auantage luy fit
D'homme mortel vne Deité prendre.
Nul n'auoit peu le cri d'Hylas entendre
Fors Telamon qui la voix entendit
D'Hylas tombé: Hercule il attendit,
Puis le voyant de bien loin il l'appelle,
Et ſouſpirant luy conta la nouuelle.
En attendant, chier Amy, ton retour,
I'ay entendu deux ou trois fois autour
De mon oreille vne voix lamentable,
Au cri d'Hylas totalement ſemblable:
Il eſt en peine, ou bien il s'eſt noyé,
Ou ta maraſtre à deſpite, enuoyé
Quelque lion pour en farcir ſa panſe,
Bref, ton Hylas eſt mort, comme ie penſe.
D'aſpre courroux le fiel luy boüillonna,
Ietta ſa charge; & ſoudain retourna
Sur le riuage où la troupe eſueillée
Faiſoit lits d'herbe & tentes de fueillée,
Pour s'enquerir en ſanglotant menu,
Si l'enfant Grec eſtoit point reuenu:
Par tout il cherche & recherche & retourne,
Reuient, reua, & iamais ne ſeiourne.
Mais quand il vit que l'eſchanſon Hylas
Vers le logis n'auoit tourné les pas,
Fiſt vn grand cri: il auoit l'ame attainte
D'vne angoiſſeuſe & miſerable plainte,

Refrappant l'air de maint souſpir profond,
En gemiſſant, comme les vaches font
Quand par les bois appellent leurs genices,
Que les couteaux des diuins ſacrifices
Ont fait mourir empourprez de leur ſang:
Deuant l'autel elles giſent de rang,
A qui le cœur tremblote & les arteres:
L'air retentit deſſous le cri des meres!
Tout furieux retourna dans le bois
Criant Hylas: vne greſlette vois
Foible & ſans force entr'oyoit à grand peine,
Qui luy reſpond: la voix ſembloit lointaine,
Et toutefois bien prochaine elle eſtoit:
Mais l'eau gardoit qu'à plein ſon ne ſortoit,
En l'eſtoufant: ce pendant par vallées
Par ronces, bois, par roches reculées
Court & recourt penſant à ſon malheur,
Quand vers le ſoir s'endormoit de douleur.
Iaſon qui vit la nuit eſtre tombée,
Et le bon vent pour la voile courbée,
Dreſſe les ponts, monte au vaiſſeau cognu,
Croyant qu'Hercule y fuſt deſia venu.
Ceſt art ſubtil ſe fiſt par la menée
De Meleagre enfant du grand Oenée,
Qui bien que tard vn iour ſe repentit,
Quand le tiſon ſes entrailles roſtit,
Lequel eſtoit ennieux des victoires
Et des labeurs d'Hercule aux feſſes noires.
Comme il dormoit du trauail ennuyé,
Ayant le col ſur ſa trouſſe appuyé,
L'arc d'vn coſté, de l'autre la maſſuë,
Voici venir l'ombre greſle & menuë

Du ieune Hylas qui secoüant le chef
De son Seigneur luy conta son meschef.
Mon seul Seigneur, qui fus mon esperance,
Qui les vertus m'appris dés mon enfance,
A fin qu'vn iour ie peusse deuenir
Grand comme toy, puis au Ciel paruenir:
Puisant de l'eau pour te seruir à table,
(Amour n'est pas, comme on pense, vne fable)
Vne Déesse amoureuse me vit,
Qui tout soudain dessous l'eau me rauit.
Ie t'appellois pour-neant, quand ma bouche
Fut pleine d'eau: quand rebelle & farouche
De sa houssine en me frappant tourna
Mon corps en Dieu, puis son lict me donna.
Assez, Seigneur, & par mer & par terre
I'ay veu sous toy le mestier de la guerre,
Assez mon dos a sué sous le fais
De ta massüe, assez tes nobles faits
Ont illustré ma viue renommée.
Or maintenant ma peine est consommée
Loin de la terre, & loin de tout souci
Qu'ont les mortels, heureux ie vis ici.
Adieu, Seigneur, adieu ma chere teste:
Par ta maraſtre encor mainte conqueste
Te reste à faire, & mille maux diuers
Que tu auras vaguant par l'vniuers:
Puis à la fin vne mort treſcruelle
Doit consommer ta figure mortelle.
Ton corps brulé s'en ira dans les Cieux
Prendre sa place à la table des Dieux:
Puis tu auras loyer de ta proüeſſe,
Pour femme Hebé, la royne de ieuneſſe.

» *Car les beaux faits de l'homme vertueux*
» *Ne meurent point: mais du voluptueux*
» *Qui a sa vie en plaisirs consommée,*
» *Auec la mort se perd la renommée.*
Ainsin Hylas à son maistre parla,
La nuit s'enfuit & l'ombre s'en-vola.
Mon Passerat, ie resemble à l'abeille
Qui va cueillant tantost la fleur vermeille,
Tantost la iaune : errant de pré en pré
Où plus les fleurs fleurissent à son gré,
Contre l'Hyuer amassant forces viures.
Ainsi lisant & fueilletant mes liures,
I'amasse, trie & choisis le plus beau,
Qu'en cent couleurs ie peints en vn tableau,
Tantost en l'autre : & prompt en ma peinture
Sans me forcer i'imite la Nature:
Comme i'ay fait en ce portrait d'Hylas
Que ie te donne, & si à gré tu l'as,
I'en aimeray mon present d'auantage,
D'auoir sceu plaire à si grand personnage.

Fin du premier liure des Poëmes.

LE SECOND LIVRE DES POEMES.

LES PARQVES.

A TRES-VERTVEVX SEIGNEVR I. LOYS DE NOGAreth, Duc d'Esparnon, Pair & Colonnel de l'Infanterie de France.

LE iour que tu nasquis, les trois Parques chenuës,
Fortune & la Vertu main à main sont venuës
Danser à ton berceau; & t'ourans leur tetin
T'vllaillant & baisant, chanterent ton destin.
Enfant, qui prens du ciel ta naissance premiere,
Voy ce iour qui te rit d'vne belle lumiere:
Vien citoyen du monde, & tout en-astré d'heur
Porte au front dés le naistre vn signal de grandeur.
Crois donc pour surmonter toute fortune extresme,
Ne cognoissant qu'vn Roy, tes vertus, & toy-mesme.
Si tost que la vigueur de l'âge qui permet
D'endosser le harnois & d'affubler l'armet,
T'aura fait artizan des mestiers de Bellonne
(Pour seruir tõ HENRY, *son sceptre & sa corõne,*

Ie te voy renuerſer Cheualiers & ſoldars,
Et d'actes valeureux egaler le Dieu Mars:
Ie te voy de corps morts enſanglanter la place,
Ie voy rouge ta main, rouge ta coutelace
Du ſang des ennemis, & marchant le premier
Te couronner le front de palme & de laurier.
Ie te voy tout armé de tes bandes armées
D'vn long ordre ſuiui, comme plis de fumées
Entre-eſclairez de feux & de braſiers eſpais
Qui ſe preſſent l'vn l'autre, & ſe ſuiuent de pres.
Ou comme on voit en mer les entorſes des ondes
S'enfler deſſous le vent, ſecondes ſur ſecondes
Suiure le maiſtre flot, qui bruyantes s'en vont
Se rompre d'vn grand heurt contre le premier front
D'vn rocher oppoſé: Ainſi ſuiuront les bandes
File-à-file tes pas, tant que tu leur commandes
D'aller heurter le mur d'vn rempart ennemy
Pour l'emporter d'aſſault: ou te ſuiure parmy
L'eſcadron plus ſerré des troupes que la guerre
Mettra dauant tes mains pour en paüer la terre.
L'Aigle de l'Aigle naiſt: le Lyon genereux
Engendre le Lyon: d'vn pere valeureux
(Valeureux comme luy) tu as pris ta naiſſance.
Et d'vn Roy tu prendras ta gloire & ta puiſſance.
Mais quand les corcellets auront fait place aux lois
Et qu'au raſteau la lance, & au croc les harnois,
Pendront froids & rouillez, & la diuine race
D'Aſtrée embellira les terres de ſa face:
Alors durant la paix plein d'vn ſoin nompareil
Ie te voy le premier aſſiſter au Conſeil,
Les affaires d'Eſtat en ton eſprit comprendre,
Et des peuples les mœurs & la police entendre:

A fin qu'en guerre armé, & en paix desarmé,
Tu sois chery du Prince, & des peuples aimé,
Ministre des deux temps : car l'homme en vain s'es-
force,
S'il n'estraint d'vn lien la prudence & la force.
La Parque ainsi parla. La vertu d'autre part
Iettant sur ton berceau doucement son regart,
Enflant sa bouche ronde, inspira son haleine
Sur toy, pour te remplir des biens dont elle est pleine:
A fin qu'on ne vist point les peuples estonnez
Des honneurs & des biens qui te seront donnez,
Les ayant à bon droit par peine & par merite,
Et non par la faueur qui s'en-vole si viste.
Fortune vint apres: qui te prenant la main,
Et ton corps tendrelet reschauffant à son sein,
Et ta bouche arrousant du laict de sa mamelle,
Te dist: Mon cher enfant (car ainsi ie t'appelle,
D'autant que par sus tous tu m'es le plus à gré)
Quand mon heureuse main t'aura mis au degré
Le plus haut des honneurs, dont souuent ie me iouë,
Ie te seray constante, & casseray ma rouë:
Mes ailes ie rompray en ta faueur, à fin
Que ton credit soit ferme, & ne bronche à la fin:
Mais sans iamais bouger de ta place asseurée,
Tu conserues ton lieu d'eternelle durée,
Iusqu'au iour que plein d'ans, des Muses protecteur,
Tu retournes de terre à ton premier facteur.
A-tant sur ton berceau ces Déesses meslerent
Des Roses & des Lis, puis au ciel reuolerent.

A IEAN DV THIER,

SEIGNEVR DE BEAV-REGARD Secretaire d'Eſtat.

QVi fait honneur aux Rois, il fait honneur à Dieu:
Les Princes & les Rois tiennent le plus grand lieu
» *Apres la Deité: & qui reuere encore*
» *Les ſeruiteurs d'vn Roy, le Roy meſme il honore.*
Il eſt vrai, mon du Thier, qu'vn homme comme toy
Donne plus de trauail à celebrer qu'vn Roy:
Car la gloire des Rois en ſuiet eſt ſterille,
Et ne trauaille guere vne plume gentille,
Ny vn eſprit gaillard, s'il a receu tant d'heur
Que de ne s'effroyer de chanter leur grandeur.
D'vn theme ſi fecond en abondance viennent
Propos deſur propos qui la Muſe entretiennent,
Comme en hyuer les eaux qui s'eſcoulent d'vn mont,
Et courans dans la mer file-à file s'en vont:
Mais pour louer vn moindre il faut de l'artifice,
A fin que la vertu n'apparoiſſe eſtre vice.
Si eſt-ce, mon du Thier, que les plus grands honeurs
Qui ſot communs en Frãce à nos plus grands Seigneurs
Te ſont communs auſſi, & ſi ie l'oſois dire,
De toy ſeul à bon droit on les deuroit eſcrire
Comme propres à toy: mais ces Dieux de la Court
Me happent à la gorge, & me font taire court.
Comme on voit bien ſouuẽt aux mines deſſous terre
Soiẽt d'argent ſoient de fer de grãds pilliers de pierre,

Qui

Qui ſont veus ſouſtenir la mine de leurs bras
Et ahanner beaucoup, & ſi n'ahannent pas:
Ce ſont d'autres pilliers qui loin du iour ſe tiennent
Dedans des coings à part qui tout le faix ſouſtiennent:
Ainſi les grands Seigneurs, ſoit en guerre ou en paix,
En credit eſleuez, ſemblent porter le faix
Des affaires de France auec l'eſpaule large,
Et toutesfois c'eſt toy qui en portes la charge.
S'il arriue vn paquet d'Italé, où plus auant,
Soit de Corſe ou de Grece, ou du bout du Leuant,
Ils le dépliront bien, mais il te faudra mettre
En ton eſtude apres pour reſpondre à la lettre.
Car ainſi que le Ciel ne ſouſtient qu'vn Soleil,
France n'a qu'vn du Thier qui n'a point de pareil,
Ou ſoit pour ſagement les Eſtrangers ſemondre,
Ou ſoit pour cautement à leurs paquets reſpondre:
Car ſoit en ſtile bas, ou en ſtile hautain,
Les Graces du François s'eſcoulent de ta main.
Nul homme ne ſe vante eſtre heureux en la proſe,
Que pour certain exemple aux yeux ne ſe propoſe
Tes eſcrits & ton ſtile, & pour exerciter
Sa main, il ne trauaille à te contre-imiter.
Icy vn Alleman des nouuelles t'apporte,
Icy vn Eſpagnol ſe tient deuant ta porte:
L'Anglois, l'Italien, & l'Eſcoſſois auſſi
Font la preſſe à ton huis & te donnent ſouci:
L'vn cecy, l'vn cela diuerſement demande:
Puis il te faut ſigner ce que le Roy commande,
Qui ſelon les effets de diuers argumens
Te baille en moins d'vn iour mille commandemens,
De petits, de moyens & de grande importance.

Encor' as-tu le soin des grands tresors de France:
Tailles, tributs, emprunts, decimes & impos,
Ne laissent ton esprit vn quart d'heure en repos,
Qui se plaist d'acheuer mille choses contraires,
Et plus est vigoureux, tant plus il a d'affaires.
Or ainsi qu'vn poisson se nourrist en son eau,
Et vne Salemandre au brasier d'vn fourneau,
Tu te plais en ta peine, & ta verde vieillesse
Se nourrist du trauail qui iamais ne te laisse.
Quand tu vas au matin aux affaires du Roy,
Vne tourbe de gens fremist toute apres toy,
Qui deçà qui delà tes costez enuironnent,
Et tous diuers propos à tes oreilles sonnent:
L'vn te baille vn placet, l'vn te va conduisant
Pour luy faire donner au Roy quelque present:
L'autre (qui a de pres ton oreille approchée)
Demande si sa lettre a esté despeschée:
L'vn est faschè d'attendre, & n'a repos aucun
Que tousiours ne te suiue & te soit importun:
L'autre plus gracieux te fait la reuerence,
Et l'autre te requiert l'auoir en souuenance:
Bref la foulle te presse & demeine vn grand bruit
Tout à l'entour de toy, comme vn torrent qui fuit
Bouillonnant par le fond des pierreuses valées,
Quand dessous le Printemps les neiges sont coulées.
Tu n'as si tost disné, qu'il ne te faille aller
Au Conseil, pour ouyr des affaires parler:
Puis au coucher du Roy, puis selon ta coustume
Presque toute la nuict veiller auec la plume.
Et pource nostre Roy d'vn fauorable accueil
Te prise & te cherist, & te porte bon œil,
Comme à celuy qui prend en France plus de peine:

Si fait Montmorancy, & Charles de Lorraine:
Non ſeuls, mais tout le peuple, & ceux qui ont l'eſprit
De ſçauoir diſcerner comb. en vaut ton eſcrit:
Et moy par-deſſus tous, qui de plus pres admire
Ta vertu qui me fait ceſte lettre t'eſcrire.
Quand vn homme s'eſleue aupres de ces grãds Dieux,
Meſpriſant les petits, deuient audacieux,
Et s'enflant tout le cœur d'arrogance & de gloire,
Se mocque de chacun, & ſi ne veut plus croire
Qu'il ſoit homme ſuiet à ſupporter l'aſſault
De Fortune qui doit luy donner vn beau ſault:
Mais certes à la fin vne horrible tempeſte
De la fureur d'vn Roy luy ſaccage la teſte:
Et plus il ſe vouloit aux Princes égaler,
Et plus auec riſée on le fait deualer
Par la tourbe incogniuë, à fin qu'il ſoit exemple
D'vn orgueil foudroyé, à l'œil qui le contemple.
Mais toy, qui as l'eſprit net d'enuie & d'orgueil,
Qui ſais aux vertueux vn honneſte recueil,
Qui te ſçais moderer en la fortune bonne,
Qui es homme de bien, qui n'offenſes perſonne,
De iour en iour tu vois augmenter ton bon-heur,
Tu vois continuer ta gloire & ton honneur,
Loin de l'ambition, de fraude, & de feintiſe:
Et c'eſt l'occaſion pour laquelle te priſe
Le peuple qui touſiours ne ceſſe d'eſpier
Les vices des Seigneurs, & de les deſcrier,
» *Et ſe plaiſt en cela: car de la choſe faite*
» *Par les grands, bien ou mal, le peuple eſt la trompette:*
Et toutefois il t'aime, & dit que noſtre Roy
N'a point de ſeruiteur plus diligent que toy.

Tu ne rouilles ton cœur de l'execrable vice
De ceſte orde furie & harpie Auarice,
Qui les treſors du monde attire dans ſa main:
Car puis qu'il faut mourir ou ce ſoir ou demain,
Que ſert d'amonceller tant d'eſcus en vn coffre?
Las! puis que la Nature ingrate ne nous offre
Que l'vſufruict du bien, que ſert de deſirer
Tant de poſſeſſions, que ſert de deſchirer
Le ventre de la terre, & hautement conſtruire
Vn Palais orgueilleux de marbre & de porfire?
Où peut eſtre (ô folie!) il ne logera pas
Par la mort preuenu: ou apres le treſpas
Quelque prodigue enfant de ceſt auare pere,
Ieune, fol, desbauché, en fera bonne chere,
Vendra, iouïra, perdra, & deſpendra le bien
Par ſon pere amaſſé, qui ne luy couſte rien?
„ *Car tout l'auoir mõdain, quelque choſe qu'on face,*
„ *Iamais ferme n'arreſte à la troiſieſme race:*
„ *Ains fuit comme la bale, alors qu'au mois d'Eſté*
„ *Le grain bien loin du van parmy l'aire eſt ietté.*
Mais ſur tout, mon du Thier, ialoux ie porte enuie
A ceſte liberté nourrice de ta vie,
Aux bons mots que tu dis, à ton eſprit naïf,
Si prompt & ſi gentil, ſi gaillard & ſi vif,
Qui doctement addonne aux vers ſa fantaiſie,
Te faiſant amoureux de noſtre Poëſie.
Tu n'es pas ſeulement Poëte treſparfait,
Mais ſi en noſtre langue vn gentil eſprit fait
Epigramme ou Sonet, Epiſtre ou Elegie,
Tu luy as tout ſoudain ta faueur eſlargie,
Et ſans le deceuoir tu le mets en honneur
Aupres d'vn Cardinal, d'vn Prĩce, ou d'vn Seigneur.

Cela ne peut sortir que d'vn noble courage,
Et d'vn homme bien-nay: i'en ay pour tesmoignage
Et Salel, & tous ceux qui par les ans passez
Se sont pres du feu Roy par la Muse auancez.
Or ie ne veux souffrir que les viſtes carrieres
Des ans perdent le bien que tu me fis n'agueres:
Et ſi ne veux ſouffrir qu'vn acte grand & beau
Que tu fis à deux Grecs, aille ſous le tombeau,
Deux pauures eſtrangers, qui bannis de la Grece,
Auoient prins à la Cour de France leur addreſſe,
Incogneus, ſans appuy, pleins de ſoin & d'eſmoy,
Penſans auoir ſupport ou d'vn Prince, ou d'vn Roy.
Mais ce fut au contraire, ô Princes, quelle honte
D'vn peuple ſi ſacré (helas!) ne faire conte!
Ils eſtoyent delaiſſez preſqu'à mourir de faim,
Honteux de mendier le miſerable pain,
Quand à l'extremité portant vn threſor rare
S'addreſſerent à toy: c'eſtoit du vieil Pindare
Vn liuret incogneu, & vn liure nouueau
Du gentil Simonide eſueillé du tombeau.
Toy lors comme courtois, benin, & debonnaire,
Ne fis tant ſeulement dépeſcher leur affaire,
Mais tu recompenſas auec beaucoup d'eſcus
Ces liures, qui auoient tant de ſiecles veincus,
Et qui portoient au front de la marge pour guide
Ce grand nom de Pindare & du grand Simonide,
Deſquels tu as orné le ſomptueux chaſteau
De Beau-regard, ton œuure, & l'en as fait plus beau
Que ſi Rome fouillant ſes terres deſpouillées
En don t'euſt enuoyé ſes medalles rouillées.
Pourquoy vay-ie contant, moy François, les biẽfaits
Qu'à ces Grecs eſtrangers, liberal, tu as faits,

Et ie ne conte pas ceſte faueur honneſte
Que ie receu du Roy n'aguere à ta requeſte?
Si ie la celebrois, le vulgaire menteur,
Babillard & cauſeur m'appelleroit flateur,
Et diroit que touſiours ma Muſe eſt fauorable
Vers ceux qui m'ont receu d'vn viſage amiable.
Tu ne la mettras pas (s'il te plaiſt) à meſpris:
La Muſe fut iadis vers les Rois en grand prix:
Des peuples elle fut autre-fois adorée,
Et de toy par ſus tous maintenant honorée.
Elle auecques Phœbus hardiment oſe entrer
Dedans ton cabinet, à fin de te montrer
Ces vers mal-façonnez qu'humblement ie te donne,
Et (auecques les vers) le cœur & la perſonne.

DISCOVRS CONTRE FORTVNE, A ODET DE COLligny Cardinal de Chaſtillon.

C'Eſt à vous, mon Odet, à qui ie me veux
plaindre,
Et cõme en vn tableau ma fortune vous
peindre,
A vous qui auez ſoin de mon bien, tout ainſi
Qu'vn pere tres-ſoigneux de ſon fils a ſouci:
» Tant vaut d'vn gentil cœur la prudente nature,
» Qui ne careſſe pas chacun à l'auenture,
» Puis dés le lendemain perd ſon affection:
Telle inconſtance d'ame & telle paſſion

Ne vous eſt conuenable, à qui dame Sageſſe
A conioinct les vertus auecques la nobleſſe.
A vous donc ie me plains, Mecene treſparfait,
Du miſerable tort que Fortune me fait,
De Fortune ennemie, inconſtante, & legere,
Sourde, muette, aueugle, ingrate, & menſongere,
Sans foy, ſans loy, ſans lieu, vagante ſans arreſt,
A qui le vice agrée & la vertu deſplaiſt,
Meſchante, pipereſſe, abominable, infame,
Et digne (comme elle eſt) de l'habit d'vne femme.
Quand ceſte aueugle ſotte a pris vn homme à ieu,
Dés le commencement elle s'en mocque vn peu,
S'en ioüe & s'en esbat: puis comme variable
En riant le trahiſt & en fait vne fable,
Vn populaire conte, & l'aſſied au plus haut
(Pour eſtre regardé) du tragiq' eſchaufaut.
Elle tant ſeulement volage n'importune
Les mariniers pendus aux vagues de Neptune,
Que la maudite ſoif d'amaſſer vn treſor
Aux naufrages expoſe à la ſuite de l'or,
Ny ceux que l'indigence obſcurcit par les foules
Des peuples incognus qui portent les empoules
En la main endurcie, & à coups d'aiguillons
Contraignent les toreaux de fendre les ſillons:
Mais braue elle s'attaque aux plus hautes perſonnes,
Elle renuerſe à bas les Rois porte-couronnes,
Et des Princes plus hauts atterre les honneurs:
Elle rompt les credits, elle abat les Seigneurs
Quand en moins d'vn clin d'œil ſon viſage elle vire.
Voſtre noble maiſon en ſçauroit bien que dire,
Laquelle a reſiſté par la ſeule vertu,
Et plus s'eſt veu deſfaite, & plus a combatu,

Et n'a voulu ſouffrir que Fortune euſt la gloire
D'auoir ſur voſtre race emporté la victoire.
Or ce monſtre cruel, hideux & plein d'effroy,
Seulement nuict & iour ne ſe moque de moy:
Mais comme vn grand Breton qui luitte d'artifice
Contre vn Nain impuiſſant de corps & d'exercice,
M'a preſſé contre terre, & m'a froiſſé le corps
De ſes bras ennemis qui dontent les plus forts:
Aucunefois le ventre, aucunefois la gorge
Me ſerre tout ainſi qu'en la fumeuſe forge
Des ouuriers de Vulcan la tenaille dedans
Sa maſchoire de fer ſerre des cloux ardans,
Et ne puis eſchapper de ſa griſe cruelle,
Quoy que voſtre beau nom à mon ſecours i'appelle.
Depuis que le Deſtin (Deſtin mauuais & bon)
A vous me preſenta pour chanter voſtre nom.
Ie dy bon & mauuais: car certes il me ſemble
Que le Deſtin fut bon & mauuais tout enſemble:
Bon, pour auoir trouué tel Seigneur comme vous,
Qui m'eſtes ſi benin, ſi gracieux, & dous,
Non maiſtre, mais amy, tout franc d'ingratitude,
Et qui fauoriſez les Muſes & l'eſtude,
Qui par mille moyens m'auez monſtré combien
Vous me portez au cœur, & me voulez de bien:
Et mauuais, pourautant que voſtre bonne chere
De mon ambition fut la ſource premiere.
Auant qu'aller chez vous ie viuois ſans eſmoy,
Maintenant par les bois, maintenãt à par moy,
I'errois pres des ruiſſeaux, maintenant par les prées
I'allois le nourriſſon des neuf Muſes ſacrées:
Il n'y auoit rocher qui ne me fuſt ouuert,
Ny antre qui ne fuſt à mon œil deſcouuert,

Ny source que des mains boiuant ie n'espuisasse,
Ny si basse vallée où tout seul ie n'allasse.
Phœbus au crin doré son luth me presentoit,
Pan le Dieu forestier sous mes flutes sautoit,
Et auec les Syluains les gentiles Dryades
Fouloient sous mes chansons l'herbette de gambades.
Il n'y auoit François, tant fust-il bien appris,
Qui n'honorast mes chants & qui n'en fust espris:
Car tous ceux qu'en mon art les meilleurs on estime
(S'ils ne portent au cœur vne enuieuse lime)
Iustes confesseront (escrire ie le puis)
Qu'indomté du trauail tout le premier ie suis
Qui de Grece ay conduit les Muses en la France,
Et premier mesuré leurs pas à ma cadance:
Si qu'en lieu du langage & Romain & Gregeois
Premier les fis parler le langage François,
Tout hardy m'opposant à la tourbe ignorante.
Tant plus elle crioit, plus elle estoit ardante
De deschirer mon nom: & plus me diffamoit,
Plus d'vn courage ardent ma vertu s'allumoit
Contre ce populaire, en desrobant les choses
Qui sont és liures Grecs antiquement encloses.
Ie fis des mots nouueaux, ie restauray les vieux,
Bien peu me souciant du vulgaire enuieux,
Médisant, ignorant, qui depuis a faict conte
De mes vers, qu'au premier il me tournoit à honte:
Et alors (mon Odet) tout pur d'ambition,
Estongné de la Cour, sans nulle affection
De paruenir aux biens ie viuois en franchise
Sain, dispos & gaillard, bien loin de conuoitise.
Mais depuis que vostre œil daigna tant s'abaisser
Que regarder mes vers, & l'auteur caresser,

Et que voſtre bonté (qui n'a point de pareille)
Promiſt de m'endormir ſur l'vne & l'autre oreille:
Adonc l'ambition s'alluma dans mon cœur,
Credule ie conceu la Royale grandeur,
Ie conceu Eueſchez, Prieurez, Abbayes,
Soudain abandonnant les Muſes esbayes
De me voir transformer d'vn eſcolier contant
En nouueau courtizan demandeur inconſtant.
» *O que mal aiſément l'ambition ſe couure!*
Lors i'appris le chemin d'aller ſouuent au Louure:
Contre mon naturel i'appris de me trouuer
Et à voſtre coucher & à voſtre leuer,
A me tenir debout deſſus la terre dure,
A ſuiure vos talons, à forcer ma nature:
Et bref en moins d'vn an ie deuins tout changé,
Comme ſi de Glaucus l'herbe i'euſſe mangé,
Ou ſi i'euſſe embraſſé l'enchantereſſe Alcine
Qui transforma l'Anglois en myrteuſe racine.
Apollon qui ſouloit m'agréer me deſplent:
Et depuis mon eſprit, comme il ſouloit, ne peut
Se ranger à l'eſtude, & ma plume fertile,
Faute de l'exercer, ſe moiſit inutile:
Si qu'en lieu d'eſtre ſeul, d'apprendre, & de ſçauoir,
Ie brulay du deſir d'amaſſer & d'auoir:
I'appris à deſguiſer le naïf de ma face,
Eſpier, eſcouter, aller de place en place,
» *Cherchant la mort d'autruy: miſerable moyen,*
» *Quād par la mort d'autruy on augmēte ſon bien,*
Et alors à bon droit les Muſes courrouſſées
De quoy ie les auois ſi laſchement laiſſées,
Vindrent à la Fortune, & luy dirent ainſi:
O Déeſſe, qui tiens tout ce qui eſt icy

Enclos dessous la Lune, & qui seule as puissance
Sur tout cela qui prend en la terre naissance,
Qui fais tout, qui peux tout, & qui gouvernes tout,
Sans nul commencement, sans milieu, ny sans bout,
A qui les puissans Rois doivent leurs grand's armées,
A qui les marineris leurs galeres ramées,
A qui le laboureur son travail annuel,
Et à qui le marchant son soin continuel,
Qui tiens dedans tes mains les Rois & les Empires,
Qui en bas & en haut les brouilles & les vires
Comme tu veux, Déesse, & qui par l'Vnivers
Seule te fais nommer de mille noms divers,
Selon que tu es dure, ou bonne, ou favorable:
Entens nostre oraison, & nous sois secourable.
Nous avions longuement entre nos bras chery,
Et comme nostre enfant tres-cherement nourry
Vn Ronsard Vandomois, luy permettant l'entrée
(Qu'à bien peu nous faisons) de nostre onde sacrée,
Luy permettant de boire en nos divins ruisseaux,
De toucher nostre luth, de monter aux coupeaux
De nostre sainct Parnasse, & comme par conqueste
Porter de nos Lauriers vn chapeau sur la teste,
Et au rais de la Lune entre cent mille fleurs
De son pied fouler l'herbe au milieu de nos Sœurs.
Or ce Ronsard ingrat de tant de benefices
Qu'il a receuz de nous comme de ses nourrices,
Alleché des faveurs trompeuses de la Court
(Le pauvre sot qu'il est) après les Princes court,
Et nous met à mespris, nous fuit & nous desdaigne,
Ne fait plus cas de nous ny de nostre montaigne,
Et comme furieux son luth il a brisé,
Et d'vn cœur tout chagrin nostre chœur desprisé,

Si bien que maintenant, refractaire, il euite
La source de Pegase, où nostre troupe habite.
Pource grande Déesse, à qui Dieu met és mains
Les verges pour punir les pechez des humains,
Puny cet apostat, & de playes cruelles
Monstre luy qu'il ne doit outrager les pucelles
Filles de Iupiter, à qui cent mille autels
Fument à nostre honneur honorez des mortels.
Encore que tu sois pour Déesse tenue,
Si ce n'estoit par nous, tu ne serois cognue:
Car si nous n'escriuions à la posterité
Les diuers accidens de ta diuinité,
Tu ne serois Déesse, & ton pouuoir si ample
Sans nous n'auroit autels, sacrifices, ny temple.
Pour nous recompenser, donne nous que tousiours
Il voye ses desseins aller tout au rebours,
Et que iamais vn seul à son profit n'arriue:
Donne nous que tousiours en esperance viue,
Et qu'à son Mecenas il donne tant d'ennuy
Qu'à la fin il s'en fasche & s'ennuye de luy.
Là donc, grande Déesse, accomply nos demandes,
Tu peux faire cela: tu fais choses plus grandes.
A-tant se teut la Muse: & Fortune du clin
D'vn sourcy rabaissé, mist la priere à fin.
Autour de ses costez ceste grande Déesse
A mille seruiteurs en vne tourbe espesse,
Qui n'attendent sinon de se voir appeller
De leur maistresse, à fin de promptement aller
A ses commandemens, pour au monde parfaire
Comme Fortune veut, bonne ou mauuaise affaire,
Là se voit le despit qui se ronge le cœur,
La palle maladie & la foible langueur:

Là se voit mainte nef contre vn rocher cassée,
Et mainte grande armée à terre renuersée:
Là sied le desconfort qui se rompt les cheueux,
La flambante fureur, le courroux outrageux,
Le dueil, la passion, les sanglots & les larmes,
Le desespoir qui tourne encontre soy les armes,
La perte de procez, d'amis, & de parens,
Et mille autres malheurs d'effects tous differens.
Bref, tous les accidens de la terre & de l'onde,
Et tout ce qui tourmente ou resiouyt le monde,
Accompagnent la Fée, & d'vn spacieux tour
Ainsi qu'Archers de corps la ceignent à l'entour.
Là couplez pesle-mesle auecques les tristesses
Tiennent rang les plaisirs, la ioye, & les liesses,
Le credit, les faueurs, qui pendent à filets
Aux soliueaux dorez des malheureux Palais:
Des vns la soye est simple, & des autres retorce,
Que ceste Royne aueugle auecques vne Force
Coupe en moins d'vn momẽt, & de hauts Empereurs
Les fait en mesme iour deuenir laboureurs,
Abaissant leurs estats par les tourbes communes.
Là se roulent autant de sortes de fortunes
Qu'on voit d'herbe en vn pré de mille fleurs vestu,
Ou de sablon aux bords de l'Eurype tortu.
Or de tous les valets qu'elle auoit à la dextre,
Appella le Malheur, valet le plus adextre
Qui soit en sa maison, pour sçauoir finement
Mettre à chef de sa Royne vn prompt commãdemẽt.
Marche, Malheur, dist-elle, & voilé d'vne nuë
Entre dedans Paris, à fin qu'à ta venuë
Homme ne te cognoisse, & puis de part en part
Entre dedans l'esprit du Vandomois Ronsart:

Va donc, & le rencontre au matin en ſa couche,
Entre dedans ſes yeux, en ſon cœur, en ſa bouche:
Fay-le ſi malheureux que tout ce qu'il ſera,
Songera, penſera, par tout où il ira,
Ne ſoit rien que malheur: va, ie te le commande,
Et pour toſt m'obeyr deſloge de ma bande.
Ainſi diſoit Fortune au Malheur, bien-heureux
De faire comme luy quelque autre malheureux.
C'eſtoit au poinct du iour que l'Aube retournée
Auoit du vieil Tithon la couche abandonnée,
Et ia l'oiſeau creſté auoit tout à l'entour
Du logis de Daurat annoncé le beau iour,
Quand ce meſchãt Malheur entra dedãs ma chãbre,
Entra dedans mon lict, & du lict ie n'eu membre
Où promptement n'entraſt, plus viſte qu'vn eſclair
Que Iupiter enuoye en temps ſerain & clair.
Ie m'habillay ſoudain: mais ſortant de la porte
Ie heurtay contre l'huis du pied, de telle ſorte
Que par augure tel i'auiſe le mechef
Qui ia me pourſuiuant me pendoit ſur le chef.
Par trois fois me trembla toute la iambe deſtre,
Vn liure me tomba hors de la main ſeneſtre,
Bazané me deuint tout le beau teint vermeil,
Et n'eſternuay point regardant le Soleil.
Depuis ce mauuais iour plein de ſoin & d'enuie,
De trauaux courtizans ie tourmentay ma vie:
Mon cœur, que le Malheur par la doute esbranla
Me promettant cecy & maintenant cela.
Ie vous importunay mille fois la ſepmaine,
I'importunay le Roy d'vne priere vaine,
Lequel m'a plus donné qu'eſperer ie n'oſe:
Mais touſiours le Malheur au don s'eſt oppoſé:

Et plus l'auez prié, & plus Fortune a miſe
Sa miſerable main ſur la choſe promiſe.
Si la fauſſe nouuelle, ou l'aduertiſſement
De quelque bien arriue à la Cour fauſſement,
Touſiours s'addreſſe à moy, & la bonne nouuelle
Me ſuit de tous coſtez, & iamais ne m'appelle:
Ou bien à tel deſtin (mon Prelat) ie ſuis né,
Ou bien là haut au ciel ie ſuis determiné
Que touſiours le bon-heur fuira la Poëſie,
N'ayant pour tout ſon bien qu'vne Lyre moiſie,
Ou qu'vn luth mal-en-ordre, incognu des Seigneurs,
Sonnant par les rochers, ſans biens & ſans honneurs.
Et non tant ſeulement le Malheur ne m'offance:
Ie le ſuis d'autre part de la fauſſe eſperance
Bourrelle de la vie, ah! qui le genre humain
Amuſe d'vne baye, & le repaiſt en vain.
Quiconques a produit l'eſperance ſeconde
Mere des vanitez, il a produit au monde
La ſentence des maux (miſerables bourreaux
Qui de nuit & de iour tourmentent nos cerueaux.)
Pandore, tu deuois loin de la terre baſſe
Deffermer le couuercle à ta maudite taſſe,
Au ciel ou en enfer ie ne m'en ſouci pas,
Pourueu que ſon ſeiour ne fuſt point icy bas.
Ceſte meſchante peſte au ſoir quand ie me couche,
Se couchant pres de moy me dreſſe l'eſcarmouche,
Et mille vanitez dans le cerueau me peint,
Et ce qui n'eſt pas vray, vray-ſemblable me feint,
Et deçà & delà m'agite & me tourmente
Sous l'eſpoir incertain d'vne menteuſe attente.
Quelquefois ceſte fauſſe en me flatant me dit:
Te veux-tu defier, Ronſard, de ton credit?

Lors triſte ie reſpons à la vaine eſperance:
Du tẽps du Roy François grãd Monarque de Frãce
Ie pouuois eſperer, lequel touſiours mettoit
En reſerue le bien pour qui le meritoit,
Et ſans le pourchaſſer venoit le benefice
A celuy qui faiſoit à la Muſe ſeruice.
Maintenant ie ne ſuis ny vaneur, ny maçon
Pour acquerir du bien en ſi baſſe façon:
Et ſi ay fait ſeruice autant à ma contrée
Qu'vne vile truelle à trois croſſes tymbrée.
Deſloge de chez moy, mal à-gré ie reçoy,
Pour ainſi me tromper, vn tel hoſte que toy.
Aucunefois (Prelat) il me prend vne enuie
(Où iamais ie ne fus) de courir l'Italie,
Et par vn long voyage effacer le ſoucy
Et le mauuais deſtin qui me pipent icy:
Pauure ſot que ie ſuis, qui penſe qu'vn voyage,
Tant ſoit-il eſtranger, m'arrache du courage
Le ſoucy encharné, qui dans mon cœur viuroit
Et deſſus mon cheual en crope me ſuiuroit.
Ie veux aucunefois abandonner ce monde,
Et hazarder ma vie aux fortunes de l'onde
Pour arriuer au bord, auquel Villegaignon
Sous le Pole Antartique a ſemé voſtre nom:
Mais chetif que ie ſuis, pour courir la marine
Par vagues & par vents, la fortune maline
Ne m'abandonneroit, & le mordant eſmoy
Deſſus la poupe aſsis viendroit auecques moy.
Docte Villegaignon, tu fais vne grand' faute
De vouloir rendre fine vne gent ſi peu caute,
Comme ton Amerique, où le peuple incognu
Erre innocentement tout farouche & tout nu,

D'habits tout auſſi nu qu'il eſt nu de malice,
Qui ne cognoiſt les noms de vertu ny de vice,
De Senat ny de Roy, qui vit à ſon plaiſir
Porté de l'appetit de ſon premier deſir,
Et qui n'a dedans l'ame ainſi que nous emprainte
La frayeur de la loy qui nous fait viure en crainte:
Mais ſuiuant ſa nature eſt ſeul maiſtre de ſoy,
Soymeſmes eſt ſa loy, ſon Senat, & ſon Roy:
Qui de coutres trenchans la terre n'importune,
Laquelle comme l'air à chacun eſt commune,
Et comme l'eau d'vn fleuue, eſt commun tout leur biẽ,
Sans procez engendrer de ce mot Tien & Mien.
Pource laiſſe-les-là, ne romps plus (ie te prie)
Le tranquille repos de leur premiere vie:
Laiſſe les ie te pri', ſi pitié te remord,
Ne les tourmente plus & t'enfuy de leur bord,
Las! ſi tu leur apprens à limiter la terre,
Pour agrandir leurs champs ils ſe feront la guerre,
Les procez auront lieu, l'amitié defaudra,
Et l'aſpre ambition tourmenter les viendra,
Comme elle fait ici nous autres pauures hommes,
Qui par trop de raiſon trop miſerables ſommes:
Ils viuent maintenant en leur âge doré.
Or pour auoir rendu leur âge d'or ferré
En les faiſant trop fins, quand ils auront l'vſage
De cognoiſtre le mal, ils viendront au riuage
Où ton camp eſt aſſis, & en te maudiſſant
Iront auec le feu ta faute puniſſant,
Abominant le iour que ta voile premiere
Blanchiſt ſur le ſablon de leur riue eſtrangere.
Pource laiſſe-les là, & n'attache à leur col
Le ioug de ſeruitude, ainçois le dur licol.

Qui les estrangleroit sous l'audace cruelle
D'vn tyran, ou d'vn Iuge, ou d'vne loy nouuelle.
Viuez heureuse gent sans peine & sans souci,
Viuez ioyeusement: ie voudrois viure ainsi.
L'Iliade des maux qui ma raison trauaille,
Et ceux que le Malheur en se iouant me baille
En rompant mes desseins, ne m'auroit arresté,
Et gaillard ie viurois en toute liberté.
Mais l'extreme regret qui plus le cœur me presse,
C'est qu'il faut qu'à tous coups, tous les iours & sans cesse
Ie vous sois importun. Or' comme genereux
Vous sçauez que l'esprit de l'homme est desireux
D'acquerir de l'honneur, & ardant de se faire
Apparoistre en credit dessus le populaire,
Populaire ignorant, grosse masse de chair,
Qui a le sentiment d'vn arbre ou d'vn rocher,
Traine à bas sa pensée, & de peu se contente,
D'autant que son esprit hautes choses n'attente:
Il a le cœur glacé, & iamais ne comprand
Le plaisir qu'on reçoit d'apparoistre bien grand:
Mais le gaillard esprit à la hauteſſe pense,
Et pour y paruenir il faut de l'impudence:
» *L'impudence nourrist l'honneur & les estats,*
» *L'impudence nourrist les criars aduocats,*
» *Nourrist les courtizans, entretient les gendarmes:*
» *L'impudence auiourd'huy sont les meilleures arme*
» *Dont on se puisse aider, mesme à celuy qui veut*
» *Paruenir à la Cour, où la vertu ne peut*
» *Pour vertu se monstrer, si l'impudence forte*
» *A l'huis des grãds Seigneurs sur son dos ne la porte.*
Mais sur tous le Poëte est le plus eshonté:

Car ainſi qu'vne mouſche, apres qu'elle a gouté,
Ou du miel, ou du laict, quelque choſe qu'on face
Et deuſt elle mourir, n'abandonne la place,
Ains vole opiniaſtre & reuole à l'entour,
Coup ſur coup redoublant ſon tour & ſon retour
Sur le breuuage aimé, iuſqu'à tant que gourmande
Ait ſon ventre affamé remply de la viande:
Ainſi fait le Poëte, alors que le bon-heur
Luy preſente l'appaſt d'vne douce faueur,
La ſuit opiniaſtre, & comme vne ſang-ſue
La hume iuſqu'à tant que ſa faim ſoit repue.
I'ay de voſtre faueur en telle ſorte vſé:
Pardonnez moy, Prelat, i'en ay trop abuſé,
Et receuez ces vers comme venans d'vn homme
Qui reſue en chaude fiéure, ou frenetique, ou comme
D'vn à qui la douleur fait deſgorger en vain
Des mots qu'il ne diroit s'il auoit l'eſprit ſain.
Ainſi l'affection, l'ambition, & l'ire,
Mal-raſſis du cerueau, me font icy reſcrire
Vn diſcours fantaſtique, où ie n'euſſe penſé
Si mon eſprit n'eſtoit de deſpit inſenſé.
Ce pendant, Monſeigneur, ie ſens deuenir moindre
En chantant le ſouci qui mon cœur ſouloit poindre,
Et me ſuis deſchargé de ma grieue douleur
De vous auoir chargé d'eſcouter mon malheur.

LES ISLES FORTVNEE,

A MARC ANTOINE de Muret.

PVis qu'Enyon d'vne effroyable trope
Pieds contre-mõt bouleuerſe l'Europe,
La pauure Europe, & que l'horrible Mars
Le ſang Chreſtien eſpand de toutes pars:
Or' mutinant contre ſoy l'Allemagne,
Or' oppoſant à la France l'Eſpagne,
Ioyeux de meurtre, or' le pays François
A l'Italie, & l'Eſcoſſe à l'Anglois:
Peuple chetif, qui ſes forces hazarde
Contre ſoy-meſme, & qui ſot ne prend garde
Que ce grand Turc bien toſt ne ſaudra pas
De renuerſer leurs puiſſances à bas,
Les ſeparant comme vne Ourſe cruelle
De cent chameaux ſepare la querelle.
Et qui pis eſt, puis que les bons eſprits
Palles de faim, ſans faueur & ſans pris,
Aux Cours des Rois ſans Mecenes friſſon nent,
Bien que le fruit des Muſes ils moiſſon nent,
Diſgraciez comme gens vicieux.
Puis que lon voit tant de foudres aux cieux
En temps ſerain, puis que tant de Cometes,
Tant de chéurons, tant d'horribles planetes
Nous menacer: puis qu'au milieu de l'er

On voit si dru tant de flames voler,
Puis trébucher de glissades roulantes.
Puis que lon oit tant d'Hecates hurlantes
Toutes les nuicts remplir de longs abois
Les carrefours, les chemins & les bois,
Et de longs cris se plaindre és cimetaires,
Effarouchant les esprits solitaires:
Parton, Muret, allon chercher ailleurs
Vn ciel meilleur, & autres champs meilleurs:
Laissons, Muret, aux tigres effroyables
Et aux lions ces terres miserables:
Fuyon fuyon quelque part où nos piez
Ou nos bateaux dextrement desliez
Nous conduiront: mais auant que de mettre
La voile au vent, il te faudra promettre
De ne vouloir en France reuenir
Iusques à tant qu'on voye deuenir
Le More blanc, & le François encore
Se bazanant prendre le teint d'vn More:
Et tant qu'on voye en vn mesme troupeau
Errer amis le lion & l'agneau.
Donq si ton cœur tressaute d'vne enuie
De bien-heurer le reste de ta vie,
Croy mon conseil, & laisse seul ici
En son malheur le vulgaire endurci,
Ou si tu as quelque raison meilleure;
Sans plus tarder, à ceste heure à ceste heure
Dy-la, Muret: sinon marche deuant,
Et mets premier les antenes au vent.
Que songes-tu? mon Dieu que de paresse
T'amuse icy! regarde quelle presse
Dessus le bord ioyeuse nous attend

Pour le conduire, & ses bras nous estend,
Et deuers nous toute courbe s'encline,
Et de la teste en criant nous fait signe
De la passer dedans nostre batteau!
Ie voy Thiar, des Autels, & Belleau,
Butet, du Parc, Bellay, Dorat, & celle
Troupe de gens qui court apres Iodelle:
Icy Baïf vne troupe conduit,
Et là i'auise vn grand peuple qui suit
Nostre Maigny, & parmi la campagne
Vn escadron qui Maumont accompagne.
Voici Turin, la Peruse & Tagault,
Et Tahureau, qui naurent en hault
L'ancre courbée, & plantez sur la poupe
D'vn cry naual encouragent la troupe
D'abandonner le terroir paternel
Pour viure ailleurs en repos eternel.
Cà que i'embrasse vne si chere bande:
Or-sus, amis, puis que le vent commande
De demarer, sus d'vn bras vigoureux
Poussons la nef à ce bord bien-heureux,
Au port heureux des Isles bien-heurées,
Que l'Ocean de ses eaux azurées
Loin de l'Europe, & loin de ses combas
Pour nostre bande emmure de ses bras.
Là sans naurer comme icy nostre ayeule
Du soc aigu, prodigue, toute seule
Fera germer en ioyeuses forêts
Parmy les champs les presens de Cerés:
Là sans tailler la nourrissiere plante
Du bon Denys, d'vne grimpeure lente
S'entortillant, meurira ses raisins

De ſon bon gré ſur les ormes voiſins.
Là ſans mentir les arbres ſe iauniſſent
D'autant de fruits que leurs boutons fleuriſſent:
Et ſans faillir en tous temps diaprez
De mille fleurs s'y peinturent les prez
Francs de la bize, & des roches hautaines
Touſiours de laict gazouillent les fontaines.
Là comme icy l'auarice n'a pas
Borné les champs, ny d'vn effort de bras
Auec grand bruit les pins on ne renuerſe
Pour aller voir d'vne longue trauerſe
Quelque autre monde: ains iamais deſcouuerts
On ne les void de leurs ombrages verts
Par trop de chaut, ou par trop de froidure
Iamais le loup pour queſter ſa paſture
Venant au ſoir, ne vient effaroucher
Le ſeur beſtail à l'heure de coucher:
Ains ſans paſteur & ſans qu'on luy commande,
Beſlant aigu, de ſon bon gré demande
Que l'on l'ameille, & de luy meſme tend
Son pis enflé qui de creſme s'eſtend.
Là des dragons les races eſcaillées
Gardans les bors des riues eſmaillées
Ne font horreur à celuy qui ſeulet
Va par les prez ourdir vn chapelet.
Le vent pouſſé dans les trompettes tortes
Ne bruit point là, ny les fieres cohortes
D'hommes armez horriblement ne font
Leurs morions craquer deſſus le front.
Là les enfans n'enterrent point leurs peres,
Et là les ſœurs ne lamentent leurs freres:
Et l'eſpouſe ne s'adolore pas

De voir mourir sa femme entre ses bras:
Car leurs beaux ans entre-laſſez n'arriuent
A la vieilleſſe, ains d'âge en âge viuent,
Par la bonté de la terre & des Cieux,
Ieunes & ſains comme viuent les Dieux.
Là n'aborda l'impudique Medée
Suiuant Iaſon: ny là n'eſt abordée
La nef de Cadme, & là d'Vlyſſe accort
L'errant troupeau ne ſauta ſur le bort.
Là venerable en vne robe blanche,
Et couronné la teſte d'vne branche
Ou de Laurier, ou d'Oliuier retors,
Guidant nos pas maintenant ſur les bors
Du flot ſalé, maintenant aux valées
Et maintenant pres des eaux reculées,
Ou ſous le frais d'vn vieux cheſne branchu,
Ou ſous l'abry de quelque antre fourchu,
Diuin Muret, tu nous liras Catulle,
Liras Ouide, & Properce, & Tibulle,
Ou tu ioindras au cyſtre Teien
Auec Bacchus l'enfant Cytherien:
Ou fueilletant vn Homere plus braue,
Tu nous liras d'vne maieſté graue
Comme Venus couurit d'vne eſpeſſeur
Ia demy-mort le Troyen rauiſſeur,
Quand Menelas le plus petit Atride
En lieu du chef eut la ſalade vuide:
Puis comme Hector deſſous vn faux harnois
Tua Patrocle, & comme les Gregeois
Demi-bruſlez de la Troyenne flame,
Prioient Achil deſpit pour vne femme:
Puis comme luy nouuellement armé

D'vn

D'vn fer diuin, contre Hector animé
Le fist broncher sur sa natiue poudre
Comme vn Pin tombe accablé de la poudre.
A ces chansons les chesnes oreillez
Abaisseront leurs chefs esmerueillez,
Et Philomele en quelque arbre esgarée
N'aura souci du peché de Terée,
Et par les prez les estonnez ruisseaux
Pour t'imiter accoiseront leurs eaux.
Pan le cornu, doux effroy des Dryades,
Et les Syluains amoureux des Naïades
Sçauront par cœur les accents de ta vois
Pour les apprendre aux rochers & aux bois,
Voire si bien qu'on n'oirra qu'vn Zephire
Parmy les fleurs tes louanges redire.
Là tous huilez les vns sur les sablons
Iront luitant, les autres aux balons
Dessus les prez d'vne partie egale
Courront ensemble, & iou'ront à la bale:
L'vn doucement à l'autre escrimera,
Outre la marque vn autre sautera,
Ou d'vne main brusquement balancée
Ru'ra la pierre, ou la barre eslancée.
L'vn de son dard plus que le vent soudain
Décruchera le chéureul ou le dain:
Les vns plus gais dessus les herbes molles,
Virenoltans à l'entour des caroles
Suiuront ta note, & dansans au milieu
Tu paroistras des espaules vn Dieu
Les surpassant: mais les autres plus sages,
Dans quelque plainte, ou dessus les riuages
Le long d'vn port des villes fonderont,

Et de leur nom ces villes nommeront.
Telles, Muret, telles terres diuines
Loin des combats, loin des guerres mutines,
Loin des soucis, de soins & de remors,
Toy toy, Muret, appellent à leurs bors,
Aux bords heureux des isles plantureuses,
Aux bords diuins des isles bien-heureuses,
Que Iupiter réserua pour les siens,
Lors qu'il changea des siecles anciens
L'or en argent, & l'argent en la rouille
D'vn fer meurtrier qui de son meurtre souille
La pauure Europe! Europe que les Dieux
Ne daignent plus regarder de leurs yeux,
Et que ie fuy de bon cœur sous ta guide,
Laschant premier aux nauires la bride,
Et de bon cœur à qui ie dis adieu
Pour viure heureux en l'heur d'vn si beau lieu.

PROSOPOPEE DE LOVYS DE RONSARD MAISTRE D'HOstel du Roy Henry II. & pere de l'Autheur.

VOus qui sans foy errez à l'auanture,
Vous qui tenez la secte d'Epicure,
Amendez vous, pour Dieu ne croyez pas
Que l'amemeure auecques le trespas.
La nuict hastoit la moitié de sa course,
Et my-courbé le gardien de l'Ourse
Viroit son char d'vn assez petit tour
Au rond du Pole, en attendant le iour:
Quand i'apperceu sur mon lict vne image
Gresle, sans oz, qui l'œil & le visage,
Le corps, la taille, & la parole auoit
Du pere mien quand au monde il viuoit.
En me poussant, trois fois elle me touche:
La retouchant, s'en-vola de ma couche
Loin par trois fois, & par trois fois reuint:
A la parfin plus affreuse, me print
La gauche main, & chargeant ma poitrine
Me dit ces mots tous remplis de doctrine:
Mon cher enfant, par le congé de Dieu
Ie fais d'enhaut ma descente en ce lieu
Pour t'enseigner quel chemin tu dois suiure
En ceste terre, & comme tu dois viure,
Comme tu dois plein d'ardeur & de foy

Venir vn iour au ciel auecques moy.
Premierement crain Dieu ſur toute choſe,
Aye touſiours dedans ton ame encloſe
Sa ſaincte loy, & touſiours Ieſuchriſt
Noſtre Sauueur en ton cœur ſoit eſcrit.
Apres, mon fils, ſi tu veux que Dieu t'aime,
Aime ton proche autant comme toy-meſme:
Dieu le commande, & ne te ry de luy,
Si par malheur luy ſuruient quelque ennuy.
D'vn ſerment vain le nom de Dieu ne iure,
Fuy tout larcin, abſtien toy de luxure,
Ne ſois meurdrier, ne ſois point glorieux,
Soi humble à tous, porte honneur aux plus vieux.
En iugement pour gain, ou pour dommage,
Ou pour rancœur, ne dy faux teſmoignage.
Ton cœur ne ſoit d'auarice entaché,
Ne commets point vn ſcandaleux peché,
Ne ſois menteur, ny plein de flaterie:
Vers l'innocent n'vſe de tromperie:
Commande toy, & en toute ſaiſon
Fay que tes ſens ſeruent à la Raiſon.
Et par ſur tout obeys à ton Prince,
Et n'enfrain point les loix de ta prouince:
Sois doux & ſage, & ne ſois auancé
De dire à tous ce que tu as penſé,
Ains temporiſe, & touſiours te conſeille
Aux gens de bien, & leur preſte l'oreille.
Viuant ainſi tu ſeras bien-heureux,
Riche d'honneurs, & de biens plantureux,
Et mort ton ame en la vie eternelle
Se viendra ioindre à la mienne, & à celle
De l'Oncle tien, qui encores d'ici

Voit, comme moy, la peine & le ſouci
Qui te tourmente, & fait à Dieu priere,
Pour ton profit, de ne t'y laiſſer guiere.
Ainſi diſant ie vins pour l'embraſſer,
Et par trois fois ie la voulu preſſer,
La cheriſſant : mais la nueuſe Idole
Fraudant mes doigts, ainſi que vent s'en-vole
Trois fois touchée, & tout eſmerueillé
Au poinct du iour ſoudain ie m'eſueillé.

LE HOVX,

A IEAN BRINON, CONſeiller en Parlement.

LEs vns chanteront le Freſne
Bon à la guerre, ou le Cheſne
Qui fut iadis és forets
Le vieil oracle des Grecs:
Les autres l'Oliue pale
Ou le Laurier qui s'egale
Maugré le froid Aquilon
Aux beaux cheueux d'Apollon:
Les autres la Palme heureuſe,
Les vns la fueille amoureuſe
Du Myrte, qui doit vn iour
M'eternizer pour l'amour
Que la Cyprine m'inſpire.

Mais moy ſans plus ie veux dire
En ces vers d'vn ſtile dous
Le nouueau blaſon d'vn Hous,
Non de ces Hous ſolitaires
Batus des vents ordinaires
Sur les monts Caucaſeans,
Ou ſur les monts Ripheans,
Ou ſur la riue Scythique:
Mais bien vn Hous domeſtique,
Qui paré en toute ſaiſon
Le iardin & la maiſon
De Brinon, qui dés enfance
Mena les Muſes en France,
Et les oſant deuancer
Premier les mena dancer.
Mais en choſe ſi petite
Il ne faut pas que i'inuite
Les Muſes; à ceſte fois
Vous Nymphes, l'honneur des bois,
Sans autre force plus grande
Direz ce que ie demande.
Le Hous vne Nymphe eſtoit,
Qui par les foreſts portoit
L'arc de Diane pucelle:
Et l'euſt-on priſe pour elle,
Sinon qu'elle n'auoit pas
Ny les brodequins ſi bas,
Ny ſemblable ſonquenie:
Car l'vne ondoyoit garnie
De franges d'or recamé,
Et l'autre de fil tramé:
Au reſte en beauté pareilles.

Sur les eſpaules vermeilles,
Ores ſon cheueu mouuant
Seruoit de ioüet au vent
(Aiſe d'empeſtrer ſes ailes
Dedans des treſſes ſi belles)
Ores en mille plis ioint
Au coſté n'empeſchoit point
D'vne flotante ſecouſſe
Ny ſa trompe ny ſa trouſſe.
Il faiſoit chaut, & Phœbus
De ſes rayons plus aigus
Recuiſoit iuſqu'à la lie
Des ondes l'humeur tarie,
Quand le Hous pour euiter
L'ardant Chien de Iupiter,
Se cacha dedans vn antre
Où iamais le Soleil n'entre.
Dauant ceſt antre pendoit
Vn vieil cep, qui eſpandoit
Ses bras tortus iuſqu'en terre
Entrelaſſez de l'hierre:
Là s'eſlargiſſoit auſſi
Vn vieil coudrier racourſi
Retoffu de mille branches,
Où de leurs gorgettes franches
Les oiſillons tous les iours
Deuiſoient de leurs amours.
Là gemiſſoit la tourt'relle,
Là rouët la colombelle:
Là Philomele vn long bruit
Menoit de iour & de nuit,
Dequoy ſa ſœur outragée

De Venus l'ardente flame.
Impatient de la voir,
Enſemble & de ne pouuoir
Alenter ſa rage eſmeuë,
Roidiſt ſa chéurine queuë,
Et plus que deuant ronflant
L'ire du nez, & enflant
Son viſage peint de meures,
Haſte les tortes alleures
De ſes ergots my-fourchus
Entre les buiſſons branchus,
Tant il fuſt pres de s'amie
Au fond de l'antre endormie.
Deſia Pan à ſon ſouhait
Le ieu d'amours auoit fait
Quand la pucelle s'eſueille,
Qui honteuſement vermeille
Dreſſant le front & les yeux
Et les bras deuers les Dieux,
Fiſt vne priere telle
A Diane la pucelle:
Si i'ay porté quelquefois
Apres toy parmy les bois
Ton arc, ta trompe & ta leſſe,
Vange moy, chaſte Déeſſe,
Et puny ce Dieu moqueur,
Ce bouquin, qui de ton chœur
Fait touſiours quelque rapine:
Ou bien, ſi ie n'en ſuis digne,
Fay que ton pere puiſſant
De ſon foudre puniſſant
Dedans les enfers me ruë:

Ou bien dés ceſte heure mue
En quelque monſtre nouueau
Tout cela que i'ay de beau,
Et vien ma face deſfaire
Qui plaiſt quand ie ne veux plaire.
Ainſi diſant s'eſleua,
Et leuée elle trouua
Que ia roidiſſoit ſa plante
En neuue racine lante,
Et ſes gréues en vn tronc,
Et l'eſcorce tout du long
Luy rampoit deſſus la hanche
Et ſur la poitrine blanche:
Elle vit ſes bras iumeaux
S'allonger en deux rameaux,
Ses doigts en branches couuertes,
Ses cheueux en fueilles vertes,
Qui de piquerons aigus
Se heriſſoient par deſſus
Tout à l'entour de ſa ſouche
De peur que Pan ne la touche.
Mais l'eſprit qui fut enclos
Dans ſa chair & dans ſes os
Auant qu'elle fuſt muée,
Ne ſe perdit en nuée,
Ains tel qu'il fut, luy reſta,
Et ſous l'arbre s'arreſta:
Car auec les arbres naiſſent
Touſiours des eſprits qui croiſſent
Comme l'arbre, & mourent lors
Qu'ils ſentent les arbres mors.
Quelqu'vn de ton parentage,

Brinon, dés le premier âge
Que le Hous fut transformé,
En priſt vn ſion ramé,
Et le planta tout ſus l'heure
Au iardin de ta demeure,
Pour diuertir l'achoiſon
De toute eſtrange poiſon
Qu'vn ver, ou qu'vn arignée
Y pourroit auoir trainée:
Et pour ſeruir aux oiſeaux
De logis en ſes rameaux,
Qui chez luy d'amour s'y plaignẽt,
Et ſans haine ne deſdaignent
Touſiours leur brancher deſſus,
Bien qu'on en face la glus
Qui quelquefois les doit prendre,
Et ſerfs en cage les rendre.
Quel Poëte diroit bien
L'heur, le profit, & le bien
Que ce Hous fait à ſon maiſtre?
En Iuillet le garde d'eſtre
Dedans ſa chambre hallé,
Lors que le Chien eſtoilé
De ſa dangereuſe flame
Hommes & beſtes enflame.
L'Hyuer le garde du vent,
Et qui plus eſt le defend
Qu'vne voiſine bauarde
Dans ſa chambre ne regarde,
Qui peut eſtre, conteroit
D'auoir veu ce qu'ell' n'auroit,
Et luy ſeroit la ialeuſe

Vne farce ſcandaleuſe.
Croyez quand on vous dira
Lecteurs, qu'Orphée tira
Iadis par ſa voix diuine
Les chesnes & leur racine:
Brinon l'Orphé du iourd'huy
En fait bien autant que luy.
Car de ſa voix toute belle,
Que Calliope en-mielle,
A ce Houx eſmerueillé,
Comme s'il fuſt oreillé,
Fait venir à ſa feneſtre
Pour ouyr parler ſon maiſtre:
Et peu s'en faut qu'il ne met
Dans la chambre ſon ſommet,
Ses cheueux & ſes oreilles,
Pour ouyr mille merueilles,
Et pour du tout ſe laiſſer
A ſon Brinon embraſſer.
Et ce faiſant il egale
Les amours d'vn Palme maſle,
Qui faict amoureux nouueau
Se pancha ſur vn ruiſſeau
Pour careſſer d'vn grand zele
A l'autre bord ſa femelle:
Et tant il courba le dos
De ſa ſouche ſur les flos
Pour l'enlaſſer de ſa branche,
Qu'aux Paſteurs ſeruoit de planche.
Or vy Houx d'orenauant
Le Chef au Ciel eſleuant,
Vy plus fameux par ma Lyre

Que les vieux chesnes d'Epire.
Iamais chouans ne corbeaux
Ne diffament tes rameaux,
Ny corneilles, ny chonëtes,
Mais les rossignols poëtes
Y puissent bruire tousiours
Les plaintes de leurs amours.
Iamais foudre ne tempeste
Ne s'esclate sur ta teste,
Ny le feu tombé des mains
Des mal-ausez humains:
Mais en tout temps de rosée
Soit ta perruque arrosée,
Et de la manne du Ciel:
Et tousiours la mousche à miel
Mesnage au creux de ta souche
Vn fruict digne de la bouche
De ton maistre bien-heureux.
Iamais le temps rigoureux
Ne te liure à la vieillesse:
Mais, Houx, puisses-tu sans cesse
Viure en autant de renom
Que ton possesseur Brinon.

A P. L'ESCOT, SEIGNEVR DE CLANY.

PVis que Dieu ne m'a fait pour ſupporter les armes,
Et mourir tout ſanglant au milieu des alarmes
En imitant les faits de mes premiers ayeux,
Si ne veux-ie pourtant demeurer ocieux:
Ains comme ie pourray, ie veux laiſſer memoire
Que i'allay ſur Parnaſſe acquerir de la gloire,
A fin que mon renom des ſiecles non veincu,
Rechante à mes neueux qu'autrefois i'ay veſcu
Careſſé d'Apollon & des Muſes aimées,
Que i'ay plus que ma vie en mon âge eſtimées.
Pour elles à trente ans i'auois le chef griſon,
Maigre, palle, desfait, enclos en la priſon
D'vne melancholique & rheumatique eſtude,
Renfrongné, mal-courtois, ſombre, penſif, & rude,
A fin qu'en me tuant ie peuſſe receuoir
Quelque peu de renom pour vn peu de ſçauoir.
Ie fus ſouuenteſois retanſé de mon pere
Voyant que i'aimois trop les deux filles d'Homere,
Et les enfans de ceux qui doctement ont ſceu
Enfanter en papier ce qu'ils auoient conceu:
Et me diſoit ainſi, Pauure ſot, tu t'amuſes
A courtizer en vain Apollon & les Muſes:
Que te ſçauroit donner ce beau chantre Apollon,
Qu'vne Lyre, vn archet, vne corde, vn fredon,

Qui ſe reſpand au vent ainſi qu'vne fumée,
Ou comme poudre en l'air vainement conſumée?
Que te ſçauroient donner les Muſes qui n'ont rien,
Sinon au-tour du chef ie ne ſçay quel lien
De myrte, de lierre, ou d'vne amorce vaine
T'allecher tout vn iour au bord d'vne fontaine,
Ou dedans vn vieil antre, à fin d'y repoſer
Ton cerueau mal-raſſis, & béant compoſer
Des vers qui te feront, comme pleins de manie,
Appeller vn bon fol en toute compagnie?
Laiſſe ce froid meſtier qui iamais en auant
N'a pouſſé l'artizan tant y fuſt-il ſçauant:
Mais auec ſa fureur qu'il appelle diuine,
Meurt touſiours accueilly d'vne palle famine.
Homere que tu tiens ſi ſouuent en tes mains,
Qu'en tõ cerueau mal-ſain cõme vn Dieu tu te peins,
N'eut iamais vn liard: ſi bien que ſa vielle,
Et ſa Muſe qu'on dit qui eut la voix ſi belle,
Ne le ſceurent nourrir, & falloit que ſa fain
D'huis en huis mendiaſt le miſerable pain.
Laiſſe-moy pauure ſot, ceſte ſcience folle:
Hante-moy les Palais, careſſe-moy Bartole,
Et d'vne voix dorée au milieu d'vn parquet
Aux deſpens d'vn pauure homme exerce ton caquet,
Et fumeux & ſueux d'vne bouche tonnante
Deuant vn Preſident met's-moy ta langue en vente:
On peut par ce moyen aux richeſſes monter,
Et ſe faire du peuple en tous lieux bonneter.
Ou bien embraſſe-moy l'argenteuſe ſcience
Dont le ſage Hippocras eut tant d'experience,
Grand honneur de ſon iſle: encor que ſon meſtier
Soit venu d'Apollon, il s'eſt fait heritier

Des biens & des honneurs, & à la Poëſie
Sa ſœur n'a rien laiſſé qu'vne Lyre moiſie.
Ne ſois donc pareſſeux d'apprendre ce que peut
La Nature en nos corps, tout cela qu'elle veut
Tout cela qu'elle fuit: par ſi gen tille addreſſe
En ſecourant autruy on gaigne la richeſſe.
Ou bien ſi le deſir genereux & hardy
En t'eſchauffant le ſang, ne rend acoüardy
Ton cœur à meſpriſer les perils de la terre,
Pren les armes au poing, & vá ſuiure la guerre,
Et d'vne belle playe en l'eſtomac ouuert
Meurs deſſus vn rempart de poudre tout couuert:
Par ſi noble moyen ſouuent on deuient riche,
Car enuers les ſoldats vn bon Prince n'eſt chiche.
Ainſi en me tanſant mon pere me diſoit
Ou fuſt quand le Soleil hors de l'eau conduiſoit
Ses courſiers gallopans par la penible trette,
Ou fuſt quand vers le ſoir il plongeoit ſa charrette,
Fuſt la nuict, quand la Lune auec ſes noirs cheuaux
Creuſe & pleine reprend l'erre de ſes trauaux.
» *O qu'il eſt mal-aiſé de forcer la nature!*
» *Touſiours quelque Genie, ou l'influence dure*
» *D'vn Aſtre nous inuite à ſuiure maugré tous*
» *Le deſtin qu'en naiſſant il verſa deſſur nous.*
Pour menace ou priere, ou courtoiſe requeſte
Que mon pere me fiſt, il ne ſceut de ma teſte
Oſter la Poëſie, & plus il me tanſoit,
Plus à faire des vers la fureur me pouſſoit.
Ie n'auois pas douze ans qu'au profond des vallées
Dans les hautes foreſts des hommes reculées,
Dans les antres ſecrets de frayeur tout couuers,
Sans auoir ſoin de rien ie compoſois des vers:

Echo me respondoit, & les simples Dryades,
Faunes, Satyres, Pans, Napées, Oreades,
Aigipans qui portoient des cornes sur le front,
Et qui ballant sautoient comme les chéures font,
Et le gentil troupeau des fantastiques Fées
Autour de moy dansoient à cottes degrafées.
Ie fu premierement curieux du Latin:
Mais voyant par effect que mon cruel destin
Ne m'auoit dextrement pour le Latin fait naistre,
Ie me fey tout François, aimant certes mieux estre
En ma langue ou second, ou le tiers, ou premier,
Que d'estre sans honneur à Rome le dernier.
Donc suiuant ma nature aux Muses inclinée,
Sans contraindre ou forcer ma propre destinée,
I'enrichy nostre France, & pris en gré d'auoir
En seruant mon pays, plus d'honneur que d'auoir.
Toy, l'Escot, dont le nom insques aux Astres vole,
As pareil naturel: car estant à l'escole,
On ne peut le destin de ton esprit forcer
Que tousiours auec l'encre on ne te viſt tracer
Quelque belle peinture, & ia fait Geometre,
Angles, lignes & poincts sur vne carte mettre:
Puis arriuant ton âge au terme de vingt ans,
Tes esprits courageux ne furent pas contans
Sans doctement conioindre auecques la Peinture
L'art de Mathematique & de l'Architecture,
Où tu es tellement auec honneur monté,
Que le siecle ancien est par toy surmonté.
Car bien que tu sois noble & de mœurs & de race,
Bien que dés le berceau l'abondance te face
Sans en chercher ailleurs, riche en bien temporel,
Si as-tu franchement suiui ton naturel:

Et tes premiers Regens n'ont iamais peu diſtraire
Ton cœur de ton inſtinct pour ſuiure le contraire.
On a beau d'vne perche appuyer les grans bras
D'vn arbre qui ſe plie, il tend touſiours en bas:
La nature ne veut en rien eſtre forcée,
Mais ſuiure le deſtin duquel elle eſt pouſſée.
Iadis le Roy François des Lettres amateur,
De ton diuin eſprit premier admirateur,
T'aima par deſſus tous: ce ne fut en ſon âge
Peu d'honneur d'eſtre aimé d'vn ſi grand perſonnage
Qui ſoudain cognoiſſoit le vice & la vertu,
Quelque deſguiſement dont l'homme fut veſtu.
Henry qui apres luy tint le ſceptre de France,
Ayant de ta valeur parfaite cognoiſſance
Honora ton ſçauoir, ſi bien que ce grand Roy
Ne vouloit eſcouter vn autre homme que toy,
Soit diſnant & ſoupant, & te donna la charge
De ſon Louure enrichi d'edifice plus large
Ouurage ſomptueux, à fin d'eſtre monſtré
Vn Roy treſ-magnifique en t'ayant rencontré.
Il me ſouuient vn iour que ce Prince à la table
Parlant de ta vertu comme choſe admirable,
Diſoit que tu auois de toy-meſmes appris,
Et que ſur tous auſſi tu emportois le pris,
Comme a faict mon Ronſard qui à la Poëſie
Maugré tous ſes parens a mis ſa fantaiſie.
Et pour cela tu fis engrauer ſur le haut
Du Louure vne Déeſſe, à qui iamais ne faut
Le vent à ioüe enflée au creux d'vne trompette,
Et la monſtras au Roy, diſant qu'elle eſtoit faite
Expres pour figurer la force de mes vers,
Qui comme vent portoient ſon nom par l'Vniuers.

Or ce bon Prince eſt mort, & pour faire cognoiſtre
Que nous auons ſerui tous deux vn ſi grand maiſtre,
Ie te donne ces vers pour eternelle foy,
Que la ſeule vertu m'accompagna de toy.

A ODET DE COLLIGNY, Cardinal de Chaſtillon.

L'Homme ne peut ſçauoir s'il eſt parfaitement
Aimé des ſiens ou non, quand il eſt hautement
Aſſis deſſus la rõüe, & quand dame Fortune
Le ſou-leue aux honneurs d'vne main non commune:
Car autour du bon-heur peſle-meſle ſont mis
Auſſi bien les flateurs que les certains amis,
Qui font ſemblable mine & prompts à tout office
Preſſent les grands Seigneurs à leur faire ſeruice
D'vne pareille ardeur, ſinon que le moqueur
Preſſe plus que celuy qui aime de bon cœur.
Si quelque grand Seigneur quelque choſe commande,
Si bonnet ou chappeau, ou ſon coche demande,
S'il veut aller dehors, ou parler à quelqu'vn,
S'il faut l'accompagner : le flateur importun
Eſt touſiours le premier, & plein de diligence
Deuant les vrais amis ſans vergongne s'auance

Courant, ſuant, preſſant, à fin de mieux vſer
Du Seigneur dont il veut du credit abuſer.
Si ce pipeur ruſé ſe trouue en compagnie,
Ses propos ſont dorez, ſa parole eſt garnie
De louanges, d'honneurs, à tous propos louant
Le Seigneur courtizé dont il ſe va ioüant,
Et dit à haute voix: O mon Dieu, que ie nomme
Heureux le ſeruiteur auoüé d'vn tel homme!
O le gentil Seigneur! iamais l'œil du Soleil
(Ce dira le flateur) ne voirra ſon pareil.
Mais quand la roüe tourne & l'aueugle Déeſſe
Le fait tomber en bas, la tourbe flatereſſe
Qui ne ſuit que le bien au grand galop s'enfuit.
Ainſi qu'vne putain, quand elle voit deſtruit
Le ribaut qu'elle aimoit, plus ami ne l'appelle,
Le laiſſe en la priſon & fait amour nouuelle:
Ainſi font les flateurs qui arrachent alors
Le maſque de leur face & ſuiuent les plus forts,
Traiſtres & deſloyaux, deſdaignans la perſonne
Qu'ils adoroient n'aguiere en la fortune bonne.
Et non tant ſeulement ils s'en reculent loin
Ainſi que d'vn aſpic, de peur d'en auoir ſoin,
Mais comme mal-heureux en tous lieux le mépriſent,
L'appellant vn coyon, & de ſon nom meſdiſent.
Permettez, mon Odet, de parler librement
A vous, qui n'aimez point les flateurs nullement.
Voyez-vous la plus-part de ceux qui vous talonnent,
Qui matin & ſoir vos coſtez enuironnent
En allant au Chaſteau? ſi le Roy par courrous
Vous commandoit vn iour vous retirer chez vous,
Ou ſi quelque enuieux, ou ſi fortune auerſe

Vous donnoit en passant le hurt d'vne trauerse:
S'ils pensoient que vostre oncle, & vostre frere aussi,
Captifs (ô creue-cœur!) ne reuinssent ici
Heureux comme dauant: ceste importune bande
De corbeaux affamez ne seroit plus si grande:
Et de cent ou deux cens qui vous suiuent par fois,
Le nombre deuiendroit ou à deux ou à trois,
Nombre bon, mais petit, plaignant vostre fortune
Et portant comme vous vne douleur commune.
» *Car le parfait ami qui aime de bon cœur,*
» *Aime au temps du mal-heur & au temps du bon-heur.*
» *Tout cela qui depend de nostre vie humaine,*
» *De nature s'engage au soin & à la peine,*
» *Au change & au rechange, & n'a rien tant certain*
» *Qui ne soit esbranlé du soir au lendemain.*
Comme vn arbre planté sur les monts solitaires
Battu diuersement de deux vents tout-contraires,
L'vn le souffle deçà, & l'autre de rechef
Le resouffle delà, les fueilles de son chef
Volent de tous costez, qui iusqu'en terre ondoye:
Caché dessous vn roc le Pasteur s'en effroye.
Ou comme on void les bleds espessement plantez
Branler au mois de May leurs tuyaux esuantez,
Deçà delà pliez sous le vent de Zephyre,
Ou sous l'Astre moiteux: l'vn à gauche les vire,
L'autre les souffle à dextre, & poussez en auant
Et poussez en arriere obeissent au vent:
Ou comme vn tourbillon qui chassé du tonnerre
Premier en limaçon vient baloyer la terre,
Puis venteux & poudreux s'eslance dans la mer,

Et fait l'vn deſſus l'autre horriblement armer
Les flots qui maintenant aux eſtoiles s'egalent,
Maintenant iuſqu'au fond de l'arene deualent,
Auecques vn grand bruit peſle-meſle fuyans
Boſſez, voûtez, courbez, eſcumans, & bruyans:
L'vn ſe voûte deuant, l'autre ſe courbe arriere,
L'autre roule à coſté: preſque en telle maniere
» *S'esbranle noſtre vie, & rien n'eſt en ce lieu*
» *Ferme ſinon l'amour que nous portons à Dieu,*
» *Lequel eſt plus certain que n'eſt pas l'alliance*
» *Des grans Seigneurs mondains tout pleins de deſ-*
fiance.
On dit que Iupiter deuant le ſueil de l'huis
De l'Olympe là haut a fait mettre deux muis,
L'vn tout comblé de biens, l'autre de maux: ſa de-
ſtre
Verſe le mal au monde & le bien la ſeneſtre:
Monſtrant que pour vn bien il donne doubles maux,
Et pour vn ſeul plaiſir cinq cens mille trauaux.
Mais ainſi qu'vn rocher oppoſe au vent ſa teſte,
Et ſes pieds endurcis aux flots de la tempeſte,
Il faut contre fortune oppoſer la vertu,
Et plus auoir bon cœur tant plus on eſt batu.
Mais ainſi que Milon ne trouuoit point la charge
Peſante d'vn grand bœuf ſur ſon eſpaule large,
Pour auoir dés enfance appris à le porter:
Ainſi le faix mondain vous eſt à ſupporter
Honorable & leger, pour auoir dés enfance
Accouſtumé l'eſpaule aux choſes d'importance
Mais mal-aiſé pour moy qui ſuy parmi les bois
Les Nymphes qui n'ont rien que le luth & la vois.
» *O bien-heureux celuy qui peut vſer ſon âge*

» *En repos, labourant ſon petit heritage!*
» *Qui loin de ſes enfans charitable ne part,*
» *Qu'vne meſme maiſon a veu ieune & vieillart:*
» *Et qui par les moiſſons au Printemps retournées,*
» *Et non pas par les Rois va contant les années:*
» *Qui ſe ſouſtient les bras d'vn baſton appuyez*
» *Parmy les champs où ieune alloit à quatre piez:*
» *Qui voit les grans foreſts qu'il plantoit en ieuneſſe,*
» *D'vn meſme âge que luy paruenir à vieilleſſe:*
» *Et qui loin de la ville & d'horologe a mis*
» *Vn cadran naturel à l'eſſueil de ſon huis!*
» *Luy tout deuotieux enuers les Dieux, appreſte*
» *Touſiours vn chappelet pour mettre ſur leur teſte,*
» *Fait honneur à Cerés, à Palés, & à Pan,*
» *A Bacchus, au Soleil qui nous rameine l'an,*
» *Aux Lares de ſon toict, aux Faunes & aux Fées:*
» *Il dort au bruit de l'eau qui court parmi les prées,*
» *Aimant mieux les ouir qu'vn bruit d'vn tabourin,*
» *Ou le mugiſſement d'vn orage marin.*
» *Heureux donques heureux qui de ſon toict ne bouge,*
» *Qui ne voit le Senat veſtu de robe rouge,*
» *Ny le Palais criard, les Princes ny le Roy,*
» *Ny ſa trompeuſe Cour qui ne tient point de foy,*
» *Si dés le poinct du iour quelqu'vne le ſalüe,*
» *S'il n'eſt comme vn grand Prince honoré par la rüe*
» *Si le velours la ſoye, & le rouge chapeau*
» *Ne luy flamboye au chef, ſi allant au Chaſteau*
» *Vne ſuite de gens ſa trace ne talonne:*
» *Il vit heureuſement, & la terre tresbonne*

» *Mere egale de tous ne laisse pas pourtant*
» *A luy donner les biens dont il se tient contant.*
» *Il vit loin de la guerre & des querelles feintes*
» *Dont ces grans courtizans ont les ames atteintes,*
» *Bruslant à petit feu sans intermission*
» *D'vne secrette enuie & d'vne ambition,*
» *Pour auoir seulement ce meschant honneur d'estre*
» *Les premiers en credit, & gouuerner leur maistre:*
» *Miserables valets, vendans leur liberté*
» *Pour vn petit d'honneur seruement acheté!*
» *Quoy? faut-il pas mourir? Bien que l'homme se face*
» *Riche en tresor mondain & tous ceux de sa race,*
» *Si mourra-til pourtant, & ne sera cognu*
» *Non plus qu'vn crocheteur lequel est mort tout nu.*
Or aille qui voudra mendier à grand' peine
D'vn Prince ou d'vn grand Roy la faueur incertaine:
Quant à moy i'aime mieux ne manger que du pain,
Et boire d'vn ruisseau puisé dedans la main,
Sauter ou m'endormir sur la belle verdure,
Ou composer des vers pres d'vne eau qui murmure,
Voir les Muses baller dans vn Antre de nuit,
Ouir au soir bien tard pesle-mesle le bruit
Des bœufs & des aigneaux qui reuiennent de paistre:
Et bref i'aime trop mieux ceste vie champestre,
Semer, enter, planter, franc d'vsure, & d'esmoy,
Que me vendre moy-mesme au seruice du Roy.
Ainsi vesquit iadis Saturne le bon homme,
Et le pasteur Romule auteur des murs de Romme,

Le berger

Le berger Adonis, & celuy qui iugea
Des Déesses la noise, & qui depuis changea
En rame sa houlette, & par les eaux salées
Alla rauir Helene és terres Amyclées,
Ayant si fort les sens par telle amour trahis,
Qu'en fin il se perdit, son pere & son pais.
Comme ces trois premiers ie suis content de viure,
Pourueu que ie viuote en fueilletant vn liure,
Sans auoir soin des biens, des Rois, & de la Court,
Aussi bien nostre vie a le terme trop court.

A CHRISTOPHLE DE CHOISEVL.

NOn, ie ne me deuls pas qu'vne telle abõdance
D'escriuains auiourd'huy fourmille en nostre France:
Mais, Choiseul, ie me deuls que tous n'escriuent bien,
Sans gaster ainsi l'encre & le papier pour rien,
Poussez plus d'vne ardeur que polis de doctrine,
Le plus certain rempart de l'humaine poitrine.
Du regne de Henry deux ou trois seulement
Apparurent au iour, qui chantans doucement
Firent d'vn ton hardi entre les nostres bruire
Maintenant la guiterne, & maintenant la lyre,
Et maintenant le luth, & oserent la main
Mettre sur l'instrument que Pallas fist d'airain.
Incontinent apres vne tourbe incogniie

De nouueaux eſcriuains peſle-meſle eſt venüe
Se ruer ſans eſgard, qui ont demi-gaſté
Cela que les premiers auoient ſi bien chanté!
Chetifs! qui ne ſçauoient que noſtre Poëſie
Eſt vn don qui ne tombe en toute fantaiſie:
Vn don venant de Dieu, que par force on ne peut
Acquerir, ſi le Ciel de grace ne le veut.
Mais ainſi que la terre a la ſemence encloſe
Des blez vn an entier, & l'autre an ſe repoſe
Oiſiue ſans produire, ou bien s'elle produit,
Ce ne ſont que chardons & que ronces ſans fruit,
Attendant que l'autre an pour conceuoir reuienne,
A fin d'eſtre plus graſſe & plus Cererienne:
Ainſi la France mere a produit pour vn temps
Comme vne terre graſſe, vne moiſſon d'enfans
Gentils, doctes, bien-nez, puis ell' s'eſt repoſée,
Laſſe, ne ſe trouuant à porter diſpoſée
Bon fruit comme deuant, ains ronces & buiſſons
En lieu du premier fruit de ſes riches moiſſons:
Maintenant à ſon tour fertile elle commence
A s'enfler tout le ſein d'vne belle ſemence,
Et ne veut plus ſouffrir que ſon gueret oiſeux
De chardons ſe heriſſe & de halliers ronceux,
Te conceuant, Belleau, qui vins en la brigade
Des bons, pour accomplir la ſeptieſme Pleiade:
Qui as (comme bien-né) ton naturel ſuiui,
Et que les Muſes ont naïuement raui
Aux contemplations de leurs ſciences belles,
Te faiſant enfanter choſes toutes nouuelles
Sans muter que toy, & la gentille erreur
Qui t'allume l'eſprit d'vne docte fureur,
Ne faiſant cas de ceux qui en meſme langage

Enſuiuent les premiers par faute de courage,
Et faute de n'oſer aller boire de l'eau
Sur le mont d'Helicon par vn ſentier nouueau.
Or auant que vouloir te publier au monde,
Tu as daigné tenter d'exprimer la faconde
Des Grecs en noſtre langue, & as pour ton patron
Choiſi le doux archet du vieil Anacreon,
Qui monſtre comme il faut d'vne parolle douce
Plaindre nos paſſions, lors que Venus nous pouſſe
Sa fleche dans le cœur: comme il faut ſouſpirer,
Comme il faut eſperer & ſe deſeſperer:
Comme il faut adiouſter la lyre chantereſſe
Et le pere Bacchus à Cypris la Déeſſe:
Comme il faut s'eſgayer ce pendant qu'Atropos
Nous permet les plaiſirs d'vn amoureux repos:
Et comme il faut qu'on danſe, & comme il faut qu'on ſaute,
Non pas d'vn vers enflé plein d'arrogance haute,
Obſcur, maſqué, broüillé d'vn tas d'inuentions
Qui font peur aux liſans, mais par deſcriptions
Douces, & doucement coulantes d'vn doux ſtile,
Propres au naturel de Venus la gentile
Et de ſon fils Amour, qui ne prend à plaiſir
Qu'on luy aille vn ſuiet eſtrangement choiſir,
Que luy-meſme n'entend (bien que Dieu, & qu'il ſçaiche
Toutes les paſſions que peut cauſer ſa fleche.)
Mais loüe qui voudra les replis recourbez
Des torrens de Pindare à nos yeux deſrobez,
Obſcurs, rudes, faſcheux, & ſes chanſons cognües
Que ie ne ſçay comment par ſonges & par nües,
Que le peuple n'entend: le doux Anacreon

Me plaiſt, & ie voudrois que la douce Saphon,
Qui ſi bien reſueilloit la lyre Lesbienne,
En France accompaignaſt la Muſe Teïenne!
Mon Belleau, ſi cela par ſouhait auoit lieu,
Ie ne voudrois pas eſtre au ciel vn demi-Dieu,
Pour lire deſſous l'ombre vn ſi mignard ouurage,
Qui comme nous ſouſpire vn amoureux dommage,
Vne plaiſante peine, vne belle langueur
Qu'Amour pour ſon plaiſir nous graue dans le cœur:
Encore ie voudrois que le doux Simonide,
(Pourueu qu'il ne pleuraſt) Alcman, & Bacchylide,
Alcée & Steſichore, & ces neuf chantres Grecs
Fuſſent reſſuſcitez: nous les lirions expres
Pour choiſir leurs beaux vers pleins de douces paroles,
Et les graues ſeroient pour les maiſtres d'eſcoles,
Afin d'eſpouuanter les ſimples eſcoliers
Au bruit de leurs gros vers furieux & guerriers.
Mais Dieu ne le veut pas, quï couure ſous la terre
Tant de liures perdus, naufrages de la guerre,
Tant d'arts laborieux, & tant de geſtes beaux
Qui ſont ores ſans nom, les hoſtes des tombeaux:
Puis nous faut-il douter, que tout çà bas ne meure,
Puis que de tant d'eſprits le labeur ne demeure?
Mais quoy? du demeurant qu'il nous en eſt reſté
Le plus doux (à mon gré) t'eſt icy preſenté
Mon Choiſeul mon demy, par ton Belleau qui ores
Te le donne & le vöüe, & le conſacre encores:
Et ce faiſant, Choiſeul, ie te puis aſſeurer
Qu'il te donne beaucoup, car cecy peut durer
Ferme contre le temps, & la richeſſe humaine
Ondoyante s'enfuit comme le temps l'emmeine
Errant puis çà puis là, ſans arreſt ny ſeiour:

Et ce preſent mettra ton beau renom au iour
Sans iamais s'effacer, pour reuiure par gloire
Autant qu'Anacreon a veſcu par memoire.

EXHORTATION AV camp du Roy Henry II.

L'Heure que vous auez ſi long temps attendue,
Maintenant (ô Soldats) en vos mains s'eſt rendue:
Il ne faut plus courir pour voir les ennemis.
Aupres de voſtre camp leurs tentes ils ont mis,
Si bien qu'on voit enſemble en la meſme campagne
Et les forces de France, & les forces d'Eſpagne
S'appeller au combat, & attendre des cieux
Lequel d'vn ſi beau camp ſera victorieux.
Dieu qui tient maintenant le party de la France,
Du ſoldat ennemy punira l'arrogance,
Et r'enuoyra ſur luy le malheureux deſtin
Qui deſfit noſtre armée aux murs de ſainct Quentin.
Aſſez luy ſuffiſoit d'auoir perdu la ville
De Guines, de Calais, Hammes, & Thionuille,
Sans vouloir derechef retomber en vos mains,
Pour eſtre à la mercy de nos Princes Lorrains,
Ainçois de noſtre Roy, qui luy meſme en perſonne
Veut les armes au poing defendre ſa Couronne.
Vous, Princes & Seigneurs, monſtrez vous diligens

A ranger bien en ordre & vous & tous vos gens,
Que la noble vertu de voſtre race antique
Ne ſoit point démantie en cet honneur bellique:
Mais comme demy-dieux & les premiers du ſang,
En desfiant la mort tenez le premier rang,
Et par voſtre vertu (qu'on ne ſçauroit abbatre)
Monſtrez à vos ſoldats le chemin de combatre.
Vous gendarmes ſerrez la cuiſſe en vos arſons,
Briſez moy voſtre lance en cent mille tronſons,
Prenez le coutelas, & la peſante mace,
Et de vos ennemis pauez toute la place:
L'ongle de vos rouſſins marche ſur les monceaux
Des ennemis occis, dont les larges ruiſſeaux
De ſang puiſſe engreſſer la plaine fromenteuſe
Pour n'eſtre au laboureur ſterile ny menteuſe.
Sus donc pouſſez, preſſez, & de vos gros plaſtrons,
Bardes, cuiraſſe, armets, forcez les eſcadrons
Des ſoldats oppoſez, qui vous faiſant outrage
De vos premiers ayeux occupent l'heritage:
Car Flandres & Holande & Brabant & Artois
Iadis obeyſſoient aux ſceptres de nos Rois,
Et vous ieunes Soldats, à qui la barbe encore
D'vn petit poil doré tout le menton decore,
Serrez-vous en bon ordre, & chacun en ſon cœur
S'enflame de combatre, & de mourir vainqueur.
Mourez donc en la guerre, ou bien ſi de fortune
Vous eſchappez la mort à tout homme commune,
Au moins dans l'eſtomac au logis rapportez
Vne playe honorable: ainſi reconfortez
Vos peres qui ſeront ſautellans d'allegreſſe
Voyant dans l'eſtomac peinte voſtre proüeſſe.
Sus donc braulez la pique au ſon du tabourin,

Maugré les ennemis baignez vous dans le Rhin,
Et en vos morions puisez l'eau pour en boire,
Comme si c'estoit l'eau de Garonne ou de Loire.
Vous Allemans aussi, qui de loin estrangers
Venez pour secourir la France en ses dangers,
Bandez vos pistolets, & faites apparoistre
Que de vostre pays est yssu nostre ancestre.
Et vous nobles François monstrez-vous gens de bien
Vers le Roy qui iamais ne vous refusa rien,
Soit offices, ou dons, ou amendes, ou graces,
Qui par force ne prend vos terres ny vos places
Comme vn cruel Tyran, & puis dans vostre lit
Iamais ny vostre fille ou femme ne rauit:
Qui ne vous fait mourir par fraude ou par colere,
Mais comme vn Roy Chrestien est doux & debonnaire,
Et comme son enfant duquel il a souci,
Vray pere aime son peuple & sa Noblesse aussi.
Là donc, qu'opiniastre en sa place on s'arreste,
Tenez pied contre pied, & teste contre teste,
Bouclier contre bouclier, & pour nous secourir
Marchez teste baissée, & deussiez vous mourir:
Mordez plustost la terre en mourant, que de faire
Place à vostre ennemy: non, laissez-vous desfaire
Plustost de mille morts que reculer vn pas.
Nobles enfans de Mars, vous ne combatez pas
Pour le prix d'vn tournoy, pour vne chose vile:
Vous combatez pour vous & pour vostre famille,
Pour garder vos maisons & vos peres ia vieux,
Qui prians Dieu pour vous tiennent les mains aux cieux,

Si veinqueurs vous gaignez par armes la iournée,
Vous voirrez des François la gloire retournée
Que sainct Quentin perdit, & en toutes saisons
Desormais vous serez sans crainte en vos maisons:
Mais si vous la perdez par faute de courage,
Vous mettrez vostre gloire & la France en seruage,
Et perdrez en vn iour l'honneur qu'auoient conquis
En mille ans vos ayeus. Donques s'ils l'ont acquis
Aux despens de leur sang, il faut auoir enuie
De le garder de mesme aux despens de la vie:
Car apres vostre mort ces bons peres vieillars
Se moqueroient de vous d'auoir esté couars.
» *Courage donc amis, c'est vne saincte guerre*
» *De mourir pour son Prince & defendre sa terre,*
» *De garder sa maison, sa femme & ses enfans,*
Par vn petit de sang qui surmonte les ans,
Et de morts vous rend vifs: ne craignez de respandre
La vie qu'on ne peut en plus beau lieu despendre
Que lors qu'on la respand pour sa terre & pour soy,
Au milieu des combats deuant les yeux du Roy.
Ne craignez de mourir en gaignant la victoire:
La mort de vostre loz ne perdra la memoire.
Nostre Roy qui vous aime y a si bien pourueu,
Que vostre beau renom à iamais sera leu
Et releu dans mes vers, auquel ce noble Prince
A commis les honneurs de toute sa prouince,
Pour loüer les vaillans qui le meritent bien,
Et blasmer les couars qui ne meritent rien.
Sus donques que chacun à son faict prenne garde,
Ayant vn tel flambeau qui si pres vous regarde:
Aussi bien en fuyant la mort vous assaudroit,
Et dedans vos maisons mourir il vous faudroit

De catherre ou de fiéure, ou par l'ire ſecrette
D'vn procez mal-vuidé ou d'vne vieille dette,
De peſte, ou de poiſon, ou d'vn autre meſchef
Qui touſiours pourſuit l'hõme & luy pẽd ſur le chef.
Là dõc mourez pluſtoſt d'vn plomb ou d'vne lãce,
Repouſſez l'Eſpagnol des frontieres de France,
Ouurez vous par le fer le beau chemin des cieux.
Dieu qui donne courage au cœurs victorieux,
Ce Dieu qui eſt le Dieu des camps & des armées,
Puiſſe rendre au combat vos forces animées:
» La victoire & l'honneur dependent de ſa main,
Car rien ne peut ſans luy tout le pouuoir humain.

EXHORTATION POVR LA PAIX.

NOn, ne combatez pas, viuez en amitié,
Chreſtiens changez voſtre ire auecques la pitié,
Changez à la douceur les rancunes ameres,
Et ne trempez vos dars dans le ſang de vos freres,
Que Chriſt le fils de Dieu abandonnant les cieux
En terre a rachetez de ſon ſang precieux,
Enſemble nous liant par ſa bonté diuine
De nom, de foy, de loy, d'amour & de doctrine,

Nous monſtrant au partir comme il falloit s'aimer,
Sans couuer dans le cœur vn courroux ſi amer.
C'eſt à faire aux lions remplis de tyrannie,
Aux loups Apuliens, aux tygres d'Hyrcanie
De ſe faire la guerre, & de courroux ardans
Se rompre à coups de griffe, & à grãds coups de dẽts,
Et non à vous Chreſtiens, de qui la loy treſſainte
A du tout de vos cœurs toute rancune eſtainte.
Sus donc ſalüez vous d'vne amiable vois,
Auecques le courroux deſpouillez le harnois,
Détachez vos boucliers : vos piques non touchées
Soient le fer contre bas à la terre fichées:
Eſtuyez au fourreau vos luiſans coutelas,
Froiſſez ainſi qu'vn verre en million d'eſclas,
La lance meſpriſée, & les creuſes tempeſtes
Des canons, foudre humaine, eſlongnez de vos teſtes:
Au profond des enfers, ou au creux de la mer
(Pour iamais ne les voir) faites les abiſmer.
Ou bien ſi vous auez les ames eſchauffées
Du deſir de louange & du loz des trofées,
Et ſi en vos maiſons le repos vous deſplaiſt,
Reueſtez le harnois : encores le Turc n'eſt
Si eſlongné d'icy, qu'auecques plus de gloire
Helas! qu'à vous meurtrir vous n'ayez la victoire
Deſſus tel ennemy, qui vſurpe à grand tort
Le lieu où Ieſus Chriſt pour vous receut la mort.
C'eſt là ſoldats c'eſt là, c'eſt où il faut combatre,
Et de noſtre Sauueur l'heritage debatre,
Et repouſſer les chiens qui honniſſent le lieu
Du ſepulchre où fut mis le Meſſias de Dieu.
Reſpondez ie vous pri, pourquoy dés voſtre en-
fance

Tenez vous asseurée en Christ vostre fiance?
Et pourquoy en son nom estes vous baptisez,
Pourquoy des mescreans estes vous dimisez,
Pourquoy iusqu'à la mort haïssez vous leur race,
S'ils ont (sans coups ruer) occupé vostre place?
S'ils ont (sans coups ruer) en Europe passé?
Par armes l'ont gaignée, & vous en ont chassé?
Pourquoy par feu, par fer, & par guerre cruelle
N'auez vous fait mourir ceste gent infidelle?
Et pourquoy desormais comme les vrais soldars
De Christ, ne portez-vous pour Christ les estendars?
Quand vous serez batus & bien rompu la teste
L'espace de vingt ans, encores la conqueste
De nos Rois ne sera si grande que la main:
Et auront fait mourir cent mille hommes en vain
Autour d'vn froid village ou d'vne pauure ville,
D'vn petit chastelet pour le rendre seruile.
Ou si vous bouillonnez à gaigner plus de bien,
Laissez vos froids combats empoulez d'vn beau rien,
Et pour vous enrichir, sans plus glacer de crainte,
Chassez les Sarrasins hors de la terre Saincte,
Où la moindre Cité que d'assaut on prendra,
D'vn butin abondant tres-riches vous rendra.
Là sont les grands Palais & les grandes riuieres
Qui vieilles de renom roullent braues & fieres:
Là coule le Iourdain, Gange, Eufrate, & le Nil,
Là sans le cultiuer le pays est fertil:
Là le Caire & Damas, Memphis, & Cesarée,
Tyr, Sidon, Antioche, & la ville honorée
Du grand nom d'Alexandre, esleuent iusqu'aux
Cieux.
De leurs superbes murs les fronts audacieux,

Où de tous les coſtez, ſoit de la mer Egée,
Soit des flots Adrians vne flote chargée
Maintenant de lingots, maintenant de ioyaux,
Maintenant de parfums, maintenant de metaux,
Auecques vn grand bruit dedans le haure viennent,
Ou pres de la muraille à la rade ſe tiennent.
Ce ſont les vrais butins que vous ſoldats Chreſtiens
Deuriez rauir du ſceptre & des mains des Payens,
Sans vous tuer ainſi en Eſpagne & en France,
O honte! à l'appetit d'vne froide vengeance.
Quelle fureur vous tient de vous entre-tuer,
Et deuant voſtre temps aux enfers vous ruer
A grands coups de canons, de piques & de lance?
» La mort viẽt aſſez toſt, helas! ſans qu'on l'auance,
» Et de cent millions qui viuent en ce temps,
» Vn à peine doit viure ou trente ou quarante ans.
Ah malheureuſe Terre, à grand tort on te nomme
Et la douce nourrice & la mere de l'homme:
Par toy ſeule nous vient ce malheureux ſouci
De s'entre-guerroyer & ſe tuer ainſi!
On dit que quelquefois te ſentant trop chargée
D'hommes qui te ſouloient, pour eſtre ſoulagée
Du fardeau qui preſſoit ton eſchine ſi fort,
Tu prias Iupiter de te donner confort:
Et lors il enuoya la meſchante Diſcorde
Exciter les Thebains d'vne guerre tres-orde,
Vilaine, inceſtueuſe, où l'infidelle main
Des deux freres verſa leur propre ſang germain.
Apres elle alluma la querelle Troyenne,
Où la force d'Europe & la force Aſienne
D'vn combat de dix ans ſans ſe donner repos,
De toy, Terre maraſtre, ont deſchargé le dos.

Mille combats apres venus par violance
Ont ſi bien eſclaircy des peuples l'abondance,
Que tu ne ſçaurois plus ô groſſier animal,
Te plaindre que le doz te face plus de mal.
Ah mal-heureux humains! ne ſçauriez-vous cognoiſtre
Que la nature, helas! ne vous a point fait naiſtre
Pour quereller ainſi, vous qui naiſſez tous nus
Sans force & deſarmez? les animaux cognus
Par les grandes foreſts, dragons, lions, tigreſſes,
Sont armez ou de griffe, ou d'eſcailles eſpeſſes,
Et ſortant hors du ventre au plus creux d'vn rocher
Deſia naiſſent guerriers & ſe paiſſent de chair:
Les veines de leur col noirciſſent de cholere,
Ia font mine de guerre, & enſuiuent leur mere:
Mais vous humains, auſquels d'vn ſeul petit couſteau
Ou d'vne eſguille freſle on perceroit la peau,
Les muſcles & les nerfs, contre voſtre nature
Qui ne cherche que paix, allez à l'auanture
Au milieu des canons oubliant vos maiſons,
Enflez de trop d'orgueil & de trop de raiſons.
Que maudit ſoit celuy qui deſchira la terre,
Et dedans ſes boyaux le fer y alla querre,
Que la Nature auoit d'vn art ſi curieux
Au profond de ſon ventre eſlongné de nos yeux:
De là ſe fiſt l'eſpée & la dague meurtriere,
Les canons enſoufrez & la lance guerriere,
Et le dur coutelas en Lune recourbé.
Maudit ſoit Promethé, par qui fut deſrobé
Le feu celeſtiel, & qui forgea la lame
Qui ſi toſt hors du corps nous fait enfuyr l'ame:
Tu deuois Iupiter luy foudroyer le chef,

Et recacher au Ciel ta flame de rechef,
Et ietter plus auant dessous la terre basse
Le fer qui maintenant se façonne en cuirasse,
Maintenant en armet, & tu deuois encor
Iusqu'au fond des enfers cacher les mines d'or
Car le fer & l'acier nuire aux hommes ne peuuent,
Si pour leur compagnon l'autre metal ne treuuent.
Que maudit soit celuy qui premier le trouua,
Qui premier le fondit, & premier l'approuua:
Il eust plus fait pour nous s'il eust remis au monde
Vne Chimere, vne Hydre en cent testes feconde,
Vn Python tout enflé de venin dangereux,
Que d'auoir descouuert ce metal mal-heureux.
» *Par la guerre ferrée on renuerse les villes,*
» *On depraue les loix diuines & ciuilles,*
» *On brule les autels & les temples de Dieu:*
» *L'equité ne fleurist, la iustice n'a lieu,*
» *Les maisons de leurs biens demeurent despouillées,*
» *Les vieillards sont occis, les filles violées,*
» *Le pauure laboureur du sien est dépestu,*
» *Et d'vn vice execrable on fait vne vertu.*
Est-ce pas le meilleur, ô soldats magnanimes,
Pour ne commettre point l'horreur de tant de crimes,
Bien viure en vos maisons sans armes, & auoir
Femme tresbelle & chaste entre vos bras, & voir
Vos enfans se iouër au-tour de la tetine,
Vous pendiller au col d'vne main enfantine,
Vous frisoter la barbe, ou tordre les cheueux,
Vous appeller papa, vous faire mille ieux,
Que de viure en vn champ, que coucher sur la dure
L'Esté à la chaleur, l'Hyuer à la froidure,
Et pres de ses parens mourir bien ancien,

Que d'auoir pour sepulchre vn estomac d'vn chien?
Pource nobles soldats, & vous nobles gendarmes,
Et de bouche & de cœur detestez-moy les armes:
Au croc vos morions pour iamais soient liez,
A l'entour l'araignée en filant de ses piez
Yourdisse ses rets, & en vos creuses targes
Les ouurieres du miel y deposent leurs charges:
Reforgez pour iamais le bout de vostre estoc;
Le bout de vostre pique en la poincte d'vn soc:
Vos lances desormais en vouges soient trempées,
Et en faulx desormais courbez moy vos espées,
Et que le nom de Mars, ses crimes & ses faits
Ne soient plus entendus, mais le beau nom de paix.
» *La paix premierement composa ce grand Monde,*
» *La paix mist l'air, le feu, le ciel, la terre, & l'onde*
» *En paisible amitié, & la paix querella*
» *Au chaos le discord, & le chassa de là*
» *Pour accorder ce Tout: la paix fonda les villes,*
» *La paix fertilisa les campagnes sterilles,*
» *La paix dessous le ioug fist mugir les toreaux;*
» *La paix dedans les prez fist sauter les troupeaux;*
» *La paix sur les coutaux tira droit à la ligne*
» *Les enfans arrangez de la fertile vigne:*
» *De raisins empamprez Bacche elle enuironna,*
» *Et le chef de Cerés de froment couronna.*
» *Elle enfla tout le sein de la belle Pomonne*
» *D'abondãce de fruits que nous produit l'Autõne:*
» *Elle défaroucha de nos premiers ayeux*
» *Les cœurs rudes & fiers, & les fist gracieux,*
» *Et d'vn peuple vaguant és bois à la fortune,*
» *Parmy les grands citez en fist vne commune.*

Donc Paix fille de Dieu, vueille-toy ſouuenir
Si ie t'inuoque à gré, maintenant de venir
Rompre l'ire des Rois, & puis l'honneur de celle
Que Ieſus Chriſt a faite au monde vniuerſelle
Entre ſon Pere & nous, repouſſe de ta main
Loin des peuples Chreſtiens le diſcord inhumain
Qui les tient acharnez, & vueilles de ta grace
A iamais nous aimer, & toute noſtre race.

AV ROY HENRY II.

SIre, quiconque ſoit qui fera voſtre hiſtoire
Honorant voſtre nom d'eternelle memoire,
A fin qu'à tout iamais les peuples à venir
De vos belles vertus ſe puiſſent ſouuenir:
Dira, depuis le iour que noſtre Roy vous fuſtes,
Et le Sceptre François en la dextre receuſtes,
Que vous n'auez ceſſé en guerre auoir veſcu
Maintenant le veinqueur, maintenant le veincu.
Dira que voſtre eſprit (treſ-magnanime Prince)
Ne s'eſt pas contenté de ſa ſeule prouince,
Mais par diuers moyens, & par diuerſes fois
A tenté d'augmenter l'Empire des François:
Et ſi Fortune aduerſe aux braues entrepriſes
De voſtre Maieſté, ne les a toutes miſes
A bien-heureuſe fin, toutefois on a veu
Que vous auez oſé & que vous auez peu.

Du premier coup d'essay Bolongne vous gaignastes,
Dedans les eaux du Rhin vos cheuaux abreuuastes,
L'Escossois dont le Sceptre est maintenant à vous,
S'est fait grand par vostre aide, & l'Anglois qui de coups
Se sent encor douloir, mesmes en vostre absence
A cogneu que pouuoit vostre forte puissance:
Vous fistes tout soudain par les eaux de la mer
Bien loin du bord François vos nauires armer,
Et comme auantureux, vous conquistes par force
Maugré le Geneuois la belle isle de Corse:
Maugré le Florentin auez dessous vos lois
Gouuerné par trois ans le peuple Siennois:
Et sous le magnanime & sage Duc de Guise
Naples, de droict Françoise, en frayeur auez mise.
Vous auez de Calais regaigné vostre port
Que les Rois vos ayeux ont estimé si fort
Que non du seul penser l'oserent entreprendre:
Vous l'auez entrepris & si l'auez sceu prendre.
Bref vous estes le Roy qui plus auez esté
Et en guerre & en paix, qui plus auez tenté
Le hazard de Fortune, & comme sur sa rouë
Des Princes & des Rois se remocque & se iouë:
Elle vous a monstré que peuuent les combas,
Aucunefois en haut, aucunefois en bas
Elle vous a tourné: pour exemple qu'au monde
Vn Roy tant soit-il grand, d'infortunes abonde.
Or apres mainte guerre & mainte trefue aussi
L'vn des Princes Lorrains auec Montmorenci
Ont ramené la paix, il faut bien qu'on la garde:
» *Ceux qui la gardent bien, le haut Dieu les regarde*
» *Et ne regarde point vn Roy de qui la main*

» *Touſiours trẽpe ſon glaiue au pauure ſang humain*
» *Sire, ie vous ſuppli' de croire qu'il vaut mieux*
» *Se contenter du ſien, que d'eſtre ambitieux*
» *Sur les Sceptres d'autruy: mal heureux qui deſire*
» *Ainſi comme à trois dez hazarder ſon Empire*
» *Sous le ieu de Fortune, & auquel on ne ſçait*
» *Si l'incertaine fin doit reſpondre au ſouhait.*
Que deſirez-vous plus? voſtre France eſt ſi grande!
» *L'homme qui n'eſt contẽt & qui touſiours demãde*
» *Quãd il ſeroit vn Dieu, eſt mal-heureux d'autant*
» *Que touſiours il deſire & n'eſt iamais contant.*
Or Prince, imaginez des Flamans la victoire:
Quel honneur auriez vous d'vne ſi pauure gloire,
D'auoir vn Roy Chreſtien comme vous, enchainé,
Et par voſtre Paris en triomphe mené?
Il vaudroit mieux chaſſer le Turc hors de la Grece,
Qui miſerable vit ſous le ioug de deſtreſſe,
Que chaſſer de ſa ville, ou d'aſſommer de coups
Vn peuple en Ieſus Chriſt baptiſé comme vous.
Il vaudroit beaucoup mieux vo' qui venez ſur l'âge
Ia griſon, gouuerner voſtre Royal meſnage,
Et vos petits enfans encores aux berceaux,
Qu'acquerir par danger des Sceptres tous nouueaux:
Il vaut mieux viure en paix, c'eſt à dire bien viure,
Ou baſtir voſtre Louure, ou lire dans vn liure,
Ou chaſſer és foreſts, que tant vous trauailler,
Et pour vn peu de bien ſi long temps batailler.
Que ſouhaitez-vous plus? la Fortune eſt muable:
Vous auez fait de vous mainte preuue honorable:
Il ſuffiſt il ſuffiſt, il eſt temps deſormais
Fouler la guerre aux pieds, & n'en parler iamais.
» *Penſez-vous eſtre Dieu? l'honneur du mõde paſſe,*

» *Il faut vn iour mourir quelque choſe qu'on faſſe:*
» *Et apres voſtre mort fuſſiez-vous Empereur,*
» *Vous ne ſerez non-plus qu'vn ſimple laboureur.*
Donc Sire, puis que Dieu (qui de voſtre couronne
Et de vous a pris ſoin) Paix ſa fille vous donne,
Preſent qu'il n'auoit faict aux Princes vos ayeux:
Gardez-bien ce ioyau, il vous enrichiſt mieux
Que s'il auoit domté par vne longue guerre
Deſſous voſtre pouuoir l'Eſpaigne & l'Angleterre.
Sus donc embraſſez-là, & embraſſez auſſi
C'eſt honneur de Lorraine & de Montmorenci
Qui par diuers moyens d'vne entrepriſe ſage
L'ont faite à voſtre honneur & à voſtre auantage.
O Paix fille de Dieu, qui nous viens reſiouir
Comme l'aube du iour qui fait r'eſpanouyr
Auecques la roſée vne roſe fleurie
Que l'ardeur du Soleil auoit rendu flétrie:
Apres la guerre ainſi venant en ce bas lieu,
Tu nous as reſiouys, ô grand' fille de Dieu.
Chaſſe ie te ſuppli' la guerre & les querelles
Bien loin du bord Chreſtien deſur les infidelles,
Turcs, Parthes, Mammelus, Scythes & Sarraſins,
Et ſur ceux qui du Nil ſont les proches voiſins:
Pends nos armes au croc, & en lieu des batailles
Attache à des crampons les lances aux murailles,
Et que le coutelas du ſang humain ſouillé
Pendu d'vne couraye au fourreau ſoit rouillé,
Et que le corſelet au plancher ſe moiſiſſe,
Et l'araigne à iamais ſes filets y ourdiſſe.
Donne-nous que celuy qui ſera le moyen
Entre ces deux grands Rois de rompre ton lien,
Meure trahy des ſiens d'vne playe cruelle,

Et qu'aux champs les maſtins luy ſuccent la cervelle:
Que ſes enfans bannis puiſſent mourir de faim
D'huis en huis ſans trouuer qui leur iette du pain.
Donne-nous que celuy qui mettra ſoin & peine
De te faire regner, voye ſa maiſon pleine
De faueurs & de biens, & qu'il voye fleurir
Ses enfans en honneur auant que de mourir.
Donne-nous tout cela: donne nous d'auantage,
Afin que le repos n'enerue le courage
De Henry noſtre Prince en ieux voluptueux,
Qu'il ſoit pour tout iamais (comme il eſt) vertueux,
Que ſon eſprit s'addonne aux choſes d'importance,
Et qu'imitant ſon pere il aime la ſcience,
Afin qu'au temps de paix il fleuriſſe en ſçauoir
Autant qu'il fiſt en guerre en force & en pouuoir.

DV RETOVR D'ANNE DE MONTMORENCY, CONNESTABLE de France, à Odet Cardinal de Chaſtillon.

» ON ne doit appeller tãdis qu'il vit icy,
» Vn homme bien-heureux ny mal-heureux auſsi:
» Tout çà-bas eſt douteux: la ſeule heure derniere
» Parfait noſtre bon-heur, ou bien noſtre miſere.

„ *Tel fleuriſt auiourd'huy qui demain fleſtrira,*
„ *Tel fleſtriſt auiourd'huy qui demain fleurira.*
„ *La Fortune gouuerne, & en tournant ſa rouë*
„ *Rit de noſtre conſeil & de nos faits ſe iouë.*
Rien n'y ſert la raiſon ny la force de cœur,
Nobleſſe ny parens, richeſſe ny faueur,
Ny meſme la vertu ny la Philoſophie
Qui s'arme en ſon ſçauoir: la Fortune deſfie
Les humaines raiſons, & ſans auoir lié
Sa force à nos conſeils, les eſcrabouille au pié,
Force qui n'a iamais noſtre plainte eſcoutée,
Qui domte tout le monde, & n'eſt iamais domtée.
Ne vois-tu, mon Odet, que le meſme deſtin
Qui nous fiſt malheureux aux murs de S. Quentin,
Luy-meſme noſtre dueil change en reſiouyſſance,
Redonnant auiourd'huy ton oncle à noſtre France?
La France eſtoit malade en l'abſence de luy,
Souſpiroit ſon malheur, ſe tourmentoit d'ennuy,
Frappoit ſon eſtomac, de pleurs eſtoit couuerte,
S'arrachoit les cheueux, & lamentoit ſa perte.
Comme vn petit enfant que ſa nourrice auoit
Allaité longuement, pleure s'il ne la voit,
De ſes petites mains au berceau ſe tourmente,
En ſouſpirant l'appelle, & touſiours ſe lamente
D'vne voix enfantine, & ne veut s'eſiouyr
Iuſqu'à tant qu'il la voye ou qu'il la puiſſe ouyr:
Mais ſi toſt qu'il la voit, en luy riant s'appaiſe,
Luy embraſſe le col, & doucement la baiſe:
Elle en ſes bras l'eſchauffe, & depuis le matin
Soigneuſe iuſqu'au ſoir le pend à ſon tetin:
Ainſi toute la France à l'heureuſe venue
De ton oncle captif ioyeuſe eſt deuenue,

Renoyant de retour celuy qui tant de fois
L'auoit si bien seruie en bien seruant nos Rois.
Elle s'est resiouye, ainsi qu'on voit la terre
En Auril s'esgayer, quand le Printemps desserre
Les huis de la Nature, & quand l'Hyuer neigeux
A mis à part sa gresle & ses vents orageux:
Adonques par les prez les fleurs s'espanouyssent:
Et auecques le Ciel les terres s'esiouyssent
Ainsi toute la France & ses Estats aussi
Se sont tous resiouys voyant ton oncle ici.
Le pauure Laboureur qui conduit sa chariie,
Celuy qui d'auirons la marine remiie,
Le Prestre, l'Aduocat, & le Noble qui tient
L'espée à son costé, d'aise ne se contient,
Ains le monstre par signe, & sautant de liesse
Foule la guerre aux pieds, le soin & la tristesse:
Tant il est de la France à bon droit estimé
Non de confiscations ny de biens affamé,
Que la seule vertu sans reproche & sans vice,
Que l'esprit vigilant & le loyal seruice
Qu'il a fait à deux Rois, de Cheualier priué
L'ont au plus haut degré de la France éleué.
Sus donc France sus donc, que gaillarde on te voye
Parmi les carrefours dresser les feux de ioye:
Qu'on respande du vin, & que le peuple esmeu
D'allegresse, en dansant tout-à l'entour du feu,
De chapellets de fleurs se couronne la teste,
Et qu'à iamais le iour de son retour soit feste.
Sus donc embrasse moy ce Seigneur desiré,
Que hors de la prison tu eusses retiré
Aux despens de ton sang & de ta propre vie,
Et que le peuple auoit de racheter enuie,

Si le Prince veinqueur euſt de grace permis
Qu'vne riche rançon en liberté l'euſt mis.
Rembraſſe de rechef ce vieillard honorable,
Ton auiſé Neſtor, ton ſage Conneſtable,
Lequel à ſon retour ne te r'amene pas
Querelle ny diſcord, ny guerre ny combas:
Mais la Paix bien-heureuſe à ſon retour arriue
Ceinte tout-à-l'entour des branches de l'Oliue.
Quel Palme, quel Laurier oſeroit couronner
Ce grand Montmorenci, qui vient pour nous donner
La paix, ayant desfait le monſtre de la guerre?
Les belliqueurs Romains qui veinquirent la terre,
Ne pourroient s'eſgaler à ſa belle vertu,
Non pas ce Scipion, bien qu'il ait combatu
Le vaillant Hannibal, & receu de Carthage
Pour les ſiens & pour luy le ſurnom en partage:
Ny le premier Ceſar qui miſt deſſous ſa main
Par trop d'ambition tout l'Empire Romain.
Ce n'eſt pas de merueille en ſuiuant mainte année
Les guerres, ſi lon trouue vne heure infortunée
De perdre vne bataille & d'eſtre priſonnier,
Cela ſouuent arriue à maint grand Cheualier:
Mais tirer du profit de ſa propre desfaite,
Et faire d'vne guerre vne amitié parfaite,
Accorder deux grands Rois, & leur flechir le cœur,
Et faire le veincu pareil à ſon veincueur,
Et d'vn Duc ennemy tirer vne alliance,
Et ioindre eſtroitement l'Eſpagne auec la France
D'vn nœud qui pour iamais en amour s'entretient,
Au ſeul Montmorenci cet honneur appartient,
Qui plus a fait pour nous; que s'il auoit par armes
Deſconfit tout vn camp de cent mille gendarmes:

» D'autant que la vie eſt meilleure que la mort,
» Et que le doux paix vaut mieux que le diſcord.
Ce-pendant, mon Odet, de la fortune amere
Tous maintenant le fruit, en renuoyant ton frere
Et ton oncle en faueur à-l'entour de leur Roy,
Qui plaignent leur mal-heur auſſi bien comme toy:
» Et entens deſormais pour choſe treſ-certaine
» Que ne ſaut s'aſſeurer de nulle choſe humaine.

A IEAN MOREL,

AMBRYNOIS.

QVand Iaſon & la fleur de la vaillante Grece
Portans leur mere au dos ſurmõterent la preſſe
Des ſablons de Libye, & à force de bras (Pallas
La pouſſerẽt au lac le parrain de Triton le Dieu de l'eau deſcouurant iuſqu'aux coſtes
Son beau corps monſtrueux, pour careſſer ſes hoſtes,
Leur donna le premier qu'il trouua:
Ceſte vne verde motte de terre qu'il leua
Et iuſte l'arracheant de ſon riuage meſme,
Et la mit en la main de l'Argonaute Euphеme,
Qui preſt le receut, bien qu'il ne penſaſt pas
Que ceſte motte fuſt (comme c'eſtoit) grand cas.
Or le nuict il ſongea qu'vne douce rouſée
De laict auoit par tout ceſte motte arrouſée,

Qu'il

Qu'il tenoit cherement embraſſée en ſon ſein,
Et qu'elle ſe changeoit en fille ſous ſa main,
Et que luy tout ardant de la grand' beauté d'elle
Accolloit par amour ceſte ieune pucelle,
Qui ſembloit dans le lict piteuſement crier
Comme vne de quinze ans que lon va marier.
Euphemeà ſon reſueil ne perdit la memoire
Du ſonge merueilleux qu'il n'auoit oſé croire
Dauant qu'il appellaſt à ſon conſeil Iaſon,
Et luy euſt dit le ſonge auenu du gazon.
Lors Iaſon luy reſpond : O Dieux que tel augure
Promet d'heur & de bien à ta race future!
Iette moy ceſte motte au profond de la Mer,
Les Dieux incontinent la feront transformer
En Iſle qui ſera la tresbelle nommée
There, de tes enfans nourrice renommée,
De tes nobles enfans qui feront iuſqu'aux Cieux
De bouche en bouche aller leurs faits victorieux.
Lors il ietta la motte à l'abandon de l'onde,
Dont vne iſle ſe fiſt la plus belle du Monde.
Ainſi, mon cher Morel, la fleur de mes amis,
Ie t'ay offert le don le premier qui s'eſt mis
De fortune en ma main, à fin qu'en quelque ſorte
Ie deſcouuriſſe au iour l'amour que ie te porte,
Comme voulant trop mieux te donner ſeulement
Vn don qui fuſt petit, que rien totalement,
A toy qui as eſgard au cœur de la perſonne,
Et non à la valeur du preſent qu'on te donne.
Or ce petit labeur que ie conſacre tien,
Eſt de petite monſtre, & ie le ſçay tresbien:
Mais certes il n'eſt pas ſi petit que l'on penſe:
Peut eſtre qu'il vaut mi eux que la groſſe apparence

Et recacher au Ciel ta flame de rechef,
Et ietter plus auant dessous la terre basse
Le fer qui maintenant se façonne en cuirasse,
Maintenant en armet, & tu deuois encor
Iusqu'au fond des enfers cacher les mines d'or
Car le fer & l'acier nuire aux hommes ne peuuent,
Si pour leur compagnon l'autre metal ne treuuent.
Que maudit soit celuy qui premier le trouua,
Qui premier le fondit, & premier l'approuua:
Il eust plus fait pour nous s'il eust remis au monde
Vne Chimere, vne Hydre en cent testes feconde,
Vn Python tout enflé de venin dangereux,
Que d'auoir descouuert ce metal mal-heureux.
» *Par la guerre ferrée on renuerse les villes,*
» *On depraue les loix diuines & ciuilles,*
» *On brule les autels & les temples de Dieu:*
» *L'equité ne fleurist, la iustice n'a lieu,*
» *Les maisons de leurs biens demeurent despouillées,*
» *Les vieillards sont occis, les filles violées,*
» *Le pauure laboureur du sien est dépestu,*
» *Et d'vn vice execrable on fait vne vertu.*
Est-ce pas le meilleur, ô soldats magnanimes,
Pour ne commettre point l'horreur de tant de crimes,
Bien viure en vos maisons sans armes, & auoir
Femme tresbelle & chaste entre vos bras, & voir
Vos enfans se iouër au-tour de la tetine,
Vous pendiller au col d'vne main enfantine,
Vous frisoter la barbe, ou tordre les cheueux,
Vous appeller papa, vous faire mille ieux,
Que de viure en vn champ, que coucher sur la dure
L'Esté à la chaleur, l'Hyuer à la froidure,
Et pres de ses parens mourir bien ancien,

Que d'auoir pour ſepulchre vn eſtomac d'vn chien?
Pource nobles ſoldats, & vous nobles gendarmes,
Et de bouche & de cœur deteſtez-moy les armes:
Au croc vos morions pour iamais ſoient liez,
A l'entour l'araignée en filant de ſes piez
Y ourdiſſe ſes rets, & en vos creuſes targes
Les ouurieres du miel y depoſent leurs charges:
Reforgez pour iamais le bout de voſtre eſtoc,
Le bout de voſtre pique en la poincte d'vn ſoc:
Vos lances deſormais en vouges ſoient trempées,
Et en faulx deſormais courbez moy vos eſpées,
Et que le nom de Mars, ſes crimes & ſes faits
Ne ſoient plus entendus, mais le beau nom de paix.
» *La paix premierement compoſa ce grand Monde,*
» *La paix miſt l'air, le feu, le ciel, la terre, & l'onde*
» *En paiſible amitié, & la paix querella*
» *Au chaos le diſcord, & le chaſſa de là*
» *Pour accorder ce Tout: la paix fonda les villes,*
» *La paix fertiliſa les campagnes ſterilles,*
» *La paix deſſous le ioug fiſt mugir les toreaux,*
» *La paix dedans les prez fiſt ſauter les troupeaux,*
» *La paix ſur les coutaux tira droit à la ligne*
» *Les enfans arrangez de la fertile vigne:*
» *De raiſins empamprez Bacche elle enuironna,*
» *Et le chef de Cerés de froment couronna.*
» *Elle enfla tout le ſein de la belle Pomonne*
» *D'abondãce de fruits que nous produit l'Autõne:*
» *Elle défaroucha de nos premiers ayeux*
» *Les cœurs rudes & fiers, & les fiſt gracieux,*
» *Et d'vn peuple vaguant és bois à la fortune,*
» *Parmy les grands citez en fiſt vne commune.*

Donc Paix fille de Dieu, vueille-toy ſouuenir
Si ie t'inuoque à gré, maintenant de venir
Rompre l'ire des Rois, & puis l'honneur de celle
Que Ieſus Chriſt a faite au monde vniuerſelle
Entre ſon Pere & nous, repouſſe de ta main
Loin des peuples Chreſtiens le diſcord inhumain
Qui les tient acharnez, & vueilles de ta grace
A iamais nous aimer, & toute noſtre race.

AV ROY HENRY II.

SIre, quiconque ſoit qui fera voſtre hiſtoire
Honorant voſtre nom d'eternelle memoire,
A fin qu'à tout iamais les peuples à venir
De vos belles vertus ſe puiſſent ſouuenir:
Dira, depuis le iour que noſtre Roy vous fuſtes,
Et le Sceptre François en la dextre receuſtes,
Que vous n'auez ceſſé en guerre auoir veſcu
Maintenant le veinqueur, maintenant le veincu.
Dira que voſtre eſprit (treſ-magnanime Prince)
Ne s'eſt pas contenté de ſa ſeule prouince,
Mais par diuers moyens, & par diuerſes fois
A tenté d'augmenter l'Empire des François:
Et ſi Fortune aduerſe aux braues entrepriſes
De voſtre Maieſté, ne les a toutes miſes
A bien-heureuſe fin, toutefois on a veu
Que vous auez oſé & que vous auez peu.

Du premier coup d'essay Bolongne vous gaignastes,
Dedans les eaux du Rhin vos cheuaux abreuuastes,
L'Escossois dont le Sceptre est maintenant à vous,
S'est fait grand par vostre aide, & l'Anglois qui de coups
Se sent encor douloir, mesmes en vostre absence
A cogneu que pouuoit vostre forte puissance:
Vous fistes tout soudain par les eaux de la mer
Bien loin du bord François vos nauires armer,
Et comme auantureux, vous conquistes par force
Maugré le Geneuois la belle isle de Corse:
Maugré le Florentin auez dessous vos lois
Gouuerné par trois ans le peuple Siennois:
Et sous le magnanime & sage Duc de Guise
Naples, de droict Françoise, en frayeur auez mise.
Vous auez de Calais regaigné vostre port
Que les Rois vos ayeux ont estimé si fort
Que non du seul penser l'oserent entreprendre:
Vous l'auez entrepris & si l'auez sceu prendre.
Bref vous estes le Roy qui plus auez esté
Et en guerre & en paix, qui plus auez tenté
Le hazard de Fortune, & comme sur sa rouë
Des Princes & des Rois se remocque & se iouë:
Elle vous a monstré que peuuent les combas,
Aucunefois en haut, aucunefois en bas
Elle vous a tourné: pour exemple qu'au monde
Vn Roy tant soit-il grand, d'infortunes abonde.
Or apres mainte guerre & mainte trefue aussi
L'vn des Princes Lorrains auec Montmorenci
Ont ramené la paix, il faut bien qu'on la garde:
» *Ceux qui la gardent bien, le haut Dieu les regarde*
» *Et ne regarde point vn Roy de qui la main*

» *Touſiours trẽpe ſon glaiue au pauure ſang humain*
» *Sire, ie vous ſuppli'de croire qu'il vaut mieux*
» *Secontenter du ſien, que d'eſtre ambitieux*
» *Sur les Sceptres d'autruy: mal heureux qui deſire*
» *Ainſi comme à trois dez hazarder ſon Empire*
» *Sous le ieu de Fortune, & auquel on ne ſçait*
» *Si l'incertaine fin doit reſpondre au ſouhait.*
Que deſirez-vous plus? voſtre France eſt ſi grande!
» *L'homme qui n'eſt contẽt & qui touſiours demãde*
» *Quãd il ſeroit vn Dieu, eſt mal-heureux d'autant*
» *Que touſiours il deſire & n'eſt iamais contant.*
Or Prince, imaginez des Flamans la victoire:
Quel honneur auriez vous d'vne ſi pauure gloire,
D'auoir vn Roy Chreſtien comme vous, enchainé,
Et par voſtre Paris en triomphe mené?
Il vaudroit mieux chaſſer le Turc hors de la Grece,
Qui miſerable vit ſous le ioug de deſtreſſe,
Que chaſſer de ſa ville, ou d'aſſommer de coups
Vn peuple en Ieſus Chriſt baptiſé comme vous.
Il vaudroit beaucoup mieux vo' qui venez ſur l'âge
La griſon, gouuerner voſtre Royal meſnage,
Et vos petits enfans encores aux berceaux,
Qu'acquerir par danger des Sceptres tous nouueaux:
Il vaut mieux viure en paix, c'eſt à dire bien viure,
Ou baſtir voſtre Louure, ou lire dans vn liure,
Ou chaſſer és foreſts, que tant vous trauailler,
Et pour vn peu de bien ſi long temps batailler.
Que ſouhaitez-vous plus? la Fortune eſt muable:
Vous auez fait de vous mainte preuue honorable:
Il ſuffiſt il ſuffiſt, il eſt temps deſormais
Fouler la guerre aux pieds, & n'en parler iamais.
» *Penſez-vous eſtre Dieu? l'honneur du mõde paſſe,*

» *Il faut vn iour mourir quelque chose qu'on face:*
» *Et apres vostre mort fussiez-vous Empereur,*
» *Vous ne serez non-plus qu'vn simple laboureur.*
Donc Sire, puis que Dieu (qui de vostre couronne
Et de vous a pris soin) Paix sa fille vous donne,
Present qu'il n'auoit faict aux Princes vos ayeux:
Gardez-bien ce ioyau, il vous enrichist mieux
Que s'il auoit domté par vne longue guerre
Dessous vostre pouuoir l'Espaigne & l'Angleterre.
Sus donc embrassez-là, & embrassez aussi
C'est honneur de Lorraine & de Montmorenci
Qui par diuers moyens d'vne entreprise sage
L'ont faite à vostre honneur & à vostre auantage.
O Paix fille de Dieu, qui nous viens resiouir
Comme l'aube du iour qui fait r'espanouyr
Auecques la rosée vne rose fleurie
Que l'ardeur du Soleil auoit rendu flétrie:
Apres la guerre ainsi venant en ce bas lieu,
Tu nous as resiouys, ô grand' fille de Dieu.
Chasse ie te suppli' la guerre & les querelles
Bien loin du bord Chrestien desur les infidelles,
Turcs, Parthes, Mammelus, Scythes & Sarrasins,
Et sur ceux qui du Nil sont les proches voisins:
Pends nos armes au croc, & en lieu des batailles
Attache à des crampons les lances aux murailles,
Et que le coutelas du sang humain souillé
Pendu d'vne courayе au fourreau soit rouillé,
Et que le corselet au plancher se moisisse,
Et l'araigne à iamais ses filets y ourdisse.
Donne-nous que celuy qui sera le moyen
Entre ces deux grands Rois de rompre ton lien,
Meure trahy des siens d'vne playe cruelle,

Et qu'aux champs les maſtins luy ſuccent la ceruelle:
Que ſes enfans bannis puiſſent mourir de faim
D'huis en huis ſans trouuer qui leur iette du pain.
Donne-nous que celuy qui mettra ſoin & peine
De te faire regner, voye ſa maiſon pleine
De faueurs & de biens, & qu'il voye fleurir
Ses enfans en honneur auant que de mourir.
Donne-nous tout cela : donne nous d'auantage,
Afin que le repos n'enerue le courage
De Henry noſtre Prince en ieux voluptueux,
Qu'il ſoit pour tout iamais (comme il eſt) vertueux,
Que ſon eſprit s'addonne aux choſes d'importance,
Et qu'imitant ſon pere il aime la ſcience,
Afin qu'au temps de paix il fleuriſſe en ſçauoir
Autant qu'il fiſt en guerre en force & en pouuoir.

DV RETOVR D'ANNE DE MONTMORENCY, CONNESTABLE de France, à Odet Cardinal de Chaſtillon.

» ON ne doit appeller tãdis qu'il vit icy,
» Vn homme bien-heureux ny mal-heureux auſſi:
» Tout çà-bas eſt douteux : la ſeule heure derniere
» Parfait noſtre bon-heur, ou bien noſtre miſere.

„ *Tel fleuriſt auiourd'huy qui demain fleſtrira,*
„ *Tel fleſtriſt auiourd'huy qui demain fleurira.*
„ *La Fortune gouuerne, & en tournant ſa rouë*
„ *Rit de noſtre conſeil & de nos faits ſe iouë.*
Rien n'y ſert la raiſon ny la force de cœur,
Nobleſſe ny parens, richeſſe ny faueur,
Ny meſme la vertu ny la Philoſophie
Qui s'arme en ſon ſçauoir: la Fortune desfie
Les humaines raiſons, & ſans auoir lié
Sa force à nos conſeils, les eſcrabouille au pié,
Force qui n'a iamais noſtre plainte eſcoutée,
Qui domte tout le monde, & n'eſt iamais domtée.
Ne vois-tu, mon Odet, que le meſme deſtin
Qui nous fiſt malheureux aux murs de S. Quentin,
Luy-meſme noſtre dueil change en reſiouyſſance,
Redonnant auiourd'huy ton oncle à noſtre France?
La France eſtoit malade en l'abſence de luy,
Souſpiroit ſon malheur, ſe tourmentoit d'ennuy,
Frappoit ſon eſtomac, de pleurs eſtoit couuerte,
S'arrachoit les cheueux, & lamentoit ſa perte.
Comme vn petit enfant que ſa nourrice auoit
Allaité longuement, pleure s'il ne la voit,
De ſes petites mains au berceau ſe tourmente,
En ſouſpirant l'appelle, & touſiours ſe lamente
D'vne voix enfantine, & ne veut s'eſiouyr
Iuſqu'à tant qu'il la voye ou qu'il la puiſſe ouyr:
Mais ſi toſt qu'il la voit, en luy riant s'appaiſe,
Luy embraſſe le col, & doucement la baiſe:
Elle en ſes bras l'eſchauffe, & depuis le matin
Soigneuſe iuſqu'au ſoir le pend à ſon tetin:
Ainſi toute la France à l'heureuſe venue
De ton oncle captif ioyeuſe eſt deuenue,

Renoyant de retour celuy qui tant de fois
L'auoit si bien ſeruie en bien ſeruant nos Rois.
Elle s'eſt reſiouye, ainſi qu'on voit la terre
En Auril s'eſgayer, quand le Printemps deſſerre
Les huis de la Nature, & quand l'Hyuer neigeux
A mis à part ſa greſle & ſes vents orageux:
Adonques par les prez les fleurs s'eſpanouyſſent:
Et auecques le Ciel les terres s'eſiouyſſent
Ainſi toute la France & ſes Eſtats auſſi
Se ſont tous reſiouys voyant ton oncle ici.
Le pauure Laboureur qui conduit ſa charüe,
Celuy qui d'auirons la marine remüe,
Le Preſtre, l'Aduocat, & le Noble qui tient
L'eſpée à ſon coſté, d'aiſe ne ſe contient,
Ains le monſtre par ſigne, & ſautant de lieſſe
Foule la guerre aux pieds, le ſoin & la triſteſſe:
Tant il eſt de la France à bon droit eſtimé
Non de confiſcations ny de biens affamé,
Que la ſeule vertu ſans reproche & ſans vice,
Que l'eſprit vigilant & le loyal ſeruice
Qu'il a fait à deux Rois, de Cheualier priué
L'ont au plus haut degré de la France éleué.
Sus donc France ſus donc, que gaillarde on te voye
Parmi les carrefours dreſſer les feux de ioye:
Qu'on reſpande du vin, & que le peuple eſmeu
D'allegreſſe, en danſant tout-à l'entour du feu,
De chapellets de fleurs ſe couronne la teſte,
Et qu'à iamais le iour de ſon retour ſoit feſte.
Sus donc embraſſe moy ce Seigneur deſiré,
Que hors de la priſon tu euſſes retiré
Aux deſpens de ton ſang & de ta propre vie,
Et que le peuple auoit de racheter enuie,

Si le Prince veinqueur euſt de grace permis
Qu'vne riche rançon en liberte l'euſt mis.
Rembraſſe de rechef ce vieillard honorable,
Ton auiſé Neſtor, ton ſage Conneſtable,
Lequel à ſon retour ne te r'ameine pas
Querelle ny diſcord, ny guerre ny combas:
Mais la Paix bien-heureuſe à ſon retour arriue
Ceinte tout-à-l'entour des branches de l'Oliue.
Quel Palme, quel Laurier oſeroit couronner
Ce grand Montmorenci, qui vient pour nous donner
La paix, ayant desfait le monſtre de la guerre?
Les belliqueurs Romains qui veinquirent la terre,
Ne pourroient s'eſgaler à ſa belle vertu,
Non pas ce Scipion, bien qu'il ait combatu
Le vaillant Hannibal, & receu de Carthage
Pour les ſiens & pour luy le ſurnom en partage:
Ny le premier Ceſar qui miſt deſſous ſa main
Par trop d'ambition tout l'Empire Romain.
Ce n'eſt pas de merueille en ſuiuant mainte année
Les guerres, ſi lon trouue vne heure infortunée
De perdre vne bataille & d'eſtre priſonnier,
Cela ſouuent arriue à maint grand Cheualier:
Mais tirer du profit de ſa propre desfaite,
Et faire d'vne guerre vne amitié parfaite,
Accorder deux grands Rois, & leur flechir le cœur,
Et faire le veincu pareil à ſon veincueur,
Et d'vn Duc ennemy tirer vne alliance,
Et ioindre eſtroitement l'Eſpagne auec la France
D'vn nœud qui pour iamais en amour s'entretient,
Au ſeul Montmorenci cet honneur appartient,
Qui plus a fait pour nous, que s'il auoit par armes
Deſconfit tout vn camp de cent mille gendarmes:

„ *D'autant que la vie eſt meilleure que la mort,*
„ *Et que la douce paix vaut mieux que le diſcord.*
Ce-pendant, mon Odet, de la fortune amere
Pren maintenant le fruit, en renoyant ton frere
Et ton oncle en faueur à-l'entour de leur Roy,
Qui plaignoit leur mal-heur auſſi bien comme toy:
„ *Et appren deſormais pour choſe treſ-certaine*
„ *Qu'il ne faut s'aſſeurer de nulle choſe humaine.*

A IEAN MOREL,

AMBRVNOIS.

QVand Iaſon & la fleur de la vaillante Grece
Portans leur mere au dos ſurmõterent la preſſe
Des ſablons de Libye, & à force de bras (Pallas
La pouſſerẽt au lac le parrain de Tritõ le Dieu de l'eau deſcouurant iuſqu'aux coſtes
Son beau corps monſtrueux, pour careſſer ſes hoſtes,
Leur donna le preſent le premier qu'il trouua:
Ce fut vn verd gazon de terre qu'il leua
En haſte l'arrachant de ſon riuage meſme,
Et le miſt en la main de l'Argonaute Eupheme,
Qui ioyeux le receut, bien qu'il ne penſaſt pas
Que ceſte motte fuſt (comme c'eſtoit) grand cas.
Or la nuict il ſongea qu'vne douce rousée
De laict auoit par tout ceſte motte arrousée,

Qu'il

Qu'il tenoit cherement embraſſée en ſon ſein,
Et qu'elle ſe changeoit en fille ſous ſa main,
Et que luy tout ardant de la grand' beauté d'elle
Accolloit par amour ceſte ieune pucelle,
Qui ſembloit dans le lict piteuſement crier
Comme vne de quinze ans que lon va marier.
Eupheme à ſon reſueil ne perdit la memoire
Du ſonge merueilleux qu'il n'auoit oſé croire
Dauant qu'il appellaſt à ſon conſeil Iaſon,
Et luy euſt dit le ſonge auenu du gazon.
Lors Iaſon luy reſpond : O Dieux que tel augure
Promet d'heur & de bien à ta race future!
Iette moy ceſte motte au profond de la Mer,
Les Dieux incontinent la feront transformer
En Iſle qui ſera la tresbelle nommée
There, de tes enfans nourrice renommée,
De tes nobles enfans qui feront iuſqu'aux Cieux
De bouche en bouche aller leurs faits victorieux.
Lors il ietta la motte à l'abandon de l'onde,
Dont vne iſle ſe fiſt la plus belle du Monde.
Ainſi, mon cher Morel, la fleur de mes amis,
Ie t'ay offert le don le premier qui s'eſt mis
De fortune en ma main, à fin qu'en quelque ſorte
Ie deſcouuriſſe au iour l'amour que ie te porte,
Comme voulant trop mieux te donner ſeulement
Vn don qui fuſt petit, que rien totalement,
A toy qui as eſgard au cœur de la perſonne,
Et non à la valeur du preſent qu'on te donne.
Or ce petit labeur que ie conſacre tien,
Eſt de petite monſtre, & ie le ſçay tresbien:
Mais certes il n'eſt pas ſi petit que l'on penſe:
Peut eſtre qu'il vaut mi eux que la groſſe apparence

De ces tomes enflez, de gloire conuoiteux,
Qui sont fardez de mots sourcilleux & vanteux,
Empoulliez & masquez, où rien ne se descœuure
Que l'arrogant jargon d'vn ambicieux œuure.
Ne vois-tu ces Chasteaux iusqu'au Ciel éleuez
Tomber tousiours deuant qu'ils soient paracheuez?
S'ils ne tombent du tout, volontiers quelque pierre
Tousiours de quelque part trebuche contre terre:
Et pendant que la salle ou la cuisine on fait,
D'autre costé la chambre ou la tour se desait.
Ie te confesse bien que le fleuue de Seine
A le cours grand & long, mais tousiours il attreine
Auec soy de la fange, & ses plis recourbez,
Sans estre iamais nets sont tousiours embourbez.
C'est pourquoy de Ceres les ministres Melisses
Voulans de leur Déesse orner les sacrifices,
Puisent en la fontaine, & non en ces torrens
Qui tõnent d'vn grand bruit par les rochers courans.
Petits Sonets bien-fait, belles Chansons petites,
Petits Discours gentils, sont les fleurs des Charites,
Des Sœurs & d'Apollon, qui ne daignent aimer
Ceux qui chãtent vne œuure aussi grãd que la mer,
Sans riue ny sans fond, de tempestes armée,
Et qui iamais ne dort tranquille ny calmée.
Peut estre que ce Liure vn iour se formera
En viue renommée, & volant semera
Tes hõneurs par le Monde, & ceux dont ton espouse
Sa pudique maison d'artifice dispouse,
Et ne voudra souffrir que la despite Mort
Emporte auec le corps vos noms outre le bord
Qu'on ne peut repasser, si ce n'est par la barque
Des vers qui font outrage à la cruelle Parque.

Mais tout ainſi, Morel, que par les beaux pourpris
Ou par les champs qui ſont diuerſement fleuris,
On voit errer l'Abeille, & de ſes cuiſſelettes
Ne prendre egalement des prez toutes fleurettes,
Mais auec preuoyance vn iugement elle a
De cueillir ceſte-ci, & laiſſer ceſte-là:
Ainſin en fueilletant ce mien petit ouurage
Tu ſçauras bien tirer (comme prudent & ſage)
Les vers qui ſeront fols, amoureux, eſuantez,
D'auec ceux qui ſeront plus grauement chantez,
Et plus dignes de toy, qui n'as l'oreille attainte
Sinon de chaſtes vers d'vne Muſe treſſainte,
Qui parle ſagement, & qui point ne rougit
De honte, ny l'auteur ny celuy qui la lit.
Le ſiuet amoureux que maintenant ie traite,
Ne me veut conceder vne plume diſcrete,
Qui ſans choix me fait dire ore mal ore bien,
Ainſi qu'Amour le veut qui m'a rendu tout ſien:
Imitant en ce poinct Nature ingenieuſe,
Qui met en meſme prée vne herbe venimeuſe
Tout aupres d'vne bonne, & met dedans les Cieux
Vn Aſtre qui eſt bon pres d'vn malicieux:
» *Et meſmes Iupiter le bien & le mal donne*
» *De ſes pipes là haut, à chacune perſonne,*
» *A fin qu'homme ne ſoit parfait en ce bas lieu:*
» *Car la perfection appartient ſeule à Dieu.*

A ODET DE COLLIGNY CARDINAL DE Chastillon.

TOut ce qui est enclos sous la voute des cieux,
N'est sinon vn theatre ouuert & spacieux,
Où l'homme desguisé, l'autre sans faux visage
Iouë sur l'eschaufaut vn diuers personnage:
Où madame Fortune aux grands & aux petits
Ainsi qu'vn bon Chorage appreste les habits:
Quelquefois la Vertu, i'entends si la Fortune,
Qui fait iouer les ieux, ne luy est importune.
L'vn iouë auec l'habit d'vn pompeux Empereur,
L'autre d'vn crocheteur, l'autre d'vn laboureur,
L'autre d'vn mercadant: ainsi la force humaine
Au plaisir de Fortune au monde se demaine.
Tel ioüoit maintenant le Prince Agamemnon,
Ou Oedipe, ou Telephe, ou Aiax, ou Creon,
Qui deuiendra corsere ou forçat qui chemine
Dans vn logis de bois au gré de la marine:
Et tel est dans du Pin sur les ondes marchant,
Qui deuiendra sur terre aduocat ou marchand:
Et tel changeant d'habit contre-faisoit le maistre,
Qu'on ne voudroit apres pour vn valet cognoistre,
Ou soit que de nature on n'est iamais contant,

Ou que le ſort humain eſt touſiours inconſtant.
Dés le commencement que ie fus donné Page.
Pour vſer la plus-part de la fleur de mon âge
Au royaume Eſcoſſois de vagues emmuré:
Qui m'euſt en m'embarquant ſur la poupe, iuré
Que changeant mon eſpée aux armes bien appriſe,
I'euſſe pris le bonnet des Paſteurs de l'Egliſe,
Ie ne l'euſſe pas creu: & me l'euſt dit Phœbus,
I'euſſe dit ſon Trepied & luy n'eſtre qu'abus:
Car i'auois tout le cœur enflé d'aimer les armes,
Ie voulois me brauer au nombre des gendarmes,
Et de mon naturel ie cherchois les debats,
Moins deſireux de paix, qu'amoureux de combats.
Mais Fortune voyant que ie ſuiuois ſans elle
Mon inclination gaillarde & naturelle,
Changea ma volonté, & m'arracha du ſein
Ma premiere entrepriſe & mon premier deſſein.
Ie deuins eſcolier, & mis ma fantaiſie
Au folaſtre meſtier de noſtre Poëſie,
Afin de vous ſeruir & les Princes de nom,
Pour enſemble acquerir des biens & du renom:
» *Car l'honneur ſans le bien laiſſe l'hõme en arriere,*
» *Et le bien ſans l'honneur ne profite de guiere.*
Puis que Protenotaire il faut en bonnet rond
Acheuer mon roulet comme les autres font,
Ie vous pri' ne ſouffrez (ſi quelque ſoin vous touche
De Ronſard qui vous ſert & de cœur & de bouche)
Que l'enuieux vn iour ne luy reproche point
De l'auoir veu iouer ſans tiltre & mal-empoint,
Sans argent endebté, ſans table & ſans parolle,
Ayant en vous ſeruant treſmal ioué ſon rolle.

L'EXCELLENCE DE L'ESPRIT DE L'HOMME.

Sur la traduction de Tite-Liue faite par Hamelin.

NOus ne sommes pas nez de la dure semence
Des caillous animez, d'vne plus noble essence
Nostre esprit est formé, lequel a retenu
Le naturel du lieu duquel il est venu.
Or tout ainsi que Dieu en variant exerce,
Estant seul, simple & vn, sa puissance diuerse,
Et se monstre admirable en ce grand Vniuers
Pour la varieté de ses effects diuers:
Ainsi nostre ame seule image tresspetite
De l'image de Dieu, le Tout-puissant imite
D'vn subtil artifice, & de sa Deïté
Nous monstre les effects par sa diuersité.
Quand elle trouue vn corps d'vne masse legere
Qui honore craintif son hostesse estrangere,
Et qui sans grommeler obeyt promptement
Comme vn bon seruiteur à son commandement,
Elle acheue des faits qui donnent d'âge en âge
Et d'elle, & de son corps illustre tesmoignage:
Car de son naturel sans quelque chose ourdir,

Oisiue dans le corps ne se veut engourdir,
D'autant que son essence est dispoſte & mobile,
Et qui ne peut iamais demeurer inutile.
Comme vne bonne mere apres que son fils dort
Couché seul au berceau, hors de la chambre sort,
Et dedans vn iardin s'esbat & se promeine
Iusqu'à tant que le soin de son fils la r'ameine
Duquel elle est soigneuse, & le trouuant seulet
Descouure sa mammelle & luy donne du laict:
Ainsi nostre ame sort quand nostre corps repose,
Comme d'vne prison où elle estoit encloſe.
Et en sa promenant & ioüant par les Cieux,
Son pays naturel, banquete auec les Dieux:
Puis ayant bien mangé de la saincte Ambrosie,
Redeualle en son corps pour le remettre en vie,
Qui pasmé sommeilloit, & qui soudain mouroit,
Si l'ame à retourner trop long temps demeuroit.
Si toſt qu'elle est r'entrée, elle luy communique
Ce qu'elle apprend de Dieu, luy monstre la pratique
Du mouuement du Ciel, luy merque les grandeurs
Des Astres etherez, leur force & leurs splendeurs,
Des grands & des petits: car comme en vne ville
Où chacun garde bien la police ciuile,
On voit les Senateurs au premier rang marchans
Tenir leur grauité, au second les marchans,
Au tiers les artizans au quart la populace:
Ainsi dedans le Ciel les Astres ont leur place
Et leur propre degré, grands, petits, & moyens,
De la maison du Ciel eternels citoyens.
Elle luy dit apres s'il y a d'autres Mondes,
Et Nature reçoit les formes vagabondes,
Si le Soleil, si Mars, & si la Lune aussi

D'hommes ſont habitez comme eſt la terre icy
De villes, de foreſts, de prez & de riuieres:
Si leurs corps ſont formez de plus ſimples matieres
Que les noſtres mortels, qui ſont faits groſſement
Comme habitans ce ſombre & groſſier Element.
Luy dit comme ſe fait la foudre dans les nuës,
Les greſles, les frimats, & les pluyes menues,
Vents, neiges, tourbillons, & luy fait meſurer
Le Ciel, la mer, la terre, à fin de l'aſſeurer
Par myſteres ſi hauts, que noſtre ame eſt diuine,
Ayant priſe de Dieu ſa premiere origine.
Elle fait que les vns deuiennent inuenteurs
Des ſecrets plus cachez, les autres Orateurs,
Les autres Medecins: aux vns la Poëſie
Imprime bruſquement dedans la fantaiſie,
Et aux autres la Loy, aux autres de pouuoir
D'vn luth bien accordé les hommes eſmouuoir,
Aux autres de ſacrer la venerable hiſtoire
Des humains accidens au Temple de Memoire:
Comme a fait ceſt autheur, qui du peuple Romain
A deſcrit les combats, peuple qui ſous ſa main
Tenoit ce que la mer dedans ſes bras enſerre,
Que nous pauures humains ſoulõs nommer la Terre.
Or ce peuple de Mars iamais rien n'entreprit
En ſes premiers combats, que Liue n'ait eſcrit,
Et n'a voulu ſouffrir que l'enuieux ſilance
Engloutiſt ſans honneur la Romaine puiſſance.
Or luy grand diſcourut comme preuoyant bien
Que tout ce qui eſt né deuoit finir en rien,
Et que Rome à la fin, ſon marbre & ſon porfire,
Sa hauteur, ſa grandeur, & bref tout ſon Empire
Par la ſuite des ans deuiendroit vn Tombeau,

Sur lequel le paſteur conduiſoit ſon troupeau:
Il a contre le temps ceſte Rõme allongée
Par les doctes filets d'vne encre bien purgée,
Et d'vne heureuſe plume, outil duquel le ſort
S'oppoſe à la rigueur du Temps & de la Mort.
Qui cognoiſtroit Hector, qui cognoiſtroit Troïle,
Ny d'Vlyſſe les faits, ny le courroux d'Achille,
Alexandre, Ceſar, ſans l'encre qui combat
Contre la faux du Temps qui toute choſe abat?
Mais par-ſur tout l'hiſtoire eſt vn bien profitable
Et la plus propre à nous, quand elle eſt veritable:
Elle fait d'vn ieune homme vn vieillard à vingt ans,
D'vn vieillard vn enfant, s'il ne cognoiſt des temps
Et des mutations les miſeres communes,
Et l'heur & le malheur des diuerſes fortunes.
L'hiſtoire ſans nous mettre au hazard des dangers
Nous apprend les combats des Princes eſtrangers,
Et de ceux de noſtre âge, & comme vne peinture
Nous repreſente à l'œil toute humaine auanture:
Nous monſtre qu'à la fin le meſchant eſt deceu,
Nous monſtre quel loyer l'homme iuſte a receu,
Afin que par exemple vn chacun puiſſe ſuiure
Loin de meſchanceté le chemin de bien viure.
L'hiſtoire ſert aux Rois, aux Senats, & à ceux
Qui veulent par la guerre auoir le nom de Preux:
Et bref touſiours l'hiſtoire eſt propre à tous vſages:
C'eſt le teſmoin du temps, la memoire des âges,
La maiſtreſſe des ans, la vie des mourans,
Le tableau des humains, miroir des ignorans,
Et de tous accidens meſſagere chenue,
Par qui la verité des ſiecles eſt cognue,
Qui n'enlaidit iamais: car tant plus vieille elle eſt,

Plus elle ſemble ieune, & plus elle nous plaiſt.
Or des hiſtoriens nul antique n'arriue
Ny moderne à l'honneur du Romain Tite-Liue,
Lequel (las!) toutefois en tenebres giſoit,
Et des peuples Latins ſeulement ſe liſoit:
Maintenant les François auront ſon bel ouurage
Traduit fidelement en leur propre langage
Par le docte Amclin, lequel auoit deuant
En cent façons monſtré combien il eſt ſçauant,
Soit en Philoſophie, ou en l'art d'Oratoire,
Soit à ſçauoir traiter les faits de noſtre hiſtoire,
Ou ſoit pour contenter l'oreille de nos Rois
Et par les vers Latins, & par les vers François.
Si les meilleurs auteurs de Rome & de la Grece
Eſtoient ainſi traduits, la Françoiſe ieuneſſe
Sans tant ſe trauailler à comprendre des mots
(Comme des perroquets en vne cage enclos)
Apprendroient la ſcience en leur propre langage:
Le langage des Grecs ne vaut pas d'auantage
Que celuy des François: le mot ne ſert de rien,
La ſcience fait tout, qui ſe dit auſſi bien
En François qu'en Latin, noſtre langue commune:
Les mots ſont differens, mais la choſe eſt toute vne.
Et pource lon deuroit par preſens inuiter
Ce gentil Tranſlateur, à fin d'en exciter
Mille par ſon exemple à rendre en noſtre France
Ainſi qu'vn propre acquiſt, les arts, & la ſcience:
Car iamais moindre honneur à l'homme n'eſt venu
D'augmenter richement ſon langage cognu,
Que ſur les ennemis en ſeruant ſa prouince
Par armes allonger l'Empire de ſon Prince.

PARADOXE.

AV ROY CHARLES IX.

IE voudrois bien ô Pallas, te chanter:
Mais ie ne puis vn ouurage inuenter
Digne de toy, digne de ta puiſſance,
Ny du cerueau dont tu pris ta naiſſance
Quand esbranlant vn bouclier Gorgontin
Tu fis trembler tout le Ciel aimantin.
Il eſt bien vray que noſtre ame diuine
Peut inuenter ſuiuant ſon origine,
Et par eſprit s'en-voler dans les Cieux.
Mais dequoy ſert ce tiltre ambitieux,
Quand les Lions bien armez de nature
Font par les champs des hommes leur paſture,
Et plus puiſſans enſanglantent leur flanc,
Onglès & dents touſiours en noſtre ſang?
Et toutefois l'homme ſe vante maiſtre
Des animaux, dont la nature & l'eſtre
Et le berceau où il eſt attaché,
Monſtre qu'eſtre homme eſt preſques vn peché?
Bien peu nous ſert la race Titanique
De Promethée & ſon argile antique,
Et le feu pris en la haute maiſon
Contre vn Lion qui n'a point de raiſon.
Les ſeules Mains qui en dix doigts s'alliẽt,
Comme il nous plaiſt qui s'ouurent & ſe plient,
Nous font ſeigneurs des animaux, & non
Vne raſon qui n'a rien que le nom,

Bien qu'arrogante & venteuſe ſe fie
Aux ſots diſcours de la Philoſophie,
Laquelle en vain au Ciel veut faire aller
Nos corps bourbeux qui ne peuuent voller.
Voyez-vous pas que ceux qui dés naiſſance
Perdent eſprit, raiſon, & cognoiſſance,
Pols, idiots, la honte des humains,
Font ſeulement (pour manier les mains)
Crainte au Lion & au Tygre ſauuage:
Tant vaut la Main & ſon gentil vſage!
Si les Sangliers, les Tygres, & les Loups
Auoient des mains & des doigts comme nous,
Ils ſeroient Rois des terres où nous ſommes,
Et donneroient commandement aux hommes:
» *Mais bien peu ſert vn cœur ſuperbe & haut*
» *A l'ennemy quand la main luy defaut.*
La Main fait tout : les murailles ſont fermes
Par noſtre main: la Main forge les armes,
Et fait tourner en coutres bien trenchans
Le rouge fer laboureur de nos champs.
La Main ourdiſt rets, cordages, & toiles,
Creuſe les nefs, luy attache des voiles
Au haut du maſt, les ailes des vaiſſeaux.
La Main bien iointe en cinq ſouples rameaux,
Commence tout, parfait tout, & ne ceſſe
De trauailler, des meſtiers la Princeſſe,
Qui peut ſon œuure aux eſtoiles pouſſer,
Royne des arts, miniſtre du penſer.
Les Mains font l'hõme, & le font de la beſte
Eſtre veinqueur, non les pieds, ny la teſte.
Ta main Pallas ton Oliuier planta,
Huile & preſſoüers ta main nous inuenta,

Filer la laine, eſcarder, & la teindre,
Vn bel ouurage auec l'aiguille peindre
De ſoye & d'or: par là tu te vengeas
Quand en araigne Arachné tu changeas,
Et pour chef-d'œuure & l'honneur de ton voile
Tu la fis pendre au milieu de ſa toile.
Par les cinq doigts les honneurs ſe font preux:
Que diray plus? la bataille de Dreux,
De ſainct Denis par la main fut gaignée.
Si la raiſon n'en eſt accompaignée,
Ce n'eſt que vent: d'autant qu'elle ne peut
Paracheuer les deſſeins qu'elle veut.
I'ay, mon grand Prince, en ce vers memorable
Eſcrit des Mains la loüange admirable:
Car peu vaudroit l'entendement humain,
Bien que diuin, ſans l'aide de la Main:
Et ie diray comme ma fantaiſie
Fut reſueillée en telle Poëſie.
Voyant vn Loup qui mangeoit vn Toreau
Et menaçoit des dents le paſtoureau,
Le paſteur priſt par vn cas d'auanture
Deux longs couteaux pendus à ſa ceinture,
Et les faiſant l'vn ſur l'autre choquer
Fiſt peur au Loup: voyant le Loup moquer
Par telle ruſe & d'vne main ſi prompte,
I'eu tout le cœur enuironné de honte
D'equoy perſonne encores n'auoit fait
L'hymne des Mains par qui tout ſe parfait.

A VNE GRAND DAME.

LOrs que i'oy dire à ceux qui vous cognoissent,
Que les beautez diuerses aparoissent
Sur vous, Madame, & y luisent ainsi
Que luist le Ciel d'estoilles esclarcy
Aux nuicts d'hyuer, quand les belles Planettes,
Qui de la mer sortent claires & nettes,
Monstrent leur face, & du clair de leurs yeux
Dorent la nuict, & font honneur aux Cieux.
Puis quand on dit qu'auez mis en reserue
Tous les beaux Arts de la Grecque Minerue,
Et qu'auez fait de vostre bon cerueau
Naistre en sçauoir vn Mercure nouueau,
Qui vous conduit la main à bien escrire,
Miracle estrange! & la langue à bien dire,
A bien parler, & à bien discourir
Pour le secret des sciences ouurir,
Que vous sçauez conter en tous langages
Ayant choisy les liures les plus sages:
Et c'est pourquoy outre l'humain deuoir
Les plus sçauans vous passez en sçauoir,
Pour demeurer la merueille des Dames
En qui le Ciel logea de belles ames.
Puis quand on dit que vous auez pillé
L'or & la soye, & qu'auez habillé
De leur splendeur vos longues tresses blondes,
Qui sur la iouë en s'allongeant comme ondes

Vont quelquefois, & quelquefois auſsi
Ont leur beau cours d'vn ſcophion racourcy,
Dont le gaillard & delicat ouurage
Pourroit gaigner, non l'amoureux courage
D'vn qui ſeroit de nature courtois,
Mais l'eſtomac d'vne Fere des bois,
S'il contemploit la douce mignotiſe
De voſtre chef, alors qu'il s'adoniſe
D'vn beau bonnet, ou le voyant encor'
Couuert d'vn ret fait de perles & d'or,
Et au deſſous la ronde & nette oreille
Seruant de luſtre à la ioüe vermeille
Et au beau col delicat & mollet,
Dont la blancheur eſt plus blanche que laict,
Que ſur du ionc vne pucelle appreſte
Eſtant oiſiue au long iour d'vne feſte,
Et entremet mille fraizes parmy
Pour le donner à ſon nouuel amy,
Qui ſeul abſent, s'eſcoule de miſere
N'oſant la voir pour crainte de ſa mere.
Puis quand on dit que vous portez au front
Cent maieſtez royales, qui vous font
Preſque adorer, & que portez enſemble
Vne douceur qui vos ſuiets aſſemble
Sous voſtre Sceptre, ayant en grauité
Ioinct la douceur auec la maieſté.
Puis quand on dit que les flames fatales
Vous furent tant en naiſſant liberales,
Que d'enrichir de leurs feux les plus beaux
Vos yeux diuins plus clairs que ces flambeaux
Qui vont ſauuant du danger la Nauire
Quand le fort vent la frappe de ſon ire,

Yeux maintenant cruels & gracieux,
Tantoſt benins, tantoſt audacieux,
Clos, demiclos, qui d'vne œillade tirent
Ainſi qu'vn haim les cœurs qui les admirent
Pendus en eux, yeux iumeaux où le iour
D'vn ciel ſerain arreſte ſon ſeiour,
Tant ils ſont beaux, & tant ils ſe deſcouurent
Doux, quãd aux cœurs le Paradis ils ouurent,
Que les Amours, la Grace & le Plaiſir
Ont bien voulu pour demeure choiſir.
Puis quand on dit que le vermeil des Roſes
Tout fraiſchement deſſus l'Aube déclоſes,
Et les Oeillets & la blancheur des Lis
Nouuellement ſous l'Aurore cueillis,
Ont coloré le teint de voſtre iouë,
Où la Cyprine & la Grace ſe iouë.
Puis quand on dit qu'vn coural reuouté
Cloſt en rondeur d'vn & d'autre coſté
Le beau portrait de vos leures iumelles,
Et que deux rangs de perles naturelles
Ornent vos dents, d'où ſortent ces douceurs
Et ces beaux mots (les appas des eſprits)
Qui tous rauis pendent à voſtre bouche,
Tant la douceur de vos propos les touche.
Bref, quand on dit que vos bras, que vos mains,
Que voſtre aller eſtonnent les humains
Qui oſent bien regarder voſtre face:
Et que ſur tout vous auez vne grace
Dans le Ciel née, vn geſte & vn maintien
Qu'homme mortel n'oſeroit dire ſien,
Et par-ſur tout vne façon de faire
Que l'art humain ne ſçauroit contrefaire:

Lors en oyant ſi braues raconteurs,
Dedans mon cœur ie les penſe menteurs,
Et ne ſçaurois comprendre en ma ceruelle
Qu'on puiſſe voir vne Royne ſi belle.
Il m'eſt aduis que ie ſonge en mon lit,
Ou que i'aduiſe vn fantaume de nuit,
Qui çà qui là autour de mes yeux vole
Ainſi qu'vn ombre incertain & friuole,
Dont ie ne puis la forme retenir,
Ny au matin de luy me ſouuenir.

A OLIVIER DE MAGNY.

QV'on me dreſſe vn Autel, qu'à non-per on m'ameine
Trois porcs, & trois agneaux friſez de noire laine,
Qu'on me tire du vin pour verſer ſur le feu:
Ie veux publiquement ce iourd'huy faire vn vœu
Deuant toute la France, & deuot me contraindre
Par vn ſerment promis de iamais ne l'enfraindre:
» *Car par droit de nature vn bon cœur eſt tenu*
» *De ſouſtenir celuy qui l'aura ſouſtenu.*
Or ainſi que le poil de ceſte noire beſte
Craquette dans le feu, ainſi ma chere teſte
Y puiſſe craqueter, ſi iamais enuers toy
Conſtant en mon contract ie te manque de foy.
Te ſerrant les deux mains par les Dieux ie te iure
De n'endurer iamais qu'vn ſot te face iniure,
Sans te vanger ainſi que tu m'as reuangé

Du sot iniurieux qui m'auoit outragé.
Donque mon cher Magny, que nul ne se hazarde
D'offenser ton renom : car i'en ay pris la garde,
Qui peux monstrer à ceux qui s'en voudroiét moquer
De quel aspre aiguillon ma Muse sçait piquer.
Tandis par cent trauaux poursuy ton entrepriſe.
» *Les Dieux ont la Sueur deuant la Vertu miſe,*
» *Et faut beaucoup grimper ains qu'atteindre au*
» *Du roc où la Vertu liberale promet (ſommet*
» *Apres dix mille ennuis vne gloire eternelle*
A ceux qui comme toy ſeront amoureux d'elle,
Et qui deſdaigneront d'vn courage hautain
Ces maſtins enuieux qui nous mordent en vain.

A LVY-MESME.

LOrs que ta mere eſtoit preſte à geſir de toy,
Si Iupiter des Dieux & des hommes le Roy
Luy euſt iuré ces mots: L'enfant dont tu es pleine,
Sera tant qu'il viura ſans douleur & ſans peine,
Et touſiours luy viendront les biens ſans y ſonger,
Tu dirois à bon droit Iupiter menſonger.
Mais puis que tu es né ainſi que tous nous ſommes
A la condition des miſerables hommes,
Pour auoir en partage ennuis, ſoucis, trauaux,
Douleurs, triſteſſes, ſouis, torments, peines & maux,
Il faut baiſſer le doz, & porter la fortune
Qui vient dés la naiſſance à tous hommes commune:
Ce que facilement patient tu feras,

Quand iuge de toy-meſme en ton cœur penſeras,
» *Que tu n'es pas vn Dieu, & qu'õ ne voit au Mõde*
» *Choſe qui plus que l'homme en miſeres abonde,*
» *Qui plus ſoudain s'eſleue, & qui plus ſoudain ſoit*
» *Tombé quand il eſt haut: & certes à bon droit.*
» *Car il n'a point de force, & ſi touſiours demande*
» *D'attenter plus que luy quelque entrepriſe grande.*
Ce que tu quiers du Roy, Magny, n'eſt pas grãd eus:
Et deſia l'eſperance en giſt entre tes bras.
Le iour preſſe la nuict: pource pren bon courage,
Tu n'as garde de fondre au milieu de l'orage,
Puis que tu as en lieu du bel Aſtre beſſon
Des Spartains, la faueur de ton grand d'Auanſon,
Qui ja pouſſe ta Nef ſur la riue deſerte
Pour y payer tes vœux à Glauque & Melicerte.

A MONSIEVR NIÇOT.

NAture fiſt preſẽt de cornes aux Toreaux,
Et pour armes de crampe, & de ſole aux Cheuaux,
Aux Poiſſons du nouër, & aux Aigles d'addreſſe
De trancher l'air ſoudain, aux Liéures de viſteſſe,
Aux Serpens du venin enuelopé dedans
Leur queuë & leur gencine, & aux Lions des dens,
A l'Homme de prudence & n'ayant plus puiſſance
De donner comme à l'hõme, aux femmes la prudence,
Leur donna la beauté, pour les ſeruir en lieu
De piſtoles, de dars, de lances & d'eſpieu:
Car la beauté, Nicot, d'vne plaiſante Dame
Surmonte hommes & Dieux, les armes & la flame.

SONNETS A DIVERSES PERSONNES,

DEDIEZ AV SEIGNEVR de Villeroy.

Au Roy Henry III.

L'Europe eſt trop petite, & l'Aſie & l'Afrique
Pour toy qui te verras de tout le monde Roy:
Auſſi le Ciel n'aguere a fait naiſtre pour toy
Du milieu de la mer la nouuelle Amerique.
Afin que ce grand Tout ſoit l'Empire Gallique,
Et que le Monde entier obeiſſe à ta Loy,
Comme deſia ton Sceptre abaiſſe deſſous ſoy
L'Arctique, il puiſſe vn iour gouuerner l'Antarctique.
Les Parques dans le Ciel t'ont filé ceſt honneur:
Quand tu ſeras tout ſeul de ce Monde Seigneur,
Tu fermeras par tout le Temple de la Guerre.
La Paix & les Vertus au Monde fleuiront:
Iupiter & Henry l'Vniuers partiront,
L'vn Empereur du Ciel & l'autre de la Terre.

A luy-meſme.

NY couplet amoureux ny amoureuſe ligne,
Ny Sonnet ny Chanſon ne vous peut mettre aux Cieux:
Vn liure tant ſoit grand, tant ſoit laborieux,
De vos belles vertus encores n'eſt pas digne.
Vous eſtes des François l'heur le Ciel & le ſigne:
Et qui voudroit chanter vos faits victorieux,
Guerres combats deſſeins villes places & lieux,
Il faudroit emprunter la douce voix d'vn Cygne.
Pourtant ſouuenez-vous qu'orfelins de renom
Diomede fuſt mort, Achille, Agamemnon,
Sans la Muſe d'Homere heureuſement fertile,
Qui des Roys genereux les honneurs eſcriuoit:
Pour cela Scipion d'Ennius ſe ſeruoit,
Et le fils de Ceſar ſe ſeruoit de Virgile.

A luy-meſme.

MADRIGAL.

PErles rubis & pierres precieuſes
Soyent pour le front de ce royal guerrier,
Prince inuincible, & non le verd Laurier,
Honneur trop bas pour ſes mains belliqueuſes.
De Myrte verd les fueilles bien-heureuſes
Soyent pour le mien à fin de me lier,
Non pour ma gloire, ains comme vn priſonnier
Qu'Amour a prins aux guerres amoureuſes.
Mais s'il aduient apres auoir veſcu

Long temps en peine & en douleur extréme,
Qu'en surmontant la force de moy-mesme
Ie suis veinqueur du Dieu qui m'a veincu,
Tant redouté au Ciel & en la Terre,
Mon loz sera plus diuin que le sien:
Il a veincu des hómes en la guerre,
Et moy vn Dieu son Seigneur & le mien.

A luy-mesme.

PRince quand tout mon sang bouillonnoit de ieunesse,
Et de corps & d'esprit gaillard & vigoureux
Sur l'Auril de mes ans ie deuins amoureux
D'vne belle, gentille & courtoise Maistresse.
Seule elle estoit mon cœur, mes yeux & ma Déesse:
Auſsi de sa beauté ie fu tant desireux,
Que mon plaisant malheur me sembloit biẽ-heureux,
Mais ce bouillon d'amour par le temps a prïs cesse.
Maintenant que ie suis sur l'Autonne & grison,
Les amours pour Ronsard ne sont plus de saison:
Ie ne veux toutefois m'excuser dessus l'âge.
Voſtre commandement de ieunesse me sert,
Lequel maugré les ans m'allume le courage,
D'autant que le bois sec bruſle mieux que le verd.

A luy-mesme.

VN plus ieune escriuain que l'âge fauorise,
Chantera la beauté la grace & les attraits,
Les arcs, les feux, les nœuds, les liens & les traits,

Les larmes, les souſpirs, l'embuſche & la ſurpriſe,
La foy cent fois rompue & cent fois repromiſe,
Dons, meſſages, eſcrits, prieres & ſouhaits,
Guerres, haines, diſcords, tréues, noiſes & paix
De celle dont les yeux tiennent voſtre franchiſe.
Au ieune âge conuient chanter telles chanſons:
A moy d'enfler la trompe, & de plus graues ſons
Reſueiller par les champs les Françoiſes armées,
Et ſonner les vertus de ces braues guerriers,
Qui loin dedans l'Aſie aux terres Idumées
Du ſang Royal de France ont planté les lauriers.

A MONSEIGNEVR LE Duc de Touraine, François de France, fils & frere de Roy, entrant en la maiſon de l'Autheur.

Bien que ceſte maiſon ne vante ſon porphire,
Son marbre ny ſon iaſpe en œuure elabouré:
Que ſon plancher ne ſoit lambriſſé ny doré,
Ny portrait de tableaux que le vulgaire admire:
Toutefois Amphion l'a bien daigné conſtruire,
Où le ſon de ſa Lyre eſt encor demeuré,
Où Phœbus comme en Delphe y eſt ſeul honoré,
Où la plus belle Muſe a choiſi ſon Empire.
Apprenez, mon grãd Prince, à meſpriſer les biens.
La richeſſe d'vn Prince eſt l'amitié des ſiens:
Le reſte des grandeurs nous abuſe & nous trompe.
La bonté, la vertu, la iuſtice & les lois
Aiment mieux habiter les antres & les bois,
Que l'orgueil des Palais qui n'ont rien que la põpe.

AVDIT SEIGNEVR DVC, entrant en son iardin.

Vne Nymphe Iardiniere parle.

CEs grands, ces triomphans, ces superbes Romains,
Qui auoient eu du Ciel vn si braue courage,
A leur commencement viuoyent du labourage,
Et sans honte tenoyent la charue en leurs mains.
Ces grandeurs, ces honneurs dont les hommes sont plains,
Ne sont pas les vrais biens qui font l'hõme plus sage:
Vn petit clos de terre, vn petit heritage
Les rend plus vertueux, plus gaillards & plus sains:
Ces arbres, qui pour vous leurs robbes renouuellẽt,
Ces fleurs & ces iardins & ces fruicts vous appellẽt,
Celebrans iusqu'au Ciel vos faicts & vos valeurs,
Dignes d'auoir autels, temples & sacrifice,
Et que vostre beau nom escrit entre les fleurs,
Passe le nom d'Aiax, d'Hyacinthe & Narcisse.

AVDIT SEIGNEVR DVC, entrant dedans son bois.

Vne Nymphe Bocagere parle.

IE suis Hamadryade en ces chesnes enclose:
Ie vy dessous l'escorce, & vous vien raconter

Que

Que ces bois ces foreſts ne ceſſent de chanter
Vous en qui la fortune & la vertu repoſe.
Rien n'eſt ici de verd, qui gay ne ſe diſpoſe
A louer vos honneurs, les dire & les vanter,
Afin que Loire puiſſe en la mer les porter,
Et que voſtre ſeul nom deuienne toute choſe.
Puis la mer eſpandra voſtre honneur par le vent,
Et le vent parmy l'air : puis au Ciel s'eſleuant
Voſtre corps deuiendra quelque eſtoile allumée.
Ainſi vous iouyrez de ce grand Vniuers,
S'il vous plaiſt d'vn bon œil permettre que mes vers
Deuiennent les Heraux de voſtre renommée.

AVDICT SEIGNEVR Duc, luy preſentant du fruict.

VOus preſenter du fruict c'eſt porter de l'areine
Aux riues de la mer, des eſpics à Cerés,
Des eſtoiles au Ciel, des arbres aux foreſts,
Des roſes aux iardins, des eaux en la fonteine.
De fruicts auant le temps voſtre ieuneſſe eſt pleine:
Vos fruicts ſont vos grandeurs, vos vertus & vos faits,
L'amour de voſtre peuple, & le bien de la paix,
Et d'auoir deliuré la France de ſa peine.
Si mon preſent eſt pauure, à blaſmer ie ne ſuis:
Ie vous donne mon Duc, tout le bien que ie puis.
Celuy qui donne tout ne retient rien de reſte.
Mon eſprit eſt mon tout, au moins ie le croy tel:
Mon preſent eſt donc grand, d'autant que le mortel
Fait place à la grandeur de la choſe celeſte.

AV ROY HENRY II. de ce nom.

QVand entre les Cesars i'apperçoy ton image
Desconurant tout le front de Laurier reuestu,
Voyez (ce di-ie lors) combien peut la vertu
Qui fait d'vn ieune Roy vn Cesar deuant l'âge.
Ton peuple en ton portrait reuere ton visage,
Et la main qui n'aguere a si bien combatu,
Quand l'Anglois & par terre & par mer abatu
A ta France rendit son ancien riuage.
Ce n'est petit honneur que d'estre portrait, Sire,
Entre les vieux Cesars qui ont regi l'Empire,
Comme toy, valeureux, magnanimes & iustes.
Ce signe te promet, grand Roy victorieux,
Puis que vif on t'esleue au nombre des Augustes,
Que mort tu seras fait le compagnon des Dieux.

A LA ROYNE MERE Catherine de Medicis.

L'Heur & malheur que le Destin propose,
D'effet à l'homme il le donne à cognoistre:
En vous blessant vn peu le bras seneſtre,
Telle blessure afferme quelque chose.
Aux nerfs du bras la puissance est enclose:
S'il est bleſſé le corps n'est plus adestre,
Il deuient serf en lieu qu'il estoit maistre,
Et sans agir paresseux se repose.
Le bras est pris pour le Sceptre d'vn Roy,
Le bras denote & la force & la loy,

Et par le bras vn Empire on voit naiſtre.
Quand il ſe deult, le corps eſt offensé:
Mais ie pri Dieu, Royne, que ton bras dextre
Qui nous ſouſtient ne ſoit iamais bleſſé.

AV ROY FRANCOIS II. de ce nom.

FRançois, qui prens ton nom de François ton grand-pere,
Qui de ta mere prens la grace & la beauté,
De ta tante l'eſprit, & ceſte royauté
Que tu portes au front, du Roy Henry ton pere:
La France apres ſa mort par ta proüeſſe eſpere
De voir l'Italien ſous ton Sceptre donté:
Car tel honneur t'eſt deu, ô Roy, qui d'vn coſté
En es le vray Seigneur, heritier de ta mere.
Ton pere doit gaigner la Flandre, & les Anglois,
L'Allemagne, & l'Eſpagne: & par force tu dois
Gaigner, comme heritier, l'Itale maternelle.
» *Souuienne-toy pourtant, quand tu ſeras grand Roy,*
» *Beaucoup de ſang Chreſtien ne reſpãdre ſous toy:*
» *Mais pardonne au veincu, & donte le rebelle.*

A LOYS DE BOVRBON, Prince de Condé.

MADRIGAL.

PRince Royal, quand le Ciel t'anima,
Il te donna vne ame prompti & viue,

Qui dans ton corps ne languiſt point oiſiue,
Non plus que fait celuy qui la forma.
L'honneſte Amour en tes yeux s'enferma,
Pithon ſucra ta parole naïue
Pleine de miel, douce & perſuaſiue,
Qui l'autre iour tout l'eſprit me charma.
Voyant ta face à toute heure il me ſemble.
Que i'apperçoy trois grands Dieux tous enſemble:
Mars ſur ton front a planté ſon effroy,
Mercure a pris ta bouche pour s'esbatre,
Amour tes yeux, où touſiours ie le voy.
Qui pourroit donc vn tel Prince combatre,
Qui a touſiours trois grands Dieux auec ſoy?

A L'ALTESSE, MERE du Duc de Lorraine.

POur celebrer l'honneur de voſtre race,
Noble du ſang d'Empereurs & de Rois,
Qui noſtre Europe ont mis deſſous leurs lois,
Puis dans le Ciel demy-Dieux ont leur place:
Pour celebrer voſtre port, voſtre grace,
Et voſtre Alteſſe, il faudroit que ma vois
Deuint airain, & faudroit que mes doits
Deuinſſent fer, mon encre eau de Parnaſſe:
Voulant deſcrire ou voſtre honneſteté,
Voſtre prudence ou voſtre maieſté,
Que le Lorrain & le Flaman admire,
Ie ſuis muet & la voix me defaut:
Car pour louer tant de graces, il faut
Ou bien chanter, ou du tout ne rien dire.

A MONSIEVR DE Nemours.

IE demandois à l'Oracle des Dieux
Où ie pourrois trouuer le Dieu des armes,
Et l'autre Dieu qui se paist de nos larmes,
Quand ses beaux traits nous offensent les yeux.
I'ay (ce disoy-ie) esté en nulle lieux
Sans rencontrer ce Prince des gendarmes,
Ny sans trouuer l'autre dont les allarmes
Blessent nos cœurs d'vn mal si gracieux.
L'Oracle adonq d'vne voix qui murmure,
Respond que Mars a changé de figure,
Et qu'autre forme a pris le Dieu d'Amours.
Pour le trouuer en vne mesme place,
Va-t'en chercher le Prince de Nemours:
Car l'vn & l'autre habite dans sa face.

A CHARLES, CARDINAL de Lorraine.

LE Monde ne va pas, comme dit Epicure,
Par vn cas fortuit, mais il va par raison:
Chacun le peut iuger voyant vostre maison,
Qui d'art regit la France, & non pas d'auanture.
D'vne prudence iointe à la sage nature
Vous preuoyez des temps l'vne & l'autre saison:
En si grande ieunesse ayant le chef grison,
Vous assemblez tout seul vn Ianus en Mercure.
Aussi le Roy vous aime, & le Ciel vous appreste
Vn triple diademe à bon droit sur la teste.

Pour vous faire Pasteur sur tous le souuerain.
Le puissiez vo⁹ donq' estre, & mourir en vieillesse:
Vostre ame puisse auoir l'eternelle promesse,
Et vostre corps se faire vn bel Astre Lorrain.

A luy-mesme.

DElphe ne reçoit point d'vn si ioyeux visage
Apollon, qui reuient de voir Déle sa mere
(Par le commandement de Iupiter son pere)
Quand au bout de six mois il a fait son voyage:
Comme toute la France apres vostre message
Ioyeuse vous reçoit, vous estime & reuere,
S'esbahissant de voir vostre front si seuere,
Si prudent & si vieil en la fleur de vostre âge.
Apollon & vous seul sçauez interpreter,
L'vn les secrets d'vn Roy, l'autre de Iupiter:
L'vn craint au Ciel, & l'autre en la terre habitable.
Tãt seulemẽt d'vn poinct vous differez tous deux:
Apollon est obscur, tortueux & douteux,
Et vous estes touſiours certain & veritable.

A luy-mesme.

PRelat, bien que nostre âge aille tout de trauers,
Age vrayment de fer, de meurtres & de larmes,
De guerres & de morts, de sang & de gendarmes,
Ie ne veux pas laisser à vous chanter des vers.
Ennius qui sonnoit le loz par l'vniuers
Du veinqueur Scipion, au milieu des alarmes
Marchoit & ne cessoit de murmurer ses carmes,

Les accordant au bruit des tabourins diuers.
Plus le vent animoit la guerriere trompete,
Plus le phifre ſonnoit, plus ce gentil Poëte
Chantoit ſon Scipion. Ainſi à haute vois
Ie chante vos honneurs, qui ſeuls me pourront faire
Auſſi bon Ennius en chantant voſtre frere,
Comme en guerre il s'eſt fait Scipion des François.

A HENRY DE FRANCE, Duc d'Anjou, depuis Roy de France.

CRoiſſez enfãt du Roy le plus grãd de l'Europe,
Croiſſez ainſi qu'vn Liz dans vn pré fleuriſſãt,
Alors qu'au poinct du iour tout blanc s'eſpaniſſant,
Hors de ſon beau bouton ſes beaux plis deſuelope.
Croiſſez pour toſt conduire vne guerriere trope
Deſſus la mer Tyrrhene, & d'vn bras puniſſant
Tuer ainſi qu'Hercule vn Aigle rauiſſant
Qui cruel ſe repaiſt du cœur de Parthenope.
Ceſte maiſon d'Anjou, dont vous portez le nom,
Maiſon groſſe d'honneur, de gloire & de renom,
Preſque dés le berceau aux guerres vous appelle.
Ainſi le lionneau maugré les paſtourcaux,
D'vn grand Lyon yſſu ſortant de la mammelle,
Pour ſon premier eſſay combat les grands toreaux.

A ANNE DE MONTMORENCY, Conneſtable de France.

SI deſormais le peuple en plaiſir delectable,
En danſes & feſtins s'esbat en ſa maiſon,

Et si l'Egliſe fait à Dieu ſon oraiſon,
Sans que Mars trouble plus ſon deuoir charitable.
L'hõneur vous en eſt deu, ſage-preux Conneſtable,
Qui par voſtre bon ſens, bon conſeil & raiſon,
Apres auoir de guerre eſteinte la ſaiſon,
Vous donnez à la France vn repos ſouhaitable.
Quand on lira les faicts de vous Montmorency,
Vous aurez pour la guerre & pour la paix auſſi
Vn los qui touſiours vif volera ſur la terre:
Mais plus aurez d'hõneur pour auoir fait la paix,
Que pour auoir ſous vous cent mille hõmes desfaits,
D'autant que la paix eſt meilleure que la guerre.

A I. DE CARNAVALET, Gouuerneur du Roy Henry III.

DVfort Iaſon Chiron fut gouuerneur,
Phœnix le fut du magnanime Achille,
Qui des Troyens fit tresbucher la ville,
Tuant Hector qui en eſtoit Seigneur.
Comme ceux-cy vous auez ce bon-heur
D'eſtre choiſi de la Royne entre mille,
Pour gouuerner la ieuneſſe docile
D'vn ſi grand Roy, du monde tout l'honneur.
Iaſon alla la Toiſon d'or conquerre,
Achille fut le foudre de la guerre,
Ornant ſon chef de Lauriers infinis:
Mais de vous ſeul les louanges parfaites
Veincront les deux: d'autant que ſeul vous eſtes
Plus vertueux que Chiron & Phœnix.

A I. DE MONLVC, Eueſque de Valence.

DOcte Prelat, qui portes ſur la face
Phœbus portrait, & Pallas au cerueau,
Ie te dedie en ceſt œuure nouueau
Tous mes Lauriers, mon Myrte & mon Parnaſſe.
Ie ne veux plus qu'en vain le temps ſe paſſe
Sans compoſer quelque liure plus beau,
Pour y grauer ainſi qu'en vn tableau,
D'vn tel Prelat les vertus & la grace.
En te plaiſant, à la France ie plais:
D'autre douceur mon eſprit ie ne pais
Qu'aux beaux diſcours de ta douce faconde.
Pource ie veux tes honneurs raconter:
Car de ſçauoir vn Monluc contenter,
C'eſt contenter la France & tout le Monde.

A M. DE CLERMONT, Ducheſſe d'Vſez.

COmme vne Nymphe eſt l'honneur d'vne prée,
Vn Diamant eſt l'honneur d'vn anneau,
Vn ieune Pin d'vn bocage nouueau,
Et d'vn iardin vne Roſe pourprée:
Ainſi de tous vous eſtes eſtimée
De ceſte Cour l'ornement le plus beau:
Vous luy ſeruez d'eſprit & de tableau,
Comme il vous plaiſt, la rendant animée.
Sans vous la Cour faſcheuſe deuiendroit:
Son bien, ſon heur, ſa grace luy faudroit,

Prenant de vous & vie & nourriture.
Vous luy ſeruez d'vn miracle nouueau,
Comme ayant ſeule en la bouche Mercure,
Amour aux yeux, & Pallas au cerueau.

A GILLES BOVRDIN,
Procureur general du Roy.

EST-ce le Ciel, qui nous trompe, Bourdin,
Ou nos pechez ou noſtre loy diuerſe,
Qui çà qui là tout le monde renuerſe,
Et qui confond l'humain & le diuin?
Si ce malheur procede du Deſtin,
Nous ne ſçaurions euiter ſa trauerſe.
Si le mal vient de noſtre humeur peruerſe,
Prions à Dieu d'y mettre bien toſt fin.
L'vn eſt boiteux, l'vn bronche & l'autre cloche,
Verité marche, & perſonne n'approche,
L'vn ſe dément, l'autre ſe contrefait:
L'vn blaſme l'autre, & l'accuſe de vice,
Chacun diſpute & defend ſa malice,
Et ce-pendant perſonne n'eſt parfait.

A I. D'AVANSON.

ENtre les durs combats, les aſſauts & les armes,
Il me ſouuient de toy, mon Phœbus Auanſon:
Ie ne feray iamais ny Ode ny Chanſon,
Que tu ne ſois touſiours des premiers en mes carmes.
Ia Francus entourné de ſes Troyens gendarmes

Fonde Paris sous moy: ie n'oy plus que le son
Des cheuaux hannissans, & bruire maint tronson
De mainte grosse lance au milieu des alarmes.
Ce grand œuure immortel i'entreprens pour mon Roy,
Lequel s'il ne fait cas de Francus ny de moy,
Ie feray comme fist la colere Sibyle
Au Roy qui ne voulut acheter ses escrits.
Pourquoy entreprendroy-ie vn labeur inutile?
Hector ne vaut pas tant, ny Francus, ny Pâris.

A M. FORGET, SECRETAIRE de Madame de Sauoye.

IL vaudroit beaucoup mieux manger en sa maison
Du pain cuit en la cendre, & viuoter à peine,
Boire au creux de la main de l'eau d'vne fonteine,
Que se rendre soy-mesmé à la Cour en prison.
En la Cour où, Forget, rien ne se voit de bon
Que ta seule Maistresse en bonté souueraine,
Les autres sont pipeurs, & pleins d'vne foy vaine,
Ne retenans sans plus de vertus que le nom.
Encor vn coup Forget, ie te dis que le pain
Cuit en la cendre, & l'eau qu'on puise dans la main,
Sont plus doux que de boire en Cour de l'Ambrosie,
» *Ou manger du Nectar. Maudit est le mestier*
» *Qui nous acquiert du bien par vne hypocrisie,*
» *Et dont ne iouit point le troisiesme heritier.*

A I. D'AVANSON.

D'Auanſon, quand ie voy ta barbe & tõ viſage,
Ie penſe voir Phœbus: quãd tu tiens la balãce,
Preſidant au Senat, pour tes vertus, ie penſe
Voir la meſme Iuſtice, en te voyant ſi ſage.
Voyant ta grauité, ie penſe voir l'image
De Iupiter qui tient les Dieux en ſa puiſſance:
Ie penſe ouyr Mercure, oyant ton eloquence,
Et voir le grand Hercule en voyant ton corſage.
Car tout ainſi qu'Hercule auec l'eſchine large,
Quand Atlas eſt recreu, ſouſtient la groſſe charge
De ce Monde à ſon tour deſſus ſa grand' eſpaule:
Ainſi grand Auanſon, d'vne conſtante peine
Secondant le trauail de Charles de Lorraine,
Tu ſouſtiens apres luy tout le faix de la Gaule.

A I. DV THIER.

DEſpeſcher preſque ſeul les affaires de France
D'vne main qui ſe fait diuine en eſcriuant:
De reſpondre aux pacquets d'Itale & du Leuant,
De vacquer nuict & iour aux choſes d'importance:
De mener le premier des neuf Muſes la dance,
Compaignon d'Apollon: d'aller haut-eſleuant
En faueur & credit ceux qui vont enſuiuant
De bien loin apres toy des Muſes la cadance:
Parler d'vne voix graue aux Princes hardiment,
Saluër d'vn œil doux les petits priuément,
Auoir dedans le cœur mille vertus encloſes,
Sans eſtre courtizan, mais ouuert & entier:
Iamais le ciel benin n'aſſembla tant de choſes,
Pour faire vn hõme heureux, en autre qu'ẽ du Thier.

A CHARLES D'ESPINAY.

ICy i'appen la deſpouille ancienne
De mes amours à ton amour maiſtreſſe:
Icy veincu, d'Eſpinay, ie confeſſe
Que ta chanſon a ſurmonté la mienne.
Il ne faut plus que ma Caſſandre vienne
Faire la braue en habit de Déeſſe:
Il faut qu'Oliue & Francine s'abbaiſſe
Deuant l'honneur de celle qui eſt tienne.
Qui euſt penſé qu'vn pays ſi deſert,
De grands rochers & de foreſts couuert,
Que l'Ocean en demy-rond enſerre,
Euſt peu donner vn ſi gentil ſonneur?
Ainſi iadis de ſa groſſiere terre
Entre les Grecs Alcman ſe fit l'honneur.

A luy-meſme.

IA mon ardeur eſtoit reduite en cendre,
Et par le temps deſia ſe conſumoit
Ceſte fureur qui le cœur m'allumoit,
Quand amoureux ie chantois de Caſſandre.
Mais de tes vers la flame a fait reprendre
La flame aux miens, & mon feu qui dormoit,
Par le tien meſme à l'enuy s'enflamoit,
Et tel au cœur ie l'ay ſenty deſcendre.
O que ta Dame a bien les yeux ardans!
Qui ſeulement ne te bruſlent dedans,
Quand de bien pres tu l'adores ſi belle:
Mais ſans la voir, qui fait par tes eſcrits

D'vn grand braſier allumer nos eſprits,
Et comme toy nous fait amoureux d'elle.

A ANDRE' THEVET Angoumoiſin.

SI du nom d'Odyſſes l'Odyſſée eſt-nommée,
De ton nom, mon Theuet, ton liure on deuſt nommer,
Qui n'as veu ſeulement noſtre terre & ſa mer,
Et noſtre Ourſe qui luit dans nos cieux allumée:
Mais le Pole Antarctique, & la terre enfermée
Là bas deſſous nos pieds, & ſans peur d'abyſmer
Par ce grand Vniuers tu as voulu ſemer
De la France & de toy la viue renommée.
Tu as veu la Turquie, Aſſyrie & Syrie,
Paleſtine, Arabie, Egypte & Barbarie:
Au pris de toy ce Grec par dix ans ne vit rien.
Auſſi deſſus ce Grec tu as double auantage:
C'eſt que tu as plus veu, & tu as ton voyage
Eſcrit de ta main propre, & non pas luy le ſien.

A LOYS DES MASVRES Tourneſien.

MAſures, tu m'as veu, bien que la France à l'heure
Encor ne m'enroloit entre les bons eſprits,
Et ſans barbe & barbu i'ay releu tes eſcrits,
Qui engardent qu'Enée en la France ne meure.

Ah, que ie ſuis marry qu'encore ne demeure
A Paris ce troupeau ſi doctement appris,
Qui n'agueres chantoit pour emporter le prix,
Et ſa chanſon eſtoit ſur toutes la meilleure.
Pour vne opinion de Beze eſt deſlogé,
Tu as par faux rapport longuement voyagé,
Le ſçauant Peletier a vagué comme Vlyſſe.
Phœbus, tu ne vaux rien & vous ne valez rien
Muſes iouët à fols: puiſqu'en voſtre ſeruice
Vos ſeruans n'ont receu que du mal pour du bien.

A ESTIENNE IODELLE.

TV ne deuois, Iodelle, en autre ville naiſtre
Qu'en celle de Paris, & ne deuois auoir
Autre fleuue que Seine, ou des Dieux receuoir
Autre eſprit que le tien à toute choſe adeſtre.
Ce qui eſt grand ſe fait par le grand recognoiſtre:
Paris ſe fait plus grand par ſon Iodelle voir,
Et Seine en s'eſleuant au bruit de ton ſçauoir,
Des fleuues oſe bien le plus grand apparoiſtre.
A ton eſprit ſi grand ne falloit vn village,
Ny le bord incognu de quelque bas riuage,
Mais grãd' ville, & grãd fleuue agrãdis de ton heur.
Vn ſeul bien ta vertu ſi iuſtement demande:
C'eſt que noſtre grand Prince ignorant ta grandeur,
Ne ſe veut monſtrer grand à ta Muſe ſi grande.

SONNET.

DE Phœbus & des Roys Iupiter eſt le pere,
Et les Poëtes ſont du grand Phœbus conceus,

Auſſi de Iupiter tous les deux ſont yſſus:
Car de l'vn il eſt pere, & des autres grand-pere.
Quand les Roys ſont heureux, la Poëſie eſpere
Auecques leur bon-heur de ſe remettre ſus:
Quand ils ſont mal-heureux, elle n'eſpere plus,
Mais comme leur parente a part en leur miſere.
Certes i'en ſuis teſmoin, qui depuis le malheur
Que mon Prince receut, ie n'ay eu que douleur,
Triſteſſe, ennuy, tourment & mordantes eſpinces
D'enuieux meſdiſans, qui m'ont le cœur tranſi:
Mais voyant mon Roy triſte, il me plaiſt d'eſtre ainſi,
Puis que la Poëſie eſt parente des Princes.

A LA ROYNE CATHERINE de Medicis.

DEpuis la mort du bon Prince mon maiſtre,
Voſtre mary, mon Seigneur & mon Roy,
I'ay tant receu de langueur & d'eſmoy,
Qu'auecques luy preſque ie me ſens eſtre.
Vn nouueau dueil en mon cœur ie ſens naiſtre,
Quand pres de vous Madame, ie ne voy
Sa maieſté, qui faiſoit cas de moy,
Et qui pour ſien me daignoit recognoiſtre.
En regardant de toutes parts icy
Ie ne voy rien que larmes & ſoucy,
Toute triſteſſe a ſa mort enſuyuie:
Ses ſeruiteurs portent noire couleur
Pour ſon treſpas, & ie la porte au cœur,
Non pour vn an, mais pour toute ma vie.

SVR LA NAISSANCE DV Duc de Beaumont, fils aisné du Duc de Vendosme, & Roy de Nauarre.

QVe Gastine ait tout le chef iaunissant
De maint Citron & mainte belle Orange:
Que toute odeur de toute terre estrange
Aille par tout nos vergers remplissant:
Le Loir soit laict, son rempart verdissant
En vn tapis d'esmeraudes se change:
Et le sablon, qui dans Braye se range,
D'arenes d'or soit par tout blondissant.
Pleuue le Ciel des parfums & des roses,
Soient des grans vents les haleines encloses,
La mer soit calme, & l'air plein de bon-heur.
Ce iour nasquit l'heritier de mon maistre:
Fi le-luy, Parque, vn beau filet d'honneur,
Puis aille au Ciel de Nectar se repaistre.

AVDIT S. DVC DE Beaumont.

IEune Herculin, qui dés le ventre saint
Fus destiné pour le commun seruice,
Et qui naissant rompis la teste au vice
Par ton beau nom dedans les Astres peint:
Quand l'âge d'homme aura ton cœur atteint,
S'il reste encor quelque trac de malice,
Le Monde adonc ployé sous ta police

Le pourra voir totalement eſtemt.
En ce-pendant crois enfant & proſpere,
Et ſage, appren les hauts faits de ton pere,
Et ſes vertus, & les honneurs des Roys.
Puis autre Hector tu courras à la guerre,
Autre Iaſon rameras pour conquerre
Non la Toiſon, mais les champs Nauarrois.

AV ROY CHARLES IX. luy preſentant des pompons de ſon iardin.

Bien que Bacchus ſoit le Prince des vins,
Et que Cerés à nos maiſons commande,
L'vn toutefois & l'autre ne demande
Qu'vn peu d'eſpics & qu'vn peu de raiſins.
Neptune Roy des orages marins
Veut qu'vn tableau pour preſent on luy rende,
Et Iupiter ne cherche pour offrande
Que l'humble cœur des deuots pelerins.
Vous qui ſemblez de façons & de geſtes
Aux immortels, imitant les Celeſtes,
Prenez de moy ces pompons & ces fruits.
Les vous offrant, ie ne crains que perſonne
Blaſme mon don: car, Sire, ie vous donne
Non pas beaucoup, mais tout ce que ie puis.

A luy-meſme.

Le ieune Hercule au berceau combatit
Les deux ſerpens qui le vouloient occire:

Quand il fut grand il combatit Buſire,
Et le Lion duquel il ſe veſtit.
Il fut ſi fort, que le vice ſentit
En tous endroits combien pouuoit ſon ire:
Monſtres, Geans chaſſa de ſon Empire,
Et la malice en bien-fait conuertit.
Toutes vertus marchoient deuant ſa face:
Pource il fut dit de Iupiter la race,
Et de la terre il vola dans les cieux.
Sire, imitez les faits de ce grand Prince:
De toute erreur purgez voſtre prouince.
Par tels degrez les Roys deuiennent Dieux.

A luy-meſme.
MADRIGAL.

QVand coup ſur coup le bucheron neruеux,
Qui d'vne hache aux arbres fait la guerre,
Eſparpillez a renuerſé par terre
D'vn vieil Laurier le tige & les cheueux:
En ſa racine il eſt vn an ou deux
Caché ſans croiſtre, où ſa force il enterre,
Puis de ſa ſouche en reiettant deſſerre
Vn peuple verd d'enfans & de neueux.
Ainſi tu es de François ton grand-pere
Le reietton, par qui la France eſpere
Le reuoir naiſtre en ton tige nouueau.
Deſia dans toy tout viuant il reſpire,
Ayant de luy l'eſprit & le cerueau,
Pareil de mœurs, de façons & d'Empire.
Entre vous deux ce poinct ſeul eſt à dire,
Il fut vieil arbre, & toy ieune arbriſſeau.

A luy-meſme.

VOyci le iour, où le ſainct Charlemaigne
Voſtre parrain, ayeul de vos ayeux,
Par ſa vertu monta dedans les cieux,
Ayant chaſſé les Sarrazins d'Eſpaigne.
Il fut ſi preux, que toute l'Allemaigne,
Alains & Goths aux armes furieux,
Humbles craignoient ſon bras victorieux,
Quand de ſon Aigle il deſployoit l'enſeigne.
Charles, ſuiuez ce Charles, & vous faites
Vray heritier de ſes vertus parfaites,
Comme le nom ayant l'honneur commun.
Ce Roy fut grand d'Empire & de courage:
Vous le ſerez encore d'auantage,
D'autant que neuf eſt plus grand nombre qu'vn.

A LVY-MESME.

Sur ſon habillement à la mode des vieux Gaulois.

SI vous n'auiez la bonne conſcience
De vos ayeux, l'honneur & la vertu,
En vain (grand Roy) vous ſeriez reueſtu
D'vn vieil habit qui n'eſt plus en vſance.
Mais pour monſtrer que l'antique prudence
Et des Gaulois le bon glaiue pointu
Ont ſous vos pieds les vices abbatu,
Vous prenez d'eux à bon droict l'apparence.
Peuple, courage: & puis que noſtre Roy

Eſt vieil d'habit, de vertus & de foy,
Ie voy renaiſtre vne ſaiſon meilleure.
Ce vieil habit eſt teſmoin ſeulement
Que des vieux Roys la vertu luy demeure
Autant au cœur, qu'au corps l'habillement.

A HENRY DE BOVRBON, Roy de Nauarre.

ROy de vertu, d'honneur & de bonté,
Qui tiens ſous toy la terre Nauarroiſe,
Tu viens choiſir noſtre perle Françoiſe
Qui n'a pareille en grace ne beauté.
Mars, à qui plaiſt l'horrible cruauté,
Couuert de ſang, de diſcord & de noiſe,
En quelque part, Prince, que ton pied voiſe,
S'enfuit veincu deuant ta Royauté.
A ton chemin la paix ſeruit de guide
Et ce bon Dieu qui aux nopces preſide,
Pour aſſembler d'vn lien amoureux
La belle au beau, ieuneſſe à la ieuneſſe,
La bonne au bon, le Prince à la Princeſſe.
Qui vit iamais vn accord plus heureux?

A MADAME DE Rohan.

IL ne faut point pour eſtre ingenieux,
Boire de l'eau de la ſource ſacrée,
Ny voir danſer ſous la brune ſerée

Au mont fourchu les Muſes & les Dieux.
Il ne faut voir, ma Dame, que vos yeux
Et voſtre front, ſiege de Cytherée,
Et voſtre bouche, où Pithon la ſucrée
A fait loger tous les preſens des cieux.
Il ne faut voir que voſtre bonne grace,
Et le printemps de voſtre ieune face,
Qui peut d'Amour les rochers attizer.
Bref ſi quelcun voyant voſtre preſence
Ne deuient Poete, il ne faut plus qu'il penſe
Que les neuf Sœurs la facent poetiſer.

A I. GASSOT SECRETAIRE du Roy.

IE ſuis ſemblable à la ieune pucelle
Qui va cherchant par les iardins fleuris
Au poinct du iour les Roſes & les Liz
Pour ſe parer quand l'an ſe renouuelle.
Mais ne voyant nulle Roſe nouuelle
Ny d'autres fleurs les iardins embellis,
Prend du Lierre, & de ſes doigts polis
Fait vn bouquet pour ſe faire plus belle.
Ainſi Gaſſot, n'ayant Roſes ny fleurs
En mon verger dignes de tes valeurs,
Oeillets Soucis, Lauandes ny Penſées:
Ce petit don ie preſente à tes yeux,
Et tel preſent vaudra peut eſtre mieux
Qu'vn grand touffeau de fleurs mal-agencées.

SVR LA BERGERIE DE Remi Belleau.

MADRIGAL.

VOicy ce bon luteur non iamais abatu,
Qui pour rauir le prix compagnon de la peine
Des Muſes Champion, ſe planta ſur l'areine,
Et pour elles cent fois en France a combatu.
Voicy celuy qui fut des premiers reueſtu
Du harnois de Pallas, qui de nerfs & de veine
Et de bras recourbez terraſſa ſur la plaine
L'Ignorance, & ſacra ſon nom à la Vertu.
Ma France eſcoute moy, voicy l'vn de ces peres
Qui cherchant par trauail des Muſes les repaires,
B eut Permeſſe & s'emplit de fureur tout le ſein,
En chef noir & griſon deſireux de les ſuiure.
Donc, Lecteur, ſi tu peux entre les Muſes viure,
Achete moy Belleau: mais ſi Phœbus en vain
En naiſſant t'auiſa, n'achete point ce liure,
Autrement tu n'aurois qu'vn fardeau dans la main.

A NICOLAS LE SVEVR, Preſident aux Enqueſtes.

NY l'Olivier ſacré des Hyperboreans,
Ny le veneur ſuiuãt la Biche au pied de cuiure,
Ny l'huile dont le corps des Athletes s'en-yure,
Suans ſous le trauail des tournois Eleans:
Ny la poudre Olympique aux luſtres Piſeans,
Ny le fleuue qui veut ſon Arethuſe ſuiure,
Ne ſçauroient ta vertu ſi bien faire re-uiure,
Que tes propres eſcrits, victorieux des ans,

Tu as fait que la voix aux Latins ſoit paſſée
Du Cygne qui chantoit ſur la riue Dircée,
Ne t'effroyant des mots de ce harpeur Latin.
Des iouſteurs Eleans perie eſt la conqueſte:
Mais l'honneur que la Muſe a mis deſſus ta teſte,
Veincra la faux du Temps, la Parque, & le Deſtin.

A IAQVES DE BROV, Conſeiller du Roy en ſon grand Conſeil.

NOus ſommes amoureux, non de meſme Maiſtreſſe,
Mais de beauté pareille & de meſme rigueur:
La tienne eſt à Poictiers, qui t'a rauy le cœur,
La mienne eſt à la Cour en forme de Déeſſe.
La mienne ſans me plaindre, vne heure ne me laiſſe:
La tienne te tourmente en extreme langueur.
Nous differõs d'vn poinct: c'eſt qu'vn iour ta douleur
Prendra fin, & iamais la mienne n'aura ceſſe.
Le flambeau d'Hymenée aura de toy pitié:
Ie ne ſçaurois me ioindre auecque ma moitié.
O cruauté du Ciel aux amans trop ſeuere!
De Brou, conforte moy, ie te conforteray:
Ainſi plus doucement mon mal ie porteray.
Vn malheureux d'vn autre allege la miſere.

A ROBERT GARNIER.

IE ſuis raui quand ce braue ſonneur
Donte en ſes vers la Romaine arrogance,
Quand il baſtit Athenes en la France,

Par

Par le cothurne acquerant de l'honneur:
Le bouc n'eſt pas digne de ſon bon-heur,
Le lierre eſt trop baſſe recompenſe,
Le temps certain qui les hommes auance,
De ſes vertus ſera le guerdonneur.
Par toy, Garnier, la Scene des François
Se change en or, qui n'eſtoit que de bois,
Digne où les grands lamèntent leur fortune.
Sur Pelicon tu grimpes des derniers,
Mais tels derniers ſouuent ſont les premiers
En ce bel art, où la gloire eſt commune.

Au meſme.

IL me ſouuient, Garnier, que ie preſtay la main
Quand ta Muſe accoucha, ie le veux faire encore:
Le parrain bien ſouuent par l'enfant ſe decore,
Par l'enfant bien ſouuent s'honore le parrain.
Ton ouurage, Garnier, Tragique & ſouuerain
Qui fils, parrain enſemble, & toute France honore,
Fera voller ton nom du Scythe iuſqu'au More,
Plus dur contre les ans que marbre ni qu'airain.
Reſiouy toy mon Loir ta gloire eſt infinie,
Huyne & Sarte tes ſœurs te feront compagnie,
Faiſant Garnier, Belleau, & Ronſard eſtimer
Trois fleuues qu'Apollon en trois eſprits aſſemble.
Quand trois fleuues, Garnier, ſe degorgent enſemble,
Bien qu'ils ne ſoient pas grands font vne grande mer.

A I. DE EDINTON.

QVand tu naſquis, Edinton, tous les Cieux
Mirent en toy toute leur harmonie,

Et dans ton Luth leur douceur infinie
Qui peut charmer les hommes & les Dieux.
Oyant ton chant sur tous melodieux
Ie vy, ie meurs, ie suis plein de manie,
Et tellement ton accord me manie,
Que ie deuiens & sage & furieux.
En mon endroit tu es vn Timothée,
Ie sens tousiours mon ame surmontée
De ta douceur qui me vient arracher
L'esprit pasmé de si douces merueilles:
Las! pour t'ouyr que n'ay-ie cent oreilles,
Ou sans t'ouyr que ne suis-ie vn rocher?

A AMADIS IAMIN, Secretaire du Roy.

TRois temps, Iamin, icy bas ont naissance,
Le temps passé, le present, le futur:
Quant au futur, il nous est trop obscur:
Car il n'est pas en nostre cognoissance.
Quant au passé, il fuit sans esperance
De retourner pour faire vn lendemain,
Et ne reuient iamais en nostre main:
Le seul present est en nostre puissance.
Donques, Iaman, iouyssons du present,
Incontinent il deuiendroit absent:
Boiuons ensemble, emplisson ce grand verre.
Pendant que l'heure en donne le loisir,
Auec le vin, l'Amour & le plaisir
Charmon le temps, les soucis & la guerre.

A LA RIVIERE DV LOIR.

RESpon-moy, meschant Loir (me rens-tu ce loyer
Pour auoir tant chãté ta gloire & ta louange?)
As-tu osé, barbare, au milieu de ta fange
Renuersant mon bateau sous tes flots m'enuoyer?
Si ma plume eust daigné seulement employer
Six vers à celebrer quelque autre fleuue estrange,
Quiconque soit celuy, fust-ce le Nil, ou Gange,
Le Danube ou le Rhin, ne m'eust voulu noyer.
Pindare, tu mentois? l'eau n'est pas la meilleure
De tous les Elements: la terre est la plus seure,
Qui de son large sein tant de biens nous départ.
O fleuue Stygieux descente Acherontide,
Tu m'as voulu noyer de ton chantre homicide,
Pour te vanter le fleuue où se noya Ronsard.

VOEV A MERCVRE.

MADRIGAL.

DIeu voyager Menalien Mercure,
Qui recognois pour ton grand-pere Atlas
Courrier des Dieux, qui iamais ne fus las
D'aller au ciel & sous la terre obscure:
Dieu messager, qui des passans as cure,
Qui des pietons seul gouuernes les pas
Et qui guidé par tant de chemins m'as
Où me portoit mon âge & l'auanture:
Tout ce qui fut le faix de mes rongnons,
Ceinture, dague, espée, compaignons
De mes trauaux, à toy ie les dedie

Deſſus ma porte en mon cheueul griſon.
Si ieune d'ans tu m'as conduit la vie
Par mainte voye & en mainte ſaiſon
Courant fortune en eſtrange patrie,
Garde moy ſain en ma propre maiſon.

SONNET A QVELQVES Seigneurs qui ſouperent chez luy.

CE grand Hercule, apres auoir ſceu prendre
De Geryon les terres & les bœus,
Plein de victoire & d'honneurs & de vœus,
Daigna ſouper en la maiſon d'Euandre.
Ce Pere ardant qui tout le Ciel peut fendre
D'eſclairs ſuiuis de feux preſagieux,
Oſa grand Prince, abandonnant les Cieux,
En la maiſon de Philemon deſcendre.
Par tel exemple apprenez mes Seigneurs,
A meſpriſer les biens & les honneurs,
Et deſdaigner la pompeuſe richeſſe.
Le trop d'honneur va l'homme deceuant:
Pour viure heureux il n'eſt que la ſimpleſſe.
,, Faueurs de Rois s'en-volent comme vent.

SONNET DE MESME ſuiect.

LE bon Bacchus, qui la teſte a garnie
De cornes d'or, le pere des raiſins,

Qui fiſt couler les ruiſſeaux en bons vins,
Soit le bon Dieu de ceſte compaignie.
Cerés changeant les glans de Chaonie
En bons eſpics pour le viure amander,
Du haut du ciel vous puiſſe regarder
Auecq' Venus, les Graces & Genie.
La bonne mere Amalthée, au vaiſſeau
Chargé de fruits, enfans du Renoueau,
En vos maiſons reſpande ſes Charites.
Puiſſe l'Autonne à la palle couleur,
Fiéures & Toux, Catherres & Douleur
Bien loing de vous enuoyer ſur les Scythes.

SONNET.

NOus ne ſommes Eſprits, mon Galland, nous ne ſommes
De ceux qui de Nectar au ciel ſe vont paiſſant,
Dont le ſang ne va point és veines ialliſſant:
Pour ceſte raiſon Dieux, Homere, tu les nommes.
Des elements confus les accablantes ſommes
De tout animal né vont le corps oppreſſant,
De moment en moment changeant & periſſant:
Nature à telle loy fiſt la race des hommes.
Les eſprits n'ont beſoin de reparation
Pour n'eſtre point ſuiects à la corruption,
Qui va de forme en forme eſtrangement meſlée.
L'homme ſe doit nourrir pour fuyr ce danger.
C'eſt pourquoy noſtre vie eſt touſiours attelée
A deux mauuais cheuaux, le boire & le manger.

SONNET.

IE vous donne des œufs. L'œuf en sa forme ronde
Semble au Ciel qui peut tout en ses bras enfermer,
Le feu, l'air & la terre & l'humeur de la mer,
Et sans estre comprins comprend tout en ce monde.
La taye semble à l'air, & la glere feconde
Semble à la mer qui fait toutes choses germer:
L'aubin ressemble au feu qui peut tout animer,
La coque en pesanteur comme la terre abonde.
Et le Ciel & les œufs de blancheur sont couuers.
Ie vous donne (en donnant vn œuf) tout l'Vniuers:
Diuin est le present, s'il vous est agreable.
Mais bien qu'il soit parfait, il ne peut egaler
Vostre perfection qui n'a point de semblable,
Dont les Dieux seulement sont dignes de parler.

SONNET
POVR VN ANAGRAMME.

DV mariage sainct la loy bien ordonnée
Se faict au ciel là haut: pour-ce l'Antiquité
Comme vn bien approchant de la Diuinité,
A mis entre les Dieux: le nopcier Hymenée.
Nous differons des Dieux, car toute chose née
Par race s'eternize en la posterité:
Eux immortels d'essence & pleins d'eternité

N'ont beſoin comme nous de future lignée.
Le mariage faict en noſtre race humaine
Eſt touſiours malheureux & tout remply de peine,
S'il ne vient par deſtin qui tous deux nous l'ira.
Pource voyant nos noms qui l'aſſeurent, i'eſpere
Que le noſtre doit eſtre agreable & proſpere,
Puis que le DIEV D'ENHAVT A TOY ME MARI'RA.

SONNET.

VOus eſtes deja vieille, & ie le ſuis auſſi,
Ioignon noſtre vieilleſſe, & l'accollon enſemble,
Et faiſon d'vn hyuer qui de froidure tremble
(Autant que nous pourrons) vn printemps adouci.
Vn homme n'eſt point vieil s'il ne le croit ainſi:
Vieillard n'eſt qui ne veut: qui ne veut, il aſſemble
Vne nouuelle trame à ſa vieille: & reſſemble
Vn ſerpent raieuni quand l'an retourne ici.
Oſtez moy de ce fard l'impudente encrouſture,
On ne ſçauroit tromper la loy de la nature,
Ny derider vn front condamné du miroir,
Ni durcir vn tetin deſia pendant & flaſque.
Le Temps de voſtre face arrachera le maſque,
Et deuiendray vn Cygne en lieu d'vn Corbeau noir.

SONNET.

QVe ie ſerois marry ſi tu m'auois donné
Le loyer qu'vn Amãt demãde à ſa Maiſtreſſe

GAYETEZ.

GAYETE' I.

A Qui donray-ie ces ſornettes,
Et ces mignardes chanſonnettes?
A toy, mon Ianot: car touſiours
Tu as fait cas de mes amours,
Et as eſtimé quelque choſe
Les vers raillars que ie compoſe:
Auſſi ie n'ay point de mignon
Ny de plus aimé compaignon
Que toy mon petit œil que i'aime
Autant ou plus que mon cœur meſme,
Attendu que tu m'aimes mieux
Ny que ton cœur, ny que tes yeux.
Pource mon Ianot, ie te liure
Tout le plus gaillard de ce liure,
Et tout le plus mignardelet
De ce beau liure nouuelet:
Liure qui les ſœurs Theſpiennes
Deſſus les riues Pympléennes
Rauy, me firent conceuoir,
Quand ieune garçon i'allay voir
Le briſement de leur cadance,
Et Apollon le guide-dance.
Pren le donc, Ianot, tel qu'il eſt:
Il me plaira beaucoup, s'il plaiſt
A ta Muſe Grecque-Latine,

Compagne de la Rodatine:
Et ſois fauteur de ſon renom,
De noſtre amour & de mon nom,
Afin que toy, moy & mon liure
Plus d'vn ſiecle puiſſions reuiure.

GAYETÉ II.

ASſez vrayment on ne reuere
Les diuines bourdes d'Homere,
Qui dit qu'on ne ſçauroit auoir
Si grand plaiſir que de ſe voir
Entre ſes amis à la table,
Quand vn meneſtrier delectable
Paiſt l'oreille d'vne chanſon,
Et quand l'oſte-ſoif eſchanſon
Fait aller en rond par la troupe
De main en main la pleine coupe.
Ie te ſalue heureux boiueur,
Des meilleurs le meilleur reſueur:
Ie te ſalue, ô bon Homere,
Tes vers cachent quelque myſtere:
Il me plaiſt de voir ſi ce vin
M'ouurira leur ſecret diuin:
Iò, ie l'entens chere troupe,
La ſeule odeur de ceſte coupe
M'a fait vn rhapſode gaillard
Pour bien entendre ce vieillard.
Tu voulois dire, bon Homere,
Qu'on doit faire tres-bonne chere
Tandis que l'âge & la ſaiſon

Et la peu maiſtreſſe Raiſon
Permettent à noſtre ieuneſſe
Les libertez de la lieſſe,
Sans auoir ſoin du lendemain:
Mais d'vn hanap de main en main,
D'vne trepignante cadance,
D'vn rouer autour de la dance,
De meutes de chiens par les bois,
De luths mariez à la vois,
D'vn flus, d'vn dé, d'vne premiere,
D'vne belle fleur printaniere,
Et d'vne amour de quatorze ans
Et de mille autres ieux plaiſans
Donner ſoulas à noſtre vie
Qui bien toſt nous ſera rauie.
Moy donq' au logis de ſeiour
En ce temps d'hyuer que le iour
N'a pas de longueur vne braſſe,
Et l'eau ſe bride d'vne glace
Ores que les vents outrageux:
Enragent d'vn bruit orageux
Ores que les douces gorgettes
Des Dauliennes ſont muettes:
Ores qu'au ſoir on ne voit plus
Danſer par les Antres reclus
Les Pans auecques les Dryades,
Ny ſur les riues les Naiades:
Que feroy-ie en telle ſaiſon,
Sinon oiſeux à la maiſon
Enſuyuant l'oracle d'Homere
Pres du feu faire bonne chere?
Et ſouuent baigner mon cerueau

Dans la liqueur d'vn vin nouueau.
Qui touſiours traine pour compaigne
Ou la rouſtie, ou la chaſtaigne?
En ceſte grande coupe d'or
Verſe Page, & reuerſe encor:
Il me plaiſt de noyer ma peine
Au fond de ceſte taſſe pleine,
Et d'eſtrangler auec le vin
Mon ſoucy qui n'a point de fin.
Cà page, donne ce Catulle,
Donne moy Tibulle & Marulle,
Donne ma lyre & mon archet,
Depar-la toſt de ce crochet;
Viſte donq, à fin que ie chante,
A fin que par mes vers i'enchante
Ce ſoin que l'Amour trop cruel
Fait mon hoſte perpetuel.
O Pere, ô Bacchus, ie te prie
Que ta ſainte fureur me lie
Deſſous ton thyrſe, à celle fin
O Pere, que i'erre ſans fin
Par tes montaignes reculées
Et par l'horreur de tes valées.
Ce n'eſt pas moy, las! ce n'eſt pas
Qui deſdaigne ſuiure tes pas,
Et couuert de lierre, brére
Par la Thrace Euan, pourueu Pere
Las! pourueu pere, las! pourueu
Que ta flame eſteigne le feu,
Qu'Amour de ſes rouges tenailles
Me tournaſſe par les entrailles.

LES PLAISIRS rustiques.

EN ce-pendant que le pesteux Autonne
Tes citoyens l'vn sur l'autre moissonne,
Et que Caron a les bras tous lassez
D'auoir desia tant de Manes passez:
Icy fuyant ta ville perilleuse,
Ie suis venu pres de Marne l'isleuse,
Non guere loin d'où le cours de ses eaux
D'vn bras fourchu baigne les pieds de Meaux:
Meaux dont Bacchus soigneux a pris la garde,
Et d'vn bon œil ses colines regarde
Riches de vin, qui n'est point surmonté
Du vin d'Ai en friande bonté.
Non seulement Bacchus les fauorise,
Mais sa compagne, & le pasteur d'Amphryse,
L'vne y faisant les espics blondoyer,
L'autre à foison les herbes verdoyer.
Dés le matin que l'Aube safranée
A du beau iour la clairté r'amenée,
Et dés midy iusqu'aux rayons couchans,
Tout esgaré ie m'enfuy par les champs
A humer l'air, à voir les belles prées,
A contempler les collines pamprées,
A voir de loin la charge des pommiers
Presque rompus de leurs fruicts Autonniers,
A repousser sur l'herbe verdelette
A tour de bras l'esteuf d'vne palette,
A voir couler sur Marne les bateaux,
A me cacher dans le ionc des Isleaux:

Ore ie ſuy quelque liéure à la trace,
Or' la perdris ie couure à la tirace,
Or' d'vne ligne apaſtant l'hameçon
Loin haut de l'eau i'enleue le poiſſon:
Or' dans les trous d'vne iſle tortueuſe
Ie vay cherchant l'eſcreuice cancreuſe,
Or' ie me baigne, ou couché ſur les bors
Sans y penſer à l'enuers ie m'endors.
Puis reſueillé ma guiterre ie touche,
Et m'adoſſant contre vne vieille ſouche,
Ie dy les vers que Tityre chantoit
Quand pres d'Auguſte encores il n'eſtoit,
Et qu'il pleuroit au Mantouan riuage,
Deſia barbu, ſon deſert heritage.
Ainſi iadis Alexandre le blond,
Le beau Pâris appuyé ſur vn tronc
Harpoit, alors qu'il vit parmy les nues
Venir à luy les trois Deeſſes nues:
Deuant les trois Mercure le premier
Partiſſoit l'air de ſon pied talonnier,
Ayans és mains la Pomme d'or ſaiſie,
Le commun mal d'Europe & de l'Aſie.
Mais d'autant plus que Poete i'aime mieux
Le bon Bacchus que tous les autres Dieux,
Sur tous plaiſirs la vendange m'agrée,
A voir tomber ceſte manne pourprée
Qu'à pieds deſchaux vn gâcheur fait couler
Dedans la cuue à force de fouler.
Sur les coutaux marche d'ordre vne troupe,
L'vn les raiſins d'vne ſerpette coupe,
L'autre les porte en ſa hote au preſſoüer,
L'vn tout autour du piuot fait roüer

La viz qui geint, l'autre le marc asserre
En vn monceau, & d'aiz pressez le serre,
L'vn met à l'anche vn panier attaché,
L'autre reçoit le pepin escaché,
L'vn tient le muy, l'autre le vin entonne,
Vn bruit se fait, le pressoüer en resonne.
Vela la Porte, en quel plaisir ie suis
Or' que ta ville espouuanté ie fuis;
Or' que l'Autonne espanche son vsure,
Et que la Liure à iuste poids mesure
La nuict egale auec les iours egaux,
Et que les iours ne sont ne froids ne chaux.
Ie te promets que si tost que la Bise
Hors des forests aura la fueille mise,
Faisant des prez la verte robe choir,
Que d'vn pied prompt ie courray pour reuoir
Mes compagnons, & mes liures que i'aime
Plus mille fois, que toy, ny que moy-mesme.

L'ALOVETTE.

HE Dieu que ie porte d'enuie
Aux plaisirs de ta douce vie,
Alouette, qui de l'amour
Degoizes dés le poinct du iour,
Secouant en l'air la rosée,
Dont ta plume est toute arrosée!
Dauant que Phœbus soit leué:
Tu enleues ton corps laué
Pour l'essuyer pres de la nuë,
Tremoussant d'vne aile menuë:

Et te ſourdant à petits bons,
Tu dis en l'air de ſi doux ſons
Compoſez de ta tirelire,
Qu'il n'eſt Amant qui ne deſire,
T'ozant chanter au Renouueau,
Comme toy deuenir oiſeau.
Quand ton chãt t'a bien amuſée,
De l'air tu tombes en fuſée
Qu'vne ieune pucelle au ſoir
De ſa quenouille laiſſe choir,
Quand au fouyer elle ſommeille,
Frappant ſon ſein de ſon oreille:
Ou bien quand en filant le iour
Voit celuy qui luy fait l'amour
Venir pres d'elle à l'impourueuë,
De honte elle abaiſſe la veuë,
Et ſon tors fuſeau delié
Loin de ſa main roule à ſon pié.
Ainſi tu roules Alouette,
Ma doucelette mignonnette,
Qui plus qu'vn Roſſignol me plais,
Qui chante en vn bocage eſpais.
Tu vis ſans offencer perſonne,
Ton bec innocent ne moiſſonne
Le froment, comme ces oiſeaux
Qui ſont aux hommes mille maux,
Soit que le bled rongent en herbe,
Ou ſoit qu'ils l'egrenent en gerbe:
Mais tu vis par les ſillons verds,
De petits fourmis & de vers:
Ou d'vne mouſche, ou d'vne achée
Tu portes aux tiens la bechée,

A tes fils non encor' ailez
D'vn blond duuet en-mantelez,
A grand tort les fables des Poetes
Vous accuſent vous, Alouettes,
D'auoir voſtre pere hay
Iadis iuſqu'à l'auoir trahy,
Coupant de ſa teſte Royale
La blonde perruque fatale,
En laquelle vn poil il portoit
En qui toute ſa force eſtoit.
Mais quoy? vous n'eſtes pas ſeulettes
A qui la langue des Poëtes
A fait grand tort: dedans le bois
Le Roſſignol à haute vois
Caché deſſous quelque verdure
Se plaint d'eux, & leur dit iniure.
Si fait bien l'Arondelle auſſi
Quand elle chante ſon coſſi.
Ne laiſſez pas pourtant de dire
Mieux que deuant la tirelire,
Et faites creuer par deſpit
Ces menteurs de ce qu'ils ont dit.
Ne laiſſez pour cela de viure
Ioyeuſement, & de pourſuiure
A chaque retour du Printemps
Vos accouſtumez paſſetemps:
Ainſi iamais la main pillarde
D'vne paſtourelle mignarde
Parmi les ſillons eſpiant
Voſtre nouueau nid pepiant,
Quand vous chantez ne le deſrobe
Ou dans ſa cage ou ſoubs ſa robe.

Viuez oiſeaux & vous hauſſez
Touſiours en l'air, & annoncez
De voſtre chant & de voſtre aile
Que le Printemps ſe renouuelle.

LE FRESLON.

A Remy Belleau, Poëte.

QVi ne te chanteroit, Freſlon,
De qui le picquant aiguillon
Releua l'aſne de Silene,
Quand les Indois parmi la plaine
Au milieu des ſanglans combas
Le firent trebucher à bas?
Bien peu ſeruoit au vieillard d'eſtre
De Bacchus gouuerneur & Preſtre,
Captif ils l'euſſent fait mourir
Sans toy qui le vins ſecourir.
Deſia la troupe des Menades,
Des Mimallons & des Thyades
Tournoyent le dos, & de Bacchus
Ia deſia les ſoldars veincus
Iettoyent leurs lances enthyrſées,
Et leurs armeures heriſſées
De peaux de Lynces, & leur Roy
Deſia fuyoit en deſarroy,
Quand Iupiter eut ſouuenance
Qu'il eſtoit né de ſa ſemence.
Pour aider à ſon fils peureux
Il fit ſortir d'vn Cheſne creux

De Freſlons vne fiere bande,
Et les irritant, leur commande
De piquer la bouche & les yeux
Des nuds Indois victorieux.
A peine eut dit, qu'vne grand' nuë
De poignans Freſlons eſt venuë
Se desborder toute à la fois
Deſſus la face des Indois,
Qui plus fort qu'vn greſleux orage
De coups martela leur viſage.
Là ſur tous vn Freſlon eſtoit
Qui braue par l'air ſe portoit
Sur quatre grand's ailes dorées
En maintes lames colorées
Son dos luiſoit par la moitié:
Luy courageux ayant pitié
De voir au milieu de la guerre
Silene & ſon aſne par terre,
Piqua ceſt aſne dans le flanc
Quatre ou cinq coups iuſques au ſang.
L'aſne qui ſoudain ſe reſueille
Deſſous le vieillard fiſt merueille
De ſi bien mordre à coup de dens
Ruant des pieds, que le dedans
Des plus eſpeſſes embuſcades
Ouurit en deux de ſes ruades,
Tellement que luy ſeul tourna
En fuitte l'Indois, & donna
A Bacchus eſtonné la gloire
Et le butin de la victoire.
Lors Bacchus, en lieu du bien-fait
Que les Freſlons luy auoyent fait,

Leur ordonna pour recompense
D'auoir à tout iamais puissance
Sur les vignes, & de manger
Les raisins prests à vendanger,
Et boire du mouſt dans la tonne
En bourdonnant, lors que l'Autonne
Amasse des coutaux voisins
Dedans le pressouer les raisins,
Et que le vin nouueau s'escoule
Soubs le pied glueux qui le foule.
Or viuez bien-heureux Freslons,
Touſiours de moy vos aiguillons
Et de Belleau soyent loin à l'heure
Que la vendange sera meure:
Et rien ne murmurez sinon
Par l'air que de Belleau le nom,
Nom qui seroit beaucoup plus digne
D'estre dit par la voix d'vn Cygne.

GAYETE III.

VNe ieune pucelette,
Pucelette grasselette,
Qu'esperdument i'aime mieux
Que mon cœur ny que mes yeux,
A la moitié de ma vie
Esperdument asseruie
De son grasset en-bon-point:
Mais faſché ie ne suis point
D'estre serf pour l'amour d'elle
Pour l'en-bon-point de la belle,
Qu'esperdument i'aime mieux

Que mon cœur ny que mes yeux.
Las ! vne autre pucellette,
Pucelette maigrelette,
Qu'esperdument i'aime mieux
Que mon cœur ny que mes yeux,
Esperdument a rauie
L'autre moitié de ma vie
De son maigret en-bon-point:
Mais faschéie ne suis point
D'estre serf pour l'amour d'elle
Pour la maigreur de la belle,
Qu'esperdument i'aime mieux
Que mon cœur ny que mes yeux.
Autant me plaist la grassette
Comme me plaist la maigrette,
Et l'vne à son tour autant
Que l'autre me rend contant.
Ie puisse mourir, grassette,
Ie puisse mourir, maigrette,
Si ie ne vous aime mieux
Toutes deux que mes deux yeux,
Ny qu'vne ieune pucelle
N'aime vn nid de tourterelle,
Ou son petit chien mignon
Du passereau compagnon,
Petit chien, qui point ne laisse
De faire importune presse
Au passereau qui tousiours
A pour fidele secours
Le tendre sein de la belle,
Quand le chien plume son aile,
Ou de trauers regardant

Compagne de la Rodatine:
Et ſois fauteur de ſon renom,
De noſtre amour & de mon nom,
Afin que toy, moy & mon liure
Plus d'vn ſiecle puiſſions reuiure.

GAYETE' II.

ASſez vrayment on ne reuere
Les diuines bourdes d'Homere,
Qui dit qu'on ne ſçauroit auoir
Si grand plaiſir que de ſe voir
Entre ſes amis à la table,
Quand vn meneſtrier delectable
Paiſt l'oreille d'vne chanſon,
Et quand l'oſte-ſoif eſchanſon
Fait aller en rond par la troupe
De main en main la pleine coupe:
Ie te ſalue heureux boiueur,
Des meilleurs le meilleur reſueur:
Ie te ſalue, ô bon Homere,
Tes vers cachent quelque myſtere:
Il me plaiſt de voir ſi ce vin
M'ouurira leur ſecret diuin:
Iô, ie l'entens chere troupe,
La ſeule odeur de ceſte coupe
M'a fait vn rhapſode gaillard
Pour bien entendre ce vieillard.
Tu voulois dire, bon Homere,
Qu'on doit faire tres-bonne chere
Tandis que l'âge & la ſaiſon

Et la peu maiſtreſſe Raiſon
Permettent à noſtre ieuneſſe
Les libertez de la lieſſe,
Sans auoir ſoin du lendemain:
Mais d'vn hanap de main en main,
D'vne trepignante cadance,
D'vn rouer autour de la dance,
De meutes de chiens par les bois,
De luths mariez à la vois,
D'vn flus, d'vn dé, d'vne premiere,
D'vne belle fleur printaniere,
Et d'vne amour de quatorze ans
Et de mille autres ieux plaiſans
Donner ſoulas à noſtre vie
Qui bien toſt nous ſera rauie.
Moy donq' au logis de ſeiour
En ce temps d'hyuer que le iour
N'a pas de longueur vne braſſe,
Et l'eau ſe bride d'vne glace
Ores que les vents outrageux:
Enragent d'vn bruit orageux
Ores que les douces gorgettes
Des Dauliennes ſont muettes:
Ores qu'au ſoir on ne voit plus
Danſer par les Antres reclus
Les Pans auecques les Dryades,
Ny ſur les riues les Naiades:
Que feroy-ie en telle ſaiſon,
Sinon oiſeux à la maiſon
Enſuyuant l'oracle d'Homere
Pres du feu faire bonne chere?
Et ſouuent baigner mon cerueau

Dans la liqueur d'vn vin nouueau.
Qui touſiours traine pour compaigne
Ou la rouſtie, ou la chaſtaigne?
En ceſte grande coupe d'or
Verſe Page, & reuerſe encor:
Il me plaiſt de noyer ma peine
Au fond de ceſte taſſe pleine,
Et d'eſtrangler auec le vin
Mon ſoucy qui n'a point de fin.
Cà page, donne ce Catulle,
Donne moy Tibulle & Marulle,
Donne ma lyre & mon archet,
Depar-la toſt de ce crochet:
Viſte donq, à fin que ie chante,
A fin que par mes vers i'enchante
Ce ſoin que l'Amour trop cruel
Fait mon hoſte perpetuel.
O Pere, ô Bacchus, ie te prie
Que ta ſainte fureur me lie
Deſſous ton thyrſe, à celle fin
O Pere, que i'erre ſans fin
Par tes montaignes reculées
Et par l'horreur de tes valées.
Ce n'eſt pas moy, las! ce n'eſt pas
Qui deſdaigne ſuiure tes pas,
Et couuert de lierre, brére
Par la Thrace Euan, pourueu Pere
Las! pourueu pere, las! pourueu
Que ta flame eſteigne le feu,
Qu'Amour de ſes rouges tenailles
Me tournaſſe par les entrailles.

LES PLAISIRS rustiques.

EN ce-pendant que le pesteux Autonne
Tes citoyens l'vn sur l'autre moissonne,
Et que Caron a les bras tous lassez
D'auoir desia tant de Manes passez:
Icy fuyant ta ville perilleuse,
Ie suis venu pres de Marne l'isleuse,
Non guere loin d'où le cours de ses eaux
D'vn bras fourchu baigne les pieds de Meaux:
Meaux dont Bacchus soigneux a pris la garde,
Et d'vn bon œil ses colines regarde
Riches de vin, qui n'est point surmonté
Du vin d'Ai en friande bonté.
Non seulement Bacchus les fauorise,
Mais sa compagne, & le pasteur d'Amphryse,
L'vne y faisant les espics blondoyer,
L'autre à foison les herbes verdoyer.
Dés le matin que l'Aube safranée
A du beau iour la clairté r'amenée,
Et dés midy iusqu'aux rayons couchans,
Tout esgaré ie m'enfuy par les champs
A humer l'air, à voir les belles prées,
A contempler les collines pamprées,
A voir de loin la charge des pommiers
Presque rompus de leurs fruicts Autonniers,
A repousser sur l'herbe verdelette
A tour de bras l'esteuf d'vne palette,
A voir couler sur Marne les bateaux,
A me cacher dans le ionc des Isleaux:

Ore ie ſuy quelque liéure à la trace,
Or' la perdris ie couure à la tirace,
Or' d'vné ligne apaſtant l'hameçon
Loin haut de l'eau i'enleue le poiſſon:
Or' dans les trous d'vne iſle tortueuſe
Ie vay cherchant l'eſcreuice cancreuſe,
Or' ie me baigne, ou couché ſur les bors
Sans y penſer à l'enuers ie m'endors.
Puis reſueillé ma guiterre ie touche,
Et m'adoſſant contre vne vieille ſouche,
Ie dy les vers que Tityre chantoit
Quand pres d'Auguſte encores il n'eſtoit,
Et qu'il pleuroit au Mantouan riuage,
Deſia barbu, ſon deſert heritage.
Ainſi iadis Alexandre le blond,
Le beau Pâris appuyé ſur vn tronc
Harpoit, alors qu'il vit parmy les nues
Venir à luy les trois Deeſſes nues:
Deuant les trois Mercure le premier
Partiſſoit l'air de ſon pied talonnier,
Ayans és mains la Pomme d'or ſaiſie,
Le commun mal d'Europe & de l'Aſie.
Mais d'autant plus que Poete i'aime mieux
Le bon Bacchus que tous les autres Dieux,
Sur tous plaiſirs la vendange m'agrée,
A voir tomber ceſte manne pourprée
Qu'à pieds deſchaux vn gâcheur fait couler
Dedans la cuue à force de fouler.
Sur les coutaux marche d'ordre vne troupe,
L'vn les raiſins d'vne ſerpette coupe,
L'autre les porte en ſa hote au preſſoüer,
L'vn tout autour du piuot fait roüer

La viz qui geint, l'autre le marc asserre
En vn monceau, & d'aiz pressez le serre,
L'vn met à l'anche vn panier attaché,
L'autre reçoit le pepin esciaché,
L'vn tient le muy, l'autre le vin entonne,
Vn bruit se fait, le pressoüer en resonne.
Vela la Porte, en quel plaisir ie suis
Or' que ta ville espouuanté ie fuis;
Or' que l'Autonne espanche son vsure,
Et que la Liure à iuste poids mesure
La nuict egale auec les iours egaux,
Et que les iours ne sont ne froids ne chaux.
Ie te promets que si tost que la Bise
Hors des forests aura la fueille mise,
Faisant des prez la verte robe choir,
Que d'vn pied prompt ie courray pour reuoir
Mes compagnons, & mes liures que i'aime
Plus mille fois, que toy, ny que moy-mesme.

L'ALOVETTE.

HE Dieu que ie porte d'enuie
Aux plaisirs de ta douce vie,
Alouette, qui de l'amour
Degoizes dés le poinct du iour,
Secouant en l'air la rosée,
Dont ta plume est toute arrosée!
Dauant que Phœbus soit leué.
Tu enleues ton corps laué
Pour l'essuyer pres de la nuë,
Tremoussant d'vne aile menuë:

Et te ſourdant à petits bons,
Tu dis en l'air de ſi doux ſons
Compoſez de ta tirelire,
Qu'il n'eſt Amant qui ne deſire,
T'oyant chanter au Renoueau,
Comme toy deuenir oiſeau.
Quand ton chãt t'a bien amuſée,
De l'air tu tombes en fuſée
Qu'vne ieune pucelle au ſoir
De ſa quenouille laiſſe choir,
Quand au fouyer elle ſommeille,
Frappant ſon ſein de ſon oreille:
Ou bien quand en filant le iour
Voit celuy qui luy fait l'amour
Venir pres d'elle à l'impourueuë,
De honte elle abaiſſe la veuë,
Et ſon tors fuſeau delié
Loin de ſa main roule à ſon pié.
Ainſi tu roules Alouette,
Ma doucelette mignonnette,
Qui plus qu'vn Roſſignol me plais,
Qui chante en vn bocage eſpais.
Tu vis ſans offencer perſonne,
Ton bec innocent ne moiſſonne
Le froment, comme ces oiſeaux
Qui font aux hommes mille maux,
Soit que le bled rongent en herbe,
Ou ſoit qu'ils l'egrenent en gerbe:
Mais tu vis par les ſillons verds,
De petits fourmis & de vers:
Ou d'vne mouſche, ou d'vne achée
Tu portes aux tiens la bechée,

A tes fils non encor' ailez
D'vn blond duuet en-mantelez,
A grand tort les fables des Poetes
Vous accuſent vous, Alouettes,
D'auoir voſtre pere hay
Iadis iuſqu'à l'auoir trahy,
Coupant de ſa teſte Royale
La blonde perruque fatale,
En laquelle vn poil il portoit
En qui toute ſa force eſtoit.
Mais quoy? vous n'eſtes pas ſeulettes
A qui la langue des Poëtes
A fait grand tort: dedans le bois
Le Roſſignol à haute vois
Caché deſſous quelque verdure
Se plaint d'eux, & leur dit iniure.
Si fait bien l'Arondelle auſſi
Quand elle chante ſon coſſi.
Ne laiſſez pas pourtant de dire
Mieux que deuant la tirelire,
Et faites creuer par deſpit
Ces menteurs de ce qu'ils ont dit.
Ne laiſſez pour cela de viure
Ioyeuſement, & de pourſuiure
A chaque retour du Printemps
Vos accouſtumez paſſetemps:
Ainſi iamais la main pillarde
D'vne paſtourelle mignarde
Parmi les ſillons eſpiant
Voſtre nouueau nid pepiant,
Quand vous chantez ne le deſrobe
Ou dans ſa cage ou ſoubs ſa robe.

Viuez oiſeaux & vous hauſſez
Touſiours en l'air, & annoncez
De voſtre chant & de voſtre aile
Que le Printemps ſe renouuelle.

LE FRESLON.

A Remy Belleau, Poëte.

QVi ne te chanteroit, Freſlon,
De qui le picquant aiguillon
Releua l'aſne de Silene,
Quand les Indois parmi la plaine
Au milieu des ſanglans combas
Le firent trebucher à bas?
Bien peu ſeruoit au vieillard d'eſtre
De Bacchus gouuerneur & Preſtre,
Captif ils l'euſſent fait mourir
Sans toy qui le vins ſecourir.
Deſia la troupe des Menades,
Des Mimallons & des Thyades
Tournoyent le dos, & de Bacchus
Ia deſia les ſoldars veincus
Iettoyent leurs lances enthyrſées,
Et leurs armeures heriſſées
De peaux de Lynces, & leur Roy
Deſia fuyoit en deſarroy,
Quand Iupiter eut ſouuenance
Qu'il eſtoit né de ſa ſemence.
Pour aider à ſon fils peureux
Il fit ſortir d'vn Cheſne creux

De Freſlons vne fiere bande,
Et les irritant, leur commande
De piquer la bouche & les yeux
Des nuds Indois victorieux.
A peine eut dit, qu'vne grand' nuë
De poignans Freſlons eſt venuë
Se desborder toute à la fois
Deſſus la face des Indois,
Qui plus fort qu'vn greſleux orage
De coups martela leur viſage.
Là ſur tous vn Freſlon eſtoit
Qui braue par l'air ſe portoit
Sur quatre grand's ailes dorées
En maintes lames colorées
Son dos luiſoit par la moitié:
Luy courageux ayant pitié
De voir au milieu de la guerre
Silene & ſon aſne par terre,
Piqua ceſt aſne dans le flanc
Quatre ou cinq coups iuſques au ſang.
L'aſne qui ſoudain ſe reſueille
Deſſous le vieillard fiſt merueille
De ſi bien mordre à coup de dens
Ruant des pieds, que le dedans
Des plus eſpeſſes embuſcades
Ouurit en deux de ſes ruades,
Tellement que luy ſeul tourna
En fuitte l'Indois, & donna
A Bacchus eſtonné la gloire
Et le butin de la victoire.
Lors Bacchus, en lieu du bien-fait
Que les Freſlons luy auoyent fait,

Que mon cœur ny que mes yeux.
Las ! vne autre pucellette,
Pucelette maigrelette,
Qu'esperdument i'aime mieux
Que mon cœur ny que mes yeux,
Esperdument a rauie
L'autre moitié de ma vie
De son maigret en-bon-point:
Mais faschéie ne suis point
D'estre serf pour l'amour d'elle
Pour la maigreur de la belle,
Qu'esperdument i'aime mieux
Que mon cœur ny que mes yeux.
Autant me plaist la grassette
Comme me plaist la maigrette,
Et l'vne à son tour autant
Que l'autre me rend contant.
Ie puisse mourir, grassette,
Ie puisse mourir, maigrette,
Si ie ne vous aime mieux
Toutes deux que mes deux yeux,
Ny qu'vne ieune pucelle
N'aime vn nid de tourterelle,
Ou son petit chien mignon
Du passereau compagnon,
Petit chien, qui point ne laisse
De faire importune presse
Au passereau qui tousiours
A pour fidele secours
Le tendre sein de la belle,
Quand le chien plume son aile,
Ou de trauers regardant

Apres l'oiſeau va grondant.
Et ſi ie ments, graſſelette,
Et ſi ie ments, maigrelette,
Si ie ments, Amour archer
Dans mon cœur puiſſe cacher
Ses fleches d'or barbelées
Et dans vous les plombelées,
Si ie ne vous aime mieux
Toutes deux que mes deux yeux.
Bien eſt-il vray graſſelette,
Bien eſt-il vray maigrelette,
Que l'appaſt trop doucereux
De l'hameçon amoureux
Dont vous me ſçauez attraire,
Eſt l'vne à l'autre contraire.
L'vne d'vn ſein graſſelet,
Et d'vn bel œil brunelet
Dans ſes beautez tient ma vie
Eſperdument aſſeruie,
Or' luy taſtonnant le flanc,
Or' le bel yuoire blanc
De ſa cuiſſe rondelette,
Or' ſa groſſe motelette,
Où les doux troupeaux ailez
Des freres en-carquelez
Dix mille fleches decochent
Aux ribaux qui s'en approchent.
Mais par deſſus tout m'eſpoint
Vn graſſelet en-bon-point,
Vne feſſe rebondie,
Vne poitrine arrondie
En deux montelets boſſus

Ribaut vient du mot Latin *Riualis*, que les François ont pris en mauuaiſe part, faiſant tort au vocable: car il ſignifie compaignon & competiteur en amour.

Où l'on dormiroit dessus
Comme entre cent fleurs décloses,
Ou dessus vn lit de roses:
Puis auecques tout cela
Encor d'auantage elle a
Ie ne sçay quelle feintise,
Ne sçay quelle mignotise,
Qui fait que ie l'aime mieux
Que mon cœur ny que mes yeux.
L'autre maigre pucelette
A voir n'est pas si bellette,
Elle a les yeux verdelets
Et les tetins maigrelets:
Son flanc, sa cuisse, sa hanche
N'ont la charneure si blanche
Comme a l'autre, & si ondez
Ne sont ses cheueux blondez:
Le rempart de sa fossette
N'a l'enflure si grossette,
Ny son ventrelet n'est pas
Si rebondi ne si gras:
Si bien que quand ie la perce,
Ie sen les dents d'vne herse,
I'enten mille ossets cornus
Qui me blessent les flancs nus.
Mais en lieu de beautez telles,
Elle en a d'autres plus belles,
Vn chant qui rauit mon cœur,
Et qui dedans moy veinqueur
Toutes mes veines attise:
Vne douce mignotise,
Vn doux languir de ses yeux,

Vn doux ſouſpir gracieux,
Quand ſa douce main manie
La douceur d'vne harmonie.
Nulle mieux qu'elle au dancer
Ne ſçait ſes pas deuancer
Ou retarder par meſure:
Nulle mieux ne me coniure
Par les traits de Cupidon,
Par ſon arc, par ſon brandon,
Si i'en aime vne autre qu'elle:
Nulle mieux ne m'emmielle
La bouche, quand ſon baiſer
Vient mes léures arroſer,
Begayant d'vn doux langage.
Que diray-ie d'auantage?
D'vn ſi gaillard maniment
Soulage noſtre vuiment
Lors que toute elle tremouſſe,
Que ſa tremblante ſecouſſe
A fait que ie l'aime mieux
Que mon cœur ny que mes yeux.
Iamais vne ne me faſche
Pour ne la ſeruir à taſche:
Car quand ie ſuis my-laſſé
Du premier plaiſir paſſé
Dés le iour ie laiſſe celle
Qui m'a faſché deſſus elle,
Et m'en vois prendre vn petit
Deſſus l'autre d'appetit:
A fin qu'apres la derniere
Ie retourne à la premiere,
Pour n'eſtre recreu d'amours.

Auſſi

Auſſi n'eſt-il bon touſiours
De gouſter vne viande:
Car tant ſoit-elle friande,
Sans quelquefois l'eſchanger
On ſe faſche d'en manger.
Mais d'où vient cela graſſette,
Mais d'où vient cela maigrette,
Que depuis deux ou trois mois
Ie n'embraſſay qu'vne fois
(Encor ce fut à l'emblée,
Et d'vne ioye troublée)
Voſtre eſtomac graſſelet,
Et voſtre ſein maigrelet?
A-vous peur d'eſtre nommées
Pucelles mal-renommées?
A-vous peur qu'vn blaſonneur
Caquette de voſtre honneur?
Et qu'il die, Ces deux belles
Qui ſont de iour les pucelles,
Toute nuict d'vn bras mignon
Eſchauffent vn compaignon,
Qui les paye en chanſonnettes,
En rimes & en ſornettes?
Las! mignardes ie ſçay bien
Qui vous empeſche, & combien
Le Seigneur de ce village
Vous ſouille de ſon langage,
Meſdiſant de voſtre nom
Qui plus que le ſien eſt bon.
Ah, à grand tort, graſſelette,
Ah, à grand tort, maigrelette,
Ah, à grand tort ceſt ennuy

Me procede de celuy
Qui me deuſt ſeruir de pere,
De ſœur, de frere & de mere.
Mais luy voyant que ie ſuis
Voſtre cœur, & que ie puis
D'auantage entre les Dames,
Farciſt voſtre nom de blâmes,
D'vn meſdire trop amer,
Pour vous engarder d'aimer
Celuy qui gaillard vous aime
Toutes deux plus que ſoy-méme,
Celuy qui vous aime mieux
Toutes deux que ſes deux yeux.
Bien-bien, laiſſez-le meſdire:
Deuſt-il tout vif creuer d'ire
Et forcené ſe manger,
Il ne ſçauroit eſtranger
L'amitié que ie vous porte,
Tant elle eſt conſtante & forte:
Ny le temps ny ſon effort,
Ny violence de mort,
Ny les mutines iniures,
Ny les meſdiſans pariures,
Ny les outrageux brocars
De vos voiſins babillars,
Ny la trop ſoigneuſe garde
D'vne couſine bauarde,
Ny le ſoupçon des paſſans,
Ny les maris menaçans,
Ny les audaces des freres,
Ny les preſchemens des meres,
Ny les oncles ſourcilleux,

Ny les dangers perilleux,
Qui l'amour peuuent desfaire,
N'auront puissance de faire
Que touſiours ie n'aime mieux
Que mon cœur ny que mes yeux
L'vne & l'autre pucelette,
Grasselette & maigrelette.

LE VOYAGE D'HERCVEIL.

DEbout, i'enten la brigade,
I'oy l'aubade
De nos amis enioüez,
Qui pour nous esueiller sonnent
Et entonnent
Leurs chalumeaux enroüez.
I'entr'oy desia la guiterre,
I'oy la terre
Qui treſſaute ſous leurs pas:
I'enten la libre cadance
De leur danſe,
Qui trepigne ſans compas.
Corydon, ouure la porte,
Qu'on leur porte
Dés la poincte du matin
Iambons, paſtez & ſaucices,
Sacrifices
Qu'on doit immoler au vin.
Dieu gard la ſçauante trope:
Calliope

Honore voſtre renom,
Bellay, Baïf, & encores
Toy qui dores
La France en l'or de ton nom,
Le long des ondes ſacrées
Par les prées,
Couronnez de ſaules vers,
Au ſon des ondes jazardes
Trepillardes.
A l'enui ferez des vers.
Moy petit dont la penſée
N'eſt hauſſée
Du deſir d'vn vol ſi haut,
Qui ne permet que mon ame
Se r'enflame
De l'ardeur d'vn feu ſi chaut:
En lieu de telles merueilles,
Deux bouteilles
Ie prendray ſus mes rongnons,
Et ce hanap à double anſe,
Dont la panſe
Sert d'oracle aux compagnons.
Voyez VRVGY *qui enſerre*
De lierre
Son flacon plein de vin blanc,
Et le portant ſur l'eſpaule,
D'vne gaule
Luy pendille iuſqu'au flanc!
A voir de celuy la mine
Qui chemine
Seul parlant à baſſe voix,
Et à voir auſſi la mone

De ſa ioue,
C'eſt le Conte d'Alſſinois.
Ie le voy comme il galope
Par la trope
Vn grand aſne ſans licol:
Ie le voy comme il le flate,
Et luy grate
Les oreilles & le col.
Ainſi les Paſteurs de Troye
Par la voye
Guidoyent Siléne monté,
Preſchant les loix de ſa feſte,
Et ſa teſte
Qui luy panchoit à coſté.
VIGNEAV le ſuit à la trace,
Qui r'amaſſe
Ses flacons tombez à bas,
Et les fleurs que ſon oreille
Qui ſommeille
Laiſſe choir à chaque pas.
Ore ce Vigneau le touche,
Or' la bouche
Il luy ouure, ore dedans
Met ſes doigts, puis les retire
Et pour rire
S'entre-rechinent des dents.
Iô Iô, troupe chere,
Quelle chere
Ce iour ameine pour nous!
Parton donc or' que l'Aurore
Eſt encore
Dans les bras de ſon eſpous.

Laissons au logis les Dames:
Par les flames
La Cyprienne euiton:
Le chaut, le vin, Cytherée,
Font l'entrée
Du grand portail de Pluton.
Chacun ceigne son espée
Equippée
Pour se reuanger le dos,
De peur qu'vn brigand ne face
Nostre face
Deualer danant Minos.
Gardons amis, qu'on ne tombe
En la tombe,
Seiour aueugle & reclus:
» *Depuis qu'vne fois la vie*
» *Est rauie,*
» *Les Sœurs ne la filent plus.*
Iô que ie voy de roses
Ia décloses
Par l'Orient flamboyant:
A voir des nues diuerses
Les trauerses,
Voici le iour ondoyant.
Voici l'Aube safranée,
Qui ja née
Couure d'œillets & de fleurs
Le Ciel qui le iour desserre,
Et la terre
De rosées & de pleurs.
Sors du lit Aube sacrée
Et recrée

De ton beau front ce troupeau,
Qui pour toy pend à la gaule
De ce saule
D'vn coq chante-iour la peau:
Euoé pere, il me semble
Que tout tremble
D'vn tournement nompareil,
Et que ie voy d'vn œil trouble
Le Ciel double
Doubler vn autre Soleil!
Euoé donteur des Indes,
Que tu guindes
Mon cœur bien haut, Eldean!
Tu luy dis quel sacrifice
Est propice
A ton autel Lenean.
Auienne qu'orné de vigne
Ie trepigne
Tousiours dessous toy, Euan!
Qu'à ta feste Trietere
Ton mystere
Ie porte dedans ton van.
Ie voy Silene qui entre
En son Antre,
I'oy les bois esmerueillez:
Ie le voy sur l'herbe fresche
Comme il presche
Les Satyres oreillez.
Euoé Denys, tempere
Thebain pere,
Tempere vn peu mon erreur:
Tempere vn peu ma pensée
Insensée

Du plaisir de ta fureur.
Ce n'est pas moy qui te taxe
Roy de Naxe
Decîarter le Thracien,
Ny d'auoir au chef la mitre,
Ny le titre
Du trionfeur Indien:
Mais bien c'est moy qui te loue,
Qui t'auoue
Pour vn Dieu, d'auoir planté
La vigne en raisins feconde,
Dont le monde
Est si doucement tenté:
Vigne, ainçois douce guerriere,
Qui derriere
Chasse des hommes bien loin
Non l'amour ny la plaisance,
Ny la dance,
Mais le trauail & le soin.
Ie voy cent bestes nouuelles
Pleines d'ailes
Sus nos testes renoler,
Et la main espouuantée
De Penthée
Qui les poursuit parmy l'air,
Euan! que ta feste folle
Me rasolle
De vineux estourbillons:
Ie ne voy point d'autres bestes
Sur nos testes
Qu'vn scadron de papillons,
Leurs ailes de couleurs maintes

Sont depeintes,
Leur front en cornes se fend,
Et leur bouche bien petite
Contr'imite
Le musle d'vn Elephant.
Lequel aura la victoire
Et la gloire
D'auoir conquis le plus beau?
Qui tout doré sert de guide
Par le vuide
A ceſt escadron nouueau?
Iô, comme il prend la fuite,
Noſtre ſuite
Ne le ſçauroit offenſer,
Si le plus gay de la trope
Ne galope
Plus toſt, pour le deuancer.
Ie le tenois ſans ſa voye
Qui ondoye
D'vn voler bien peu certain:
Et ſans l'erreur de ſon onde
Vagabonde
Qui ſe moquoit de ma main:
Et ſans vne vigne entorce,
Qui la force
A ſouſtraite de mes pas,
Et m'a fait prendre bedaine
Sus la plaine
Adenté tout plat à bas.
Teleph' ſentit en la ſorte
La main forte
Du Grec qui le combatit,

Quand au milieu de la guerre
Contre terre
Vn sep tortu l'abatit.
Ie, regardez derriere
La poudriere
Que BERGER *escarte au vent,*
Tant en courant il s'eslance,
Et s'auance
Pour l'afronter pardeuant.
Mais mais voyez, voyez comme
Il assomme
Le papillon estendu,
Et comme l'aile & la teste
De la beste
Sur vn saule il a pendu!
Ia la despouille captine
Ceste riue
Honore, & ces saules vers:
Et ia leur escorce verte
Est couuerte
Du long cerne de ses vers.
Ie BERGER *plein de viteſſe,*
Par humbleſſe
Aux Dieux chéure-piez s'appans
Ceſte deſpouille conquiſe,
Par moy priſe
En l'âge de ſoixante ans.
Pere, que ta vérue douce
Me repouſſe
En vn doux affolement:
Plus fort que deuant ta rage
Le courage

Me rafolle doucement.
De ces chesnes goute à goute
Redegoute
Ce me semble, le miel roux:
Et ces ruisselets qui roulent,
Tous pleins coulent
De Nectar & de vin doux.
Amis, qu'à teste panchée
Estanchée
Soit nostre soif là dedans:
Il faut que leur vin appaise
Ceste braise
Qui cuit nos gosiers ardans.
Que chacun de nous y entre
Iusqu'au ventre,
Iusqu'au dos, iusques au front
Que chacun fonde & refonde
La douce onde
Qui bat le plus creux du fond.
Voyez VRVOY qui s'eslance
Sur la pance
Tout vestu dans le ruisseau,
Et voyez comme il barbouille
En grenouille
Dessous les vagues de l'eau!
Suiuons le sainct trac humide
De ce guide,
Eslançon nous comme luy,
Et lauon sous ceste riue
En l'eau viue
Pour tout iamais nostre ennuy.
Que l'homme est heureux de viure,

S'il veut ſuiure
Ta folie, ô Cuiſſe-né,
Dont le beau front s'enuironne
Pour couronne
D'vn verd pampre raiſiné!
Sans toy ie ne voudrois eſtre
Dieu, ne maiſtre
Des Indiens, ne ſans toy
De Thebes Ogygienne
Cité tienne
Ie ne voudrois eſtre Roy:
Sans toy, dy-ie, race belle
De Semele,
Sans toy, dy-ie, Nyſean,
Sans toy qui nos ſoins effaces
Par tes taſſes
Pere Euien, Leneau.
Iô, ie voy la vallée
Auallée
Entre deux tertres boſſus,
Et le double art qui emmure
Le murmure
De deux ruiſſelets mouſſus.
C'eſt toy, Hercueil, qui encores
Portes ores
D'Hercule l'antique nom,
Qui conſacra la memoire
De ta gloire
Aux labeurs de ſon renom.
Ie ſaluë tes Dryades,
Tes Naiades,
Et leurs beaux Autres cognus,

Et de tes Satyres peres
Les repaires,
Et des Faunes front-cornus.
Chacun ait la main armée
De ramée,
Chacun d'vne gaye voix
Assourdisse les campagnes,
Les montagnes,
Les eaux, les prez, & les bois.
Ia la cuisine allumée
Sa fumée
Fait tressauter iusqu'aux cieux,
Et ia les tables dressées
Sont pressées
De repas delicieux.
Cela vrayment nous inuite
D'aller vîte
Pour appaiser vn petit
La furie vehemente
Qui tourmente
Nostre aboyant appetit.
Dessus nous pleuue vne nue
D'eau menue
Pleine de lix & de fleurs:
Qu'vn lict de roses on face
Par la place
Bigarré de cent couleurs.
Qu'on prodigue, qu'on respande
La viande
D'vne liberale main,
Et les vins dont l'ancienne
Memphicnne

Et que loin du peuple i'erre
Sous la terre
Auec l'ame du Thebain:
Auecque l'ame d'Horace:
Telle grace
Rempliſt ſa bouche de miel,
De miel ſa Muſe diuine,
Vrayment dine
D'eſtre Sereine du ciel.
Hà Veſper! brunette eſtoile,
Dont le voile
Noirciſt du ciel le coupeau,
Ne vueilles ſi toſt paroiſtre
Menant paiſtre
Par les ombres ton troupeau.
Arreſte, noire courriere
Ta lumiere,
Pour ouyr plus longuement
La douceur de ſa parole,
Qui m'affole
D'vn ſi gay chatouillement.
Quoy? des Aſtres la bergere
Trop legere
Tu reuiens faire ton tour,
Deuant l'heure tu flamboyes,
Et enuoyes
Sous les ondes noſtre iour.
Va va ialouſe, chemine,
Tu n'es dine,
Ny tes eſtoiles, d'ouyr
Vne chanſon ſi parfaite,
Qui n'eſt faite

Que pour l'homme resiouyr.
Denque, puis que la nuict sombre
Pleine d'ombre
Vient les montagnes saisir,
Retournon troupe gentille
Dans la ville
Deny-soulez de plaisir.
» *Iamais l'homme auant qu'il meure,*
» *Ne demeure*
» *Bien-heureux parfaitement:*
» *Tousiours auec la liesse*
» *La tristesse*
» *Se mesle secrettement.*

TRADVCTION DE QVELQVES EPIGRAMmes Grecs sur la genice de Myron.

PAsteur il ne faut que tu viennes
Amener tes vaches ici,
De peur qu'au soir auec les tiennes
Tu ne remmenes ceste-ci.

Autre.

Ie n'ay de vache la figure:
Mais Myron m'attachant me mit
Dessus ce pilier par despit
Que i'auois mangé sa pasture.

Autre.

Ie suis la vache de Myron
Bouuier, & non pas feinte image.

Honore voſtre renom,
Bellay, Baïf, & encores
Toy qui dores
La France en l'or de ton nom.
Le long des ondes ſacrées
Par les prées,
Couronnez de ſaules vers,
Au ſon des ondes jazardes
Trepillardes
A l'enui ferez des vers.
Moy petit dont la penſée
N'eſt hauſſée
Du deſir d'vn vol ſi haut,
Qui ne permet que mon ame
Se r'enflame
De l'ardeur d'vn feu ſi chaut:
En lieu de telles merueilles,
Deux bouteilles
Ie prendray ſus mes rongnons,
Et ce hanap à double anſe,
Dont la panſe
Sert d'oracle aux compagnons.
Voyez VRVOY qui enſerre
De lierre
Son flacon plein de vin blanc,
Et le portant ſur l'eſpaule,
D'vne gaule
Luy pendille iuſqu'au flanc!
A voir de celuy la mine
Qui chemine
Seul parlant à baſſe voix,
Et à voir auſſi la mone

De ſa ioue,
C'eſt le Conte d'Alſſinois.
Ie le voy comme il galope
Par la trope
Vn grand aſne ſans licol:
Ie le voy comme il le flaſe,
Et luy grate
Les oreilles & le col.
Ainſi les Paſteurs de Troye
Par la voye
Guidoyent Siléne monté,
Preſchant les loix de ſa feſte,
Et ſa teſte
Qui luy panchoit à coſté.
VIGNEAV *le ſuit à la trace,*
Qui r'amaſſe
Ses flacons tombez à bas,
Et les fleurs que ſon oreille
Qui ſommeille
Laiſſe choir à chaque pas.
Ore ce Vigneau le touche,
Or' la bouche
Il luy ouure, ore dedans
Met ſes doigts, puis les retire
Et pour rire
S'entre-rechinent des dents.
Iô Iô, troupe chere,
Quelle chere
Ce iour ameine pour nous!
Parton donc or' que l'Aurore
Eſt encore
Dans les bras de ſon eſpous.

Laissons au logis les Dames:
Par les flames
La Cyprienne euiton:
Le chaut, le vin, Cytherée,
Font l'entrée
Du grand portail de Pluton.
Chacun ceigne son espée
Equippée
Pour se reuanger le dos,
De peur qu'vn brigand ne face
Nostre face
Deualer deuant Minos.
Gardons amis, qu'on ne tombe
En la tombe,
Seiour aueugle & reclus:
» *Depuis qu'vne fois la vie*
» *Est rauie,*
» *Les Sœurs ne la filent plus.*
Iô que ie voy de roses
Ia décloses
Par l'Orient flamboyant:
A voir des nues diuerses
Les trauerses,
Voici le iour ondoyant.
Voici l'Aube safranée,
Qui ja née
Couure d'œillets & de fleurs
Le Ciel qui le iour desserre,
Et la terre
De rosées & de pleurs.
Sors du lit Aube sacrée
Et recrée

De ton beau front ce troupeau,
Qui pour toy pend à la gaule
De ce saule
D'vn coq chante-iour la peau:
Euoé pere, il me semble
Que tout tremble
D'vn tournement nompareil,
Et que ie voy d'vn œil trouble
Le Ciel double
Doubler vn autre Soleil!
Euoé donteur des Indes,
Que tu guindes
Mon cœur bien haut, Eldean!
Tu luy dis quel sacrifice
Est propice
A ton autel Lenean.
Auienne qu'orné de vigne
Ie trepigne
Tousiours dessous toy, Euan!
Qu'à ta feste Trietere
Ton mystere
Ie porte dedans ton van.
Ie voy Silene qui entre
En son Antre,
I'oy les bois esmerueillez:
Ie le voy sur l'herbe fresche
Comme il presche
Les Satyres oreillez.
Euoé Denys, tempere
Thebain pere,
Tempere vn peu mon erreur:
Tempere vn peu ma pensée
Insensée

Du plaiſir de ta fureur.
Ce n'eſt pas moy qui te taxe
Roy de Naxe
Dcîarter le Thracien,
Ny d'auoir au chef la mitre,
Ny le titre
Du trionfeur Indien:
Mais bien c'eſt moy qui te loue,
Qui t'auoue
Pour vn Dieu, d'auoir planté
La vigne en raiſins feconde,
Dont le monde
Eſt ſi doucement tenté:
Vigne, ainçois douce guerriere,
Qui derriere
Chaſſe des hommes bien loin
Non l'amour ny la plaiſance,
Ny la dance,
Mais le trauail & le ſoin.
Ie voy cent beſtes nouuelles
Pleines d'ailes
Sus nos teſtes reuoler,
Et la main eſpouuantée
De Penthée
Qui les pourſuit parmy l'air,
Euan! que ta feſte folle
Me rafolle
De vineux eſtourbillons:
Ie ne voy point d'autres beſtes
Sur nos teſtes
Qu'vn ſcadron de papillons,
Leurs ailes de couleurs maintes

Sont depeintes,
Leur front en cornes se fend,
Et leur bouche bien petite
Contr'imite
Le musle d'vn Elephant.
Lequel aura la victoire
Et la gloire
D'auoir conquis le plus beau?
Qui tout doré sert de guide
Par le vuide
A ceſt escadron nouueau?
Iô, comme il prend la fuite,
Noſtre ſuite
Ne le ſçauroit offenſer,
Si le plus gay de la trope
Ne galope
Plus toſt, pour le deuancer.
Ie le tenois ſans ſa voye
Qui ondoye
D'vn voler bien peu certain:
Et ſans l'erreur de ſon onde
Vagabonde
Qui ſe moquoit de ma main:
Et ſans vne vigne entorce,
Qui la force
A ſouſtraite de mes pas,
Et m'a fait prendre bedaine
Sus la plaine
Adenté tout plat à bas.
Teleph' ſentit en la ſorte
La main forte
Du Grec qui le combatit,

Quand au milieu de la guerre
Contre terre
Vn sep tortu l'abatit.
Ie, regardez derriere
La poudriere
Que BERGER *escarte au vent,*
Tant en courant il s'eslance,
Et s'auance
Pour l'affronter pardeuant.
Mais mais voyez, voyez comme
Il l'assomme
Le papillon estendu,
Et comme l'aile & la teste
De la beste
Sur vn saule il a pendu!
Ia la despouille captiue
Ceste riue
Honore, & ces saules vers:
Et ia leur escorce verte
Est couuerte
Du long cerne de ses vers.
Ie BERGER *plein de viteſſe,*
Par humblesse
Aux Dieux chéure-piez s'appans
Ceste despouille conquise,
Par moy prise
En l'âge de soixante ans.
Pere, que ta vérue douce
Me repousse
En vn doux affolement:
Plus fort que deuant ta rage
Le courage

Me rafolle doucement.
De ces chesnes goute à goute
Redegoute
Ce me semble, le miel roux:
Et ces ruisselets qui roulent,
Tous pleins coulent
De Nectar & de vin doux.
Amis, qu'à teste panchée
Estanchée
Soit nostre soif là dedans:
Il faut que leur vin appaise
Ceste braise
Qui cuit nos gosiers ardans.
Que chacun de nous y entre
Iusqu'au ventre,
Iusqu'au dos, iusques au front
Que chacun fonde & refonde
La douce onde
Qui bat le plus creux du fond.
Voyez VRVOY *qui s'eslance*
Sur la pance
Tout vestu dans le ruisseau,
Et voyez comme il barbouille
En grenouille
Dessous les vagues de l'eau!
Suiuons le sainct trac humide
De ce guide,
Eslançon nous comme luy,
Et lauon sous ceste riue
En l'eau viue
Pour tout iamais nostre ennuy.
Que l'homme est heureux de viure,

S'il veut ſuiure
Ta folie, ô Cuiſſe-né,
Dont le beau front s'enuironne
Pour couronne
D'vn verd pampre raiſiné!
Sans toy ie ne voudrois eſtre
Dieu, ne maiſtre
Des Indiens, ne ſans toy
De Thebes Ogygienne
Cité tienne
Ie ne voudrois eſtre Roy:
Sans toy, dy-ie, race belle
De Semele,
Sans toy, dy-ie, Nyſean,
Sans toy qui nos ſoins effaces
Par tes taſſes
Pere Euien, Leneau.
Iô, ie voy la vallée
Auallée
Entre deux tertres boſſus,
Et le double art qui emmure
Le murmure
De deux ruiſſelets mouſſus.
C'eſt toy, Hercueil, qui encores
Portes ores
D'Hercule l'antique nom,
Qui conſacra la memoire
De ta gloire
Aux labeurs de ſon renom.
Ie ſaluë tes Dryades,
Tes Naiades,
Et leurs beaux Antres cognus,

Et de tes Satyres peres
Les repaires,
Et des Faunes front-cornus.
Chacun ait la main armée
De ramée,
Chacun d'vne gaye voix
Assourdisse les campagnes,
Les montagnes,
Les eaux, les prez, & les bois.
Ia la cuisine allumée
Sa fumée
Fait tressauter iusqu'aux cieux,
Et ia les tables dressées
Sont pressées
De repas delicieux.
Cela vrayment nous inuite
D'aller vîte
Pour appaiser vn petit
La furie vehemente
Qui tourmente
Nostre aboyant appetit.
Dessus nous pleuue vne niue
D'eau menue
Pleine de lix & de fleurs:
Qu'vn lict de roses on face
Par la place
Bigarré de cent couleurs.
Qu'on prodigue, qu'on respande
La viande
D'vne liberale main,
Et les vins dont l'ancienne
Memphienne

Feſteia le mot Romain.
Ores amis, qu'on n'oublie
De l'amie
Le nom qui vos cœurs lia:
Qu'on vuide autant ceſte coupe
Chere troupe,
Que de lettres il y a.
Neuf fois au nom de Caſſandre
Ie vois prendre
Neuf fois du vin du flacon,
Afin de neuf fois le boire
En memoire
Des neuf lettres de ſon nom.
Qu'on me charge toute pleine
La fonteine
De maint flacon ſur-nouant:
Qu'en l'honneur du Dieu maint verre
My-plein erre
Sur les vagues ſe rouant,
Euan! ta force diuine
Ne domine
Les hommes tant ſeulement:
Elle eſtraint de toutes beſtes
Toutes teſtes
D'vn effort ioyeuſement.
Voyez-vous ceſte grenouille
Qui gazouille
Yure ſus le haut de l'eau,
Tant l'odeur d'vne bouteille
L'aſſommeille
Et luy charme le cerueau?
Comme elle du vin ſurpriſe

Eſt aſsiſe
Sur nos flacons entr'ouuers?
Comme ſus l'vn & ſus l'autre
Elle veautre
Son corps flotant à l'enuers?
Mais tandis que ceſte beſte
Nous arreſte,
D'autre coſté n'oyez-vous
De Dorat la voix ſucrée
Qui recrée
Tout le ciel d'vn chant ſi dous?
Iô, Iô, qu'on s'auance,
Il commence
Encore à fermer ſes chants.
Celebrant en voix Romaine
La fonteine
Et tous les Dieux de ces champs.
Preſton donc à ſes merueilles
Nos oreilles:
L'Enthouſiaſme Limoſin
Ne luy permet rien de dire
Sur ſa Lyre
Qui ne ſoit diuin, diuin.
Iô, Iô, quel doux ſtile
Se diſtile
De ſes nombres tous diuers:
Nul miel tant ne me recrée
Que m'agrée
Le doux Nectar de ſes vers.
Quand ie l'enten, il me ſemble
Que l'on m'emble
Tout l'eſprit rauy ſoudain,

Et que loin du peuple i'erre
Sous la terre
Auec l'ame du Thebain:
Auecque l'ame d'Horace:
Telle grace
Rempliſt ſa bouche de miel,
De miel ſa Muſe diuine,
Vrayment dine
D'eſtre Sereine du ciel.
Hà Veſper! brunette eſtoile,
Dont le voile
Noirciſt du ciel le coupeau,
Ne vueilles ſi toſt paroiſtre
Menant paiſtre
Par les ombres ton troupeau.
Arreſte, noire courriere
Ta lumiere,
Pour ouyr plus longuement
La douceur de ſa parole,
Qui m'affole
D'vn ſi gay chatouillement.
Quoy? des Aſtres la bergere
Trop legere
Tu reuiens faire ton tour,
Deuant l'heure tu flamboyes,
Et enuoyes
Sous les ondes noſtre iour.
Va va ialouſe, chemine,
Tu n'es dine,
Ny tes eſtoiles, d'ouyr
Vne chanſon ſi parfaite,
Qui n'eſt faite

Que pour l'homme resiouyr.
Donque, puis que la nuict sombre
Pleine d'ombre
Vient les montagnes saisir,
Retournon troupe gentille
Dans la ville
Demy-soulez de plaisir.
» *Iamais l'homme auant qu'il meure,*
» *Ne demeure*
» *Bien-heureux parfaitement:*
» *Tousiours auec la liesse*
» *La tristesse*
» *Se mesle secrettement.*

TRADVCTION DE QVELQVES EPIGRAMmes Grecs sur la genice de Myron.

PAsteur il ne faut que tu viennes
Amener tes vaches ici,
De peur qu'au soir auec les tiennes
Tu ne remmenes ceste-ci.

Autre.

Ie n'ay de vache la figure:
Mais Myron m'attachant me mit
Dessus ce pilier par despit
Que i'auois mangé sa pasture.

Autre.

Ie suis la vache de Myron
Bouuier, & non pas feinte image.

Pique mes flancs d'vn aiguillon,
Et me menes en la bourage.

Autre.

Pourquoy Myron m'as tu fait stable
Sur ce pilier? ne veux-tu pas
Me descendre, & mener là-bas
Auec les autres en l'estable?

Autre.

Si vn veau m'auise, il criera:
Si vn toreau, il m'aimera:
Et si c'est vn pasteur champestre,
Aux champs me voudra mener paistre.

Autre.

Bien que sur ce pilier ie sois
Par Myron en airain portraite,
Comme les bœufs ie mugirois
S'il m'auoit vne langue faite.

Autre.

Vn Tan en voyant la figure
De ceste vache fut moqué:
Ie n'ay iamais (dit-il) piqué
Vache qui eust la peau si dure.

Autre.

Ici Myron me tient serrée:
Sur moy frappent les pastoureaux
Cuidans que ie sois demeurée
Apres le reste des toreaux.

Autre.

Veau pourquoy viens-tu seulet
Sus mon ventre pour teter?
L'art ne m'a voulu prester
Dans les mammelles du lait.

Autre.

Pourquoy eſt-ce que tu m'enſerres
Myron, ſur ce pilier taillé?
Si tu m'euſſes vn ioug baillé
Ie t'euſſe labouré tes terres.

Autre.

Pourueu qu'on ne mette la main
Sur mon dos, quoy qu'on me regarde
De pres ou de loin, on n'a garde
De dire que ie ſois d'airain.

Autre.

Si Myron mes pieds ne détache,
Deſſus ce pilier ie mourray:
S'il les détache, ie courray
Par les fleurs comme vne autre vache.

TRADVCTION DE QVELques autres Epigrammes Grecs.

VEux-tu ſçauoir quelle voye
L'homme à pauureté conuoye?
Eſleuer trop de Palais,
Et nourrir trop de valets.

AVx creanciers ne deuoir rien,
Eſt de tous biens le premier bien:
Le ſecond, n'eſtre en mariage,
Le tiers, de viure ſans lignage.
Mais ſi vn fol ſe veut lier
Sous Hymenée, il doit prier
Qu'argent receu, deſſous la lame

Le iour meſme enterre ſa femme.
Celuy qui cognoiſt bien ceci,
Vit ſagement & n'a ſouci
Des atomes, ny s'Epicure
Cherche du vuide en la Nature.

L'Image de Thomas medite quelque choſe,
Et Thomas au parquet ſe taiſt à bouche cloſe:
L'Image eſt aduocat à voir ſon parlant trait,
Et Thomas n'eſt ſinon portrait de ſon portrait.

SI nourrir grand' barbe au menton
Nous fait Philoſophes paroiſtre,
Vn bouc barbaſſe pourroit eſtre
Par ce moyen quelque Platon.

BErteau le peſcheur s'eſt noyé
En ſa nacelle poiſſonniere,
Dont le bois fut tout employé
A faire les aiz de ſa biere:
De Charon la main nautonniere
Ne priſt argent de ce Berteau,
Comme ayant paſſé la riuiere
Des morts en ſon propre bateau.

DEſia la Lune eſt couchée,
La pouſſiniere eſt cachée,
Si ia la my-nuit brunette
Vers l'Aurore s'eſt panchée,
Et ie dors au lict ſeulette.

De Martial.

D'Vn barbier la femme tu es,
Tu ne tonds seulement, tu rés.

QVelle est ceste Déesse en larmoyant couchée
Sur le tombeau d'Aiax? C'est la pauure Vertu.
Quelle main si hardie a sa tresse arrachée
Et de grands coups de poing son estomac batu?
Soy-mesme se l'est fait de son ongle pointu,
Despite contre Vlysse, apres que laschement
(L'ost des Grecs estant iuge) vn tort bien debatu
Veinquit la verité par vn faux iugement.

QVand Vlysse pendoit à l'abandon des flots,
La tempeste receut en son giron humide
Le boucler Pelean, large, pesant & gros,
Et mal-seant au bras du tovard Laertide:
Dont Aiax se tua, de soy-mesme homicide.
Mais la mer qui garda plus iustement les lois
Que les deux Atreans, ny que tous les Gregeois,
De ses vagues pousſa le boucler Æacide
Sur la Tombe d'Aiax, non au bord Ithaquois.

Sonnet à Madame de Villeroy.

MAdelene ostez moy ce nom de l'Aubespine,
Et prenez en sa place & Palmes & Lauriers
Qui croissent sur Parnasse en verdeur les premiers,
Dignes de prendre en vous & tiges & racine.
Chef couronné d'honneur, rare & chaste poitrine,
Où naissent les vertus & les arts à milliers,
Et les dons d'Apollon qui vous sont familiers,
Si bien que rien de vous, que vous mesme n'est digne.

Ie ſuis en vous voyant heureux & malheureux:
Heureux de voir vos vers, ouurage genereux,
Et malheureux de voir ma Muſe qui ſe couche
Deſſous voſtre Orient. O ſainct germe nouueau
De Pallas, prenez cueur: les Sœurs n'ont aſſez d'eau
Sur le mont d'Helicon pour lauer voſtre bouche.

QVel train de vie eſt-il bon que ie ſuiue,
A fin, Muret, qu'heureuſement ie viue?
Aux Cours des Rois regne l'ambition,
Les Senateurs ſont pleins de paſſion:
Les maiſons ſont de mille ſoucis pleines,
Le labourage eſt tout rempli de peines,
Le matelot voit à deux doigts du bord
De ſon bateau pendre touſiours la mort.
Celuy qui erre en vn pais eſtrange,
S'il a du bien, craint qu'vn autre le mange:
Le guerrier meurt maſqué d'vne valeur:
Le mariage eſt comblé de malheur,
Et ſi lon vit ſans eſtre en mariage,
Seul & deſert il faut vſer ſon âge:
Auoir enfans, n'auoir enfans auſſi
Donne touſiours domeſtique ſouci.
La ieuneſſe eſt peu ſage & mal-habile,
La vieilleſſe eſt languiſſante & debile,
Ayant touſiours la mort deuant les yeux.
Donques Muret, ie croy qu'il vaudroit mieux
L'vn de ces deux, ou bien iamais de n'eſtre,
Ou de mourir ſi toſt qu'on vient de naiſtre.

SI tu es viſte à ſouper,
Et à courir mal adeſtre,

Des pieds il te faut repaiſtre,
Et des léures galoper.

Vœu d'vn Vigneron à Bacchus.

ESconte enfançon de Silene,
Bacchus, ſi tu veux charger pleine
Ma ieune vigne de raiſins
Plus que celles de mes voiſins,
Et que la vierge Icarienne
De ſon pere ne ſe ſouuienne
Brulant de ſon Chien éteal
Les vignes, cauſes de ſon mal:
I'honoreray ton beau Septembre
De ce Bouc cornu ronge-pampre,
Et le faiſant trois fois rouer
Aux quatre coings de mon preſſouer,
De ſes rouges veines ſaigneuſes
Ie teindray tes pipes vineuſes
Puis ſur le hant de ceſt ormeau
En vœu ie t'appendray la peau.

Vœu d'vn Peſcheur aux Naiades.

SI de ma tremblante gaule
Ie puis leuer hors de l'eau
Prins à l'haim le gros Barbeau
Qui hante au pied de ce ſaule,
Naiades des eaux profondes
A vous ie promets en vœu
De iamais n'eſtre reueu
Repeſcher deſur vos ondes.

Et pour remerque eternelle,
A ces saules verdelets
Ie vous pendray mes filets,
Mes lignes & ma nacelle.

DE PALLADAS.

QVand il te plaist becher, Dimanche,
Ton grand nez te sert d'vne tranche:
Quand vendanger, d'vn couteau tors,
D'vne trompette, quand tu dors:
Aux naux il sert d'ancre tortüe,
Aux laboureurs d'vne charrue,
D'vn haim aux pescheurs mariniers,
Et de hauet aux cuisiniers:
Aux charpentiers de dolouere
Aux iardiniers de cercloüere,
De besaguë au féure, & puis
De maillet pour frapper à l'huis.
Ainsi Dimanche en toutes sortes
Pour cent mestiers vn nez tu portes.

DV MESME.

GEometre qui as vestu
Vn corps fait d'vne fresle terre,
Pourquoy trompeur mesures-tu
Tout ce Monde qui nous enserre?
Mesure toy premierement
Et te cognois & te commande,
Et puis mesure entierement
Le ciel & la terre si grande.

Si homme tu n'as le pouuoir
De te cognoiſtre & ta nature,
Comment pourras-tu bien ſçauoir
De ce grand Monde la meſure?

EPITAPHE DE NIOBE, faict par Auſone, tant admiré de Marulle.

Entreparleurs,
Niobe, & le Paſſant.

Niobe.

IE viuois: vn rocher Praxitele m'a faite.
Le P. *Pourquoy la main, qui fut d'animer ſi par-*
Ne t'a l'ame & l'eſprit en ce rocher laiſſé? (faite
Niob. *Ie les perdy tous deux quād les Dieux i'offenſé.*

FIN.

Festoia le mol Romain.
Ores amis, qu'on n'oublie
De l'amie
Le nom qui vos cœurs lia:
Qu'on vuide autant ceste coupe
Chere troupe,
Que de lettres il y a.
Neuf fois au nom de Cassandre
Ie vois prendre
Neuf fois du vin du flacon,
Afin de neuf fois le boire
En memoire
Des neuf lettres de son nom.
Qu'on me charge toute pleine
La fonteine
De maint flacon sur-nouant:
Qu'en l'honneur du Dieu maint verre
My-plein erre
Sur les vagues se rouant.
Euan! ta force diuine
Ne domine
Les hommes tant seulement:
Elle estraint de toutes bestes
Toutes testes
D'vn effort ioyeusement.
Voyez-vous ceste grenouille
Qui gazouille
Yure sus le haut de l'eau,
Tant l'odeur d'vne bouteille
L'assommelle
Et luy charme le cerueau?
Comme elle du vin surprise

Eſt aſsiſe
Sur nos flacons entr'ouuers?
Comme ſus l'vn & ſus l'autre
Elle veautre
Son corps flotant à l'enuers?
Mais tandis que ceſte beſte
Nous arreſte,
D'autre coſté n'oyez-vous
De Dorat la voix ſucrée
Qui recrée
Tout le ciel d'vn chant ſi dous?
Iô, Iô, qu'on s'auance,
Il commence
Encore à fermer ſes chants.
Celebrant en voix Romaine
La fonteine
Et tous les Dieux de ces champs.
Preſton donc à ſes merueilles
Nos oreilles:
L'Enthouſiaſme Limoſin
Ne luy permet rien de dire
Sur ſa Lyre
Qui ne ſoit diuin, diuin.
Iô, Iô, quel doux ſtile
Se diſtile
De ſes nombres tous diuers:
Nul miel tant ne me recrée
Que m'agrée
Le doux Nectar de ſes vers.
Quand ie l'enten, il me ſemble
Que l'on m'emble
Tout l'eſprit rauy ſoudain,

Et que loin du peuple i'erre
Sous la terre
Auec l'ame du Thebain:
Auecque l'ame d'Horace:
Telle grace
Rempliſt ſa bouche de miel,
De miel ſa Muſe diuine,
Vrayment dine
D'eſtre Sereine du ciel.
Hà Veſper! brunette eſtoile,
Dont le voile
Noirciſt du ciel le coupeau,
Ne vueilles ſi toſt paroiſtre
Menant paiſtre
Par les ombres ton troupeau.
Arreſte, noire courriere
Ta lumiere,
Pour ouyr plus longuement
La douceur de ſa parole,
Qui m'affole
D'vn ſi gay chatouillement.
Quoy? des Aſtres la bergere
Trop legere
Tu reuiens faire ton tour,
Deuant l'heure tu flamboyes,
Et enuoyes
Sous les ondes noſtre iour.
Va va ialouſe, chemine,
Tu n'es dine,
Ny tes eſtoiles, d'ouyr
Vne chanſon ſi parfaite,
Qui n'eſt faite

Que pour l'homme resiouyr.
Donque, puis que la nuict sombre
Pleine d'ombre
Vient les montagnes saisir,
Retournon troupe gentille
Dans la ville
Demy-soulez de plaisir.
» *Iamais l'homme auant qu'il meure,*
» *Ne demeure*
» *Bien-heureux parfaitement:*
» *Tousiours auec la liesse*
» *La tristesse*
» *Se mesle secrettement.*

TRADVCTION DE QVELQVES EPIGRAMmes Grecs sur la genice de Myron.

PAsteur il ne faut que tu viennes
Amener tes vaches ici,
De peur qu'au soir auec les tiennes
Tu ne remmenes ceste-ci.

Autre.

Ie n'ay de vache la figure:
Mais Myron m'attachant me mit
Dessus ce pilier par despit
Que i'auois mangé sa pasture.

Autre.

Ie suis la vache de Myron
Bouuier, & non pas feinte image.

Pique mes flancs d'vn aiguillon,
Et me menes en la bourage.

Autre.

Pourquoy Myron m'as tu fait ſtable
Sur ce pilier? ne veux-tu pas
Me deſcendre, & mener là-bas
Auec les autres en l'eſtable?

Autre.

Si vn veau m'auiſe, il criera:
Si vn toreau, il m'aimera:
Et ſi c'eſt vn paſteur champeſtre,
Aux champs me voudra mener paiſtre.

Autre.

Bien que ſur ce pilier ie ſois
Par Myron en airain portraite,
Comme les bœufs ie mugirois
S'il m'auoit vne langue faite.

Autre.

Vn Tan en voyant la figure
De ceſte vache fut moqué:
Ie n'ay iamais (dit-il) piqué
Vache qui euſt la peau ſi dure.

Autre.

Ici Myron me tient ſerrée:
Sur moy frappent les paſtoureaux
Cuidans que ie ſois demeurée
Apres le reſte des toreaux.

Autre.

Veau pourquoy viens-tu ſeulet
Sus mon ventre pour teter?
L'art ne m'a voulu preſter
Dans les mammelles du lait.

Autre.

Pourquoy eſt-ce que tu m'enſerres
Myron, ſur ce pilier taillé?
Si tu m'euſſes vn ioug baillé
Ie t'euſſe labouré tes terres.

Autre.

Pourueu qu'on ne mette la main
Sur mon dos, quoy qu'on me regarde
De pres ou de loin, on n'a garde
De dire que ie ſois d'airain.

Autre.

Si Myron mes pieds ne détache,
Deſſus ce pilier ie mourray:
S'il les détache, ie courray
Par les fleurs comme vne autre vache.

TRADVCTION DE QVELques autres Epigrammes Grecs.

VEux-tu ſçauoir quelle voye
L'homme à pauureté conuoye?
Eſleuer trop de Palais,
Et nourrir trop de valets.

AVx creanciers ne deuoir rien,
Eſt de tous biens le premier bien:
Le ſecond, n'eſtre en mariage,
Le tiers, de viure ſans lignage.
Mais ſi vn fol ſe veut lier
Sous Hymenée, il doit prier
Qu'argent receu, deſſous la lame

Le iour meſme enterre ſa femme.
Celuy qui cognoiſt bien ceci,
Vit ſagement & n'a ſouci
Des atomes, ny s'Epicure
Cherche du vuide en la Nature.

L'Image de Thomas medite quelque choſe,
Et Thomas au parquet ſe taiſt à bouche cloſe:
L'Image eſt aduocat à voir ſon parlant trait,
Et Thomas n'eſt ſinon portrait de ſon portrait.

SI nourrir grand' barbe au menton
Nous fait Philoſophes paroiſtre,
Vn bouc barbaſſe pourroit eſtre
Par ce moyen quelque Platon.

BErteau le peſcheur s'eſt noyé
En ſa nacelle poiſſonniere,
Dont le bois fut tout employé
A faire les aiz de ſa biere:
De Charon la main nautonniere
Ne priſt argent de ce Berteau,
Comme ayant paſſé la riuiere
Des morts en ſon propre bateau.

DEſia la Lune eſt couchée,
La pouſſiniere eſt cachée,
Si ia la my-nuit brunette
Vers l'Aurore s'eſt panchée,
Et ie dors au lict ſeulette.

De Martial.

D'Vn barbier la femme tu es,
Tu ne tonds seulement, tu rés.

QVelle est ceste Déesse en larmoyant couchée
Sur le tombeau d'Aiax? C'est la pauure Vertu.
Quelle main si hardie a sa tresse arrachée
Et de grands coups de poing son estomac batu?
Soy-mesme se l'est fait de son ongle pointu,
Despite contre Vlysse, apres que laschement
(L'ost des Grecs estant iuge) vn tort bien debatu
Veinquit la verité par vn faux iugement.

QVand Vlysse pendoit à l'abandon des flots,
La tempeste recent en son giron humide
Le boucler Peleän, large, pesant & gros,
Et mal-seant au bras du couard Laertide:
Dont Aiax se tua, de soy-mesme homicide.
Mais la mer qui garda plus iustement les lois
Que les deux Atreans, ny que tous les Gregeois,
De ses vagues pousſa le boucler Æacide
Sur la Tombe d'Aiax, non au bord Ithaquois.

Sonnet à Madame de Villeroy.

MAdelene ostez moy ce nom de l'Aubespine,
Et prenez en sa place & Palmes & Lauriers
Qui croissent sur Parnasse en verdeur les premiers,
Dignes de prendre en vous & tiges & racine.
Chef couronné d'honneur, rare & chaste poitrine,
Où naissent les vertus & les arts à milliers,
Et les dons d'Apollon qui vous sont familiers,
Si bien que rien de vous, que vous mesme n'est digne.

Ie suis en vous voyant heureux & malheureux:
Heureux de voir vos vers, ouurage genereux,
Et malheureux de voir ma Muse qui se couche
Dessous vostre Orient. O sainct germe nouueau
De Pallas, prenez cueur: les Sœurs n'ont assez d'eau
Sur le mont d'Helicon pour lauer vostre bouche.

QVel train de vie est-il bon que ie suiue,
A fin, Muret, qu'heureusement ie viue?
Aux Cours des Rois regne l'ambition,
Les Senateurs sont pleins de passion:
Les maisons sont de mille soucis pleines,
Le labourage est tout rempli de peines,
Le matelot voit à deux doigts du bord
De son bateau pendre tousiours la mort.
Celuy qui erre en vn pais estrange,
S'il a du bien, craint qu'vn autre le mange:
Le guerrier meurt masqué d'vne valeur:
Le mariage est comblé de malheur,
Et si lon vit sans estre en mariage,
Seul & desert il faut vser son aage:
Auoir enfans, n'auoir enfans aussi
Donne tousiours domestique soucy.
La ieunesse est peu sage & mal-habile,
La vieillesse est languissante & debile,
Ayant tousiours la mort deuant les yeux.
Donques Muret, ie croy qu'il vaudroit mieux
L'vn de ces deux, ou bien iamais de n'estre,
Ou de mourir si tost qu'on vient de naistre.

SI tu es viste à souper,
Et à courir mal adestre,

Des pieds il te faut repaiſtre,
Et des léures galoper.

Vœu d'vn Vigneron à Bacchus.

Eſconte enfançon de Silene,
Bacchus, ſi tu veux charger pleine
Ma ieune vigne de raiſins
Plus que celles de mes voiſins,
Et que la vierge Icarienne
De ſon pere ne ſe ſouuienne
Brulant de ſon Chien éteal
Les vignes, cauſes de ſon mal:
I'honoreray ton beau Septembre
De ce Bouc cornu ronge-pampre,
Et le faiſant trois fois rouer
Aux quatre coings de mon preſſouer,
De ſes rouges veines ſaigneuſes
Ie teindray tes pipes vineuſes
Puis ſur le hant de ceſt ormeau
En vœu ie t'appendray la peau.

Vœu d'vn Peſcheur aux Naiades.

Si de ma tremblante gaule
Ie puis leuer hors de l'eau
Prins à l'haim le gros Barbeau
Qui haute au pied de ceſaule,
Naiades des eaux profondes
A vous ie promets en vœu
De iamais n'eſtre reueu
Repeſcher deſur vos ondes.

Si homme tu n'as le pouuoir
De te cognoiſtre & ta nature,
Comment pourras-tu bien ſçauoir
De ce grand Monde la meſure?

EPITAPHE DE NIOBE, faict par Auſone, tant admiré de Marulle.

Entreparleurs,
Niobe, & le Paſſant.

Niobe.

IE viuois: vn rocher Praxitele m'a faite.
Le P. *Pourquoy la main, qui fut d'animer ſi par-*
Ne t'a l'ame & l'eſprit en ce rocher laiſſé? (faite
Niob. *Ie les perdy tou' deux quād les Dieux i'offenſé.*

FIN.

TABLE DES POEMES ET AVTRES OEVVRES CONTENVS en ce Tome.

AMy Belot, que. L'ombre du Cheual. 116
Amy Hurault, pour. Le Satyre. 75
Belot parcelle, ains le. La Lyre. 48
Bien que le traict de voſtre. Fantaſie. 10
C'eſt à vous, mon. Diſcours contre Fortune. 150
Comme vn beau pré. Regret. 20
Dieu eſt par tout, par. Le Chat. 60
Dõques coureur fuitif. Calipſon à Vlyſſe. 66
Du-Lac, qui ioins la gentille. 102
Dure beauté, ingrate. Diſcours diuiſé en trois parties. 87
Encore Dieu par ſa grace. 38
Gay Roſſignol. Le Roſſignol. 113
Ie n'ay voulu, Madame. Enuoy. 15
Ie veux chanter. Le Soucy. 104
Ie veux, Hercule. L'Hylas. 127
Ie voudrois bien, ô Pallas. Paradoxe. 227
Laue ta main, qu'elle. La Salade. 82
Le iour que tu naſquis. Les Parques. 141
Le iour que voſtre voile. Regret. 6
Les vns chanteront. Le Houx. 173
L'heure que vous auez. Exhort. au camp. 197

L'homme ne peut ſçauoir. 187
L'Huillier, ſi nous perdons. Regret. 17
Lors que i'oy dire à. 230
Lors que ta mere eſtoit. 234
Nature fiſt preſent de. 235
Non : ie ne me deuls pas. 193
Non, ne combattez pas. Exhort. à la paix. 201
Nous ne ſommes pas nez. Excellence de l'eſprit de l'homme. 222
On ne doit appeller. Retour du Conneſtable. 212
Pin, dont le chef eſtend. Le Pin. 108
Puis que Dieu ne m'a fait. 182
Puis qu'Enyon d'vne. Iſles fortunées. 164
Quand Charles Empereur. Harengue. 24
Quand Iaſon & la fleur. 216
Quand tu tiendrois des. 118
Quiconque a le premier. Les Armes. 33
Qui fait honneur aux Rois. 144
Qu'on me dreſſe vn Autel. 233
Sire, quiconque ſoit qui fera. 208
Te feray-ie touſiours. La Chaſſe. 41
Tout ce qui eſt enclos. 220
Tu as Chauueau, la teſte. Diſcours. 120
Vous qui ſans foy errez. Proſopopée. 171

Plus vn Sonnet.

Encores que la Mer. 5

TABLE DES SONNETS A DIVERSES PERSONNES.

Bien que Bacchus. 258
Bien que ceſte maiſon. 239
Ces grands ces triomph. 240
Croiſſez enfant du Roy. 247
Comme vne Nymphe. 249
Ce grand Hercule. 268
Dieu voyager. 267
Du mariage ſainct. 270
D'Auanſon quand ie voy. 252
Deſpeſcher preſque ſeul. 252
De Phœbus & des Rois. 255
Delphene reçoit. 246
Depuis la mort du bon. 256
Docte Prelat. 249
Du fort Iaſon. 248
Entre les durs combats. 250
Eſt-ce le Ciel. 250
François qui prens ton nom. 245
Ia mon ardeur s'eſteint. 253
Ie ſuis Hamadryade. 240
Ie demandois. 245
Ie ſuis ſemblable. 262
Ie vous donne des œufs. 270
Ie ſuis rauy quand. 264
Ieune Herculin. 257
Il me ſouuient Garnier. 265

Il ne fait point. 261
Icy l'appas la deſpouille. 253
Il vaudroit beaucoup. 251
Le ieune Hercule. 258
Le bon Bacchus. 268
Le monde ne va. 245
L'Europe eſt trop petite. 236
L'heur & malheur. 242
Maſures tu m'as veu. 254
Nous ſommes amoureux. 264
Nous ne ſommes eſprits. 269
Ny l'Oliuier ſacré. 263
Ny coupler amoureux 237
Perles Rubys &. 237
Pour celebrer l'honneur. 244
Prelat bien que noſtre. 246
Prince Royal. 243
Prince quand tout mon. 238
Que ie ſerois marry. 271
Que Gaſtine ait tout. 257
Quand tu naſquis. 265
Quand coup ſur coup. 259
Quand entre les Ceſars. 242
Qui eſt, & d'où eſt. 272
Roy de vertu. 261
Reſpons moy. 267
Si deſormais le peuple. 247
Si du nom d'Odyſſes. 254
Si vous n'auiez. 260
Tu ne deuois Iodelle. 255
Trois temps. 266
Vous eſtes deſia. 271

Vous presenter du fruict. 24
Voicy le bon iour. 260
Voicy le bon lutteur. 263
Vn plus ieune escriuain. 238

GAYETEZ.

A qui donray ie ces. 273
Assez vrayment on. 274
Debout, i'entens la. Voyage d'Harcueil. 291
En-ce pendant que le. 277
Hé Dieu que ie. 279
Qui ne chanteroit, 282
Vne ieune pucelette. 284
Aux creanciers ne deuoir. 307
Berteau le pescheur. 308
Desia la Lune. 308.
D'vn barbier la femme. 309
Escoute enfançon de. Vœu. 311
Geometre qui as. 312
Ie viuois, vn rocher. 313
L'image de Thomas. 308
Magdeleine ostez moy. Sonnet. 309
Pasteur il ne faut que. 305
Quelle est cette Déesse. 309
Quel train de vie. 310
Quand Vlysse pendoit. 309.
Quand il te plaist. 312
Si nourrir grande barbe. 308
Si tu es viste à. 311
Si de ma tremblante. 311
Veux tu sçauoir. 307.

LES NVES, OV NOVVELLES DE PIERRE DE RONSARD Vandomois.

Vand le Soleil, ce grand flambeau qui orne
De ſon regard le fröt du Capricorne,
Retient plus court le frein de ſes cheuaux,
Et pareſſeux n'allonge ſes trauaux,
Monſtrant au monde vne face loingtaine,
Palle, deffaite, inconſtante, incertaine,
Qui ne veult plus de rayons ſe peigner,
Mais fait ſemblant de vouloir deſdaigner
Par vne amour froidement endormie
La belle Flore & la terre s'amie.
Adonc l'hyuer que la ieune ſaiſon
Du beau Printemps enchaiſnoit en priſon,

Vient deſlier les ſuperbes courages
Des vents armez de greſles & d'orages,
Qui tout ſoudain comme freres mutins
Frappent les monts, deſracinent les Pins,
Et d'vn grand bruit à la riue voiſine
Flot deſſus flot renuerſent la marine
Blanche d'eſcume, & aux pieds des rochers
Froiſſent, helas! la maiſon des nochers.
Faſant branſler ſur les vagues profondes
Les corps noyez pour le iouet des ondes,
Iettez apres deſſus le ſable nu
Hoſtes puants du riuage incognu.
L'air ce pendant qui s'imprime des nues
Forme en ſon ſein des chimeres cornues,
Et comme il plaiſt aux grands vents de ſouffler,
On void la nue eſtrangement s'enfler,
Repreſentant en cent diuers images
Cent vains portraicts de differens images,
Qui du ſoleil effacent le beau front,
Et ſur la terre effroyables ſe font:
Car dedans l'air telles feinctes tracées
Des cœurs humains eſtonnent les penſées:
L'vne en ſaultant & courant en auant,
Vuide, ſans poids, ſert d'vne baſle au vent:
L'autre chargée eſt conſtante en ſa place,
L'vne eſt de rien, l'autre eſt pleine de glace,
L'autre de neige, & l'autre ayant le teinct
Noir, azuré, blanc & rouge s'eſpreinct
Comme vne eſponge aux ſommets des montagnes:
L'autre s'aualle aux plus baſſes campagnes,
Et ſe rompant en ſifflemens trenchans
Verſe la pluye & arroſe les champs.

Vn tel brouillart deſſus Paris arriue
Quand de ſes rais noſtre Soleil nous priue,
Et que bien loing il emporte autre part
Sa Maieſté, qui le iour nous départ,
Auec la voſtre & celle de ſon frere,
Car ſans vous deux la ſienne n'eſt pas clere.
Incontinent que le Roy noſtre iour,
Noſtre Soleil fait ailleurs ſon ſeiour,
Et que tournant les rayons de ſa face
Loing de nos yeux reluit en autre place,
L'hyuer nous prend: lors mille impreſſions
Se font en l'air d'imaginations,
Qui d'vn grand tour ſe pourmeinent enſemble,
Puis tout le corps en vn monceau s'aſſemble,
Et ce monceau qui fantaſtique pend
Deçà, delà, diuiſé ſe reſpand
En cent façons, & ſe deſmembre en nues,
Non pas de greſle ou de pluyes menues,
Neiges, frimats, ou de glace qui perd
Le ieune bled deſſus le ſillon verd.
L'air imprimé ne reſpand choſes telles
Deſſus Paris: mais cent mille nouuelles,
Qui font pleuuoir bruyantes d'vn grand ſon
Leurs nouueautez en diuerſe façon.
A l'impourueu tantoſt vient vne nue,
Et ne ſcait-on comment elle eſt venue,
Laquelle eſpand, que les Huguenots ſont
Vn grand amas, & qu'aſſemblez ſe ſont:
Et qu'au Synode ils ont conclud de prendre
La force en main, & trompez ne ſe rendre
Soubs vne paix qui friuolle retient,
Que l'Euangile en lumiere ne vient,

Et que bien toſt les peuples d'Allemagne
Viendront pour eux couurir noſtre campagne
Pareils en nombre aux ſablons de la mer,
Ou aux flambeaux que l'on void s'allumer
Aux nuicts d'hyuer, quand la grand' couuerture
Du ciel ardent eſt bien claire & bien pure.
L'autre au contraire apres laiſſe plouuoir
Que la prebſtriſe ardante veult mouuoir
Guerre à Geneue, & que ia la Sauoye
Soubs ſon grand Duc en a traſſé la voye:
Et que le Roy à ſon âge venu
Les doit froiſſer comme ſablon menu,
Les puniſſant de leurs fautes commiſes
D'auoir pillé ſon bien & ſes Egliſes.
L'autre ſoudain en cheminant par l'air,
Tout en vn coup ſa charge fait couler,
Verſant par tout que la partie eſt forte
Des Huguenots & des Romains, de ſorte
Qu'il ne faut rien remuer des deux parts,
Que le profit en viendroit aux ſoldars:
Et que le Roy de puiſſance aſſeurée
A faict l'Edict d'eternelle durée:
Que le Papiſte à ſes Meſſes ira,
Le Huguenot du preſche iouyra:
L'autre fait cheoir qu'on braſſe quelque choſe,
Dont la mené e encore n'eſt decloſe:
Et que bien toſt on verra de grands cas.
Puis l'autre au Turc fait auancer le pas,
Et va ſemant que ſa grand Cymeterre
Doit commander bien toſt à noſtre terre:
Et que pour trop diſputer de la foy
A la parfin nous n'aurons plus de Loy.

L'autre en ouurant ſes ombres eſpaiſſies
Pleines d'horreur, fait cheoir des propheties,
Qu'on dit venir du cabinet de Dieu:
C'eſt qu'au Palais il n'y a plus de lieu
Pour noſtre Prince, & que c'eſt certain ſine
Que de nos Rois prochaine eſt la ruine:
Et que la France apres tant de dangers
Doit enrichir les ſceptres eſtrangers:
Et que du Lis la royalle teincture
Des Leopars deuiendra la paſture.
On diſt alors que le Palais fut faict
Qu'vn grand deuin en ſon art treſparfaict
Prophetiza qu'apres vn long eſpace,
Quand au Palais n'y aura plus de place
Pour y dreſſer l'image de nos Roys,
Que tout ſoudain l'Empire des Françoys
Seroit deſtruict, ou ſeroit en diſcorde,
Et qu'à cela Brigide s'y accorde:
Et ceux qui pleins d'vn prophetique eſprit
Auant mille ans de la France ont eſcrit.
L'autre en tombant vne frayeur diſtille
Qui fait trembler les peuples de la ville,
C'eſt que le ſang des fidelles vangé
Voirra bien toſt par armes ſaccagé
Ce grand Paris, comme ville maudite,
Que ſa ruine en cent lieux eſt predite,
Pour le loyer d'auoir tant reſiſté
A l'Euangile & à la verité.
L'autre ſoudain en gouttes ſe deuiſe,
Et va pleurant le tort faict à l'Egliſe,
Et qu'on voirra noſtre ſceptre perdu
Tant que le bien de Dieu ſera vendu:

Et qu'à celuy qui en fiſt la menée
Le ciel appreſte vne mauuaiſe année.
L'autre faict cheoir deſſus Paris eſpais,
Qu'on va iurer plus que deuant la paix,
Pour aſſoupir toute querelle eſmeue,
Et qu'à Narbonne on doit faire vne veue
Entre le Roy d'Eſpagne & noſtre Roy:
Et que tous deux pour ſouſtenir la foy
De leurs ayeulx prendront bien toſt les armes:
Qu'on void deſia l'appareil des genſdarmes,
Comme à ſoubs-main finement ſe dreſſer,
Et qu'on voirra plus qu'on ne doit penſer.
L'autre qui vient de peſtes toute pleine
D'vn bruit commun va ſemant qu'à grand' peine
Le Roy fera ſon chemin tout entier:
Et qu'à grand' peine il voirra le cartier
De la Prouence & de tout ce riuage,
Qu'vn grand Seigneur ne meure à ſon voyage.
L'autre ſoudain, ainſi qu'vn bel eſclair
Qui du ciel tombe & ſe paiſt dedans l'air,
De ſon regard appaiſant les orages,
Fait diſtiller cinquante mariages:
Que noſtre Roy pour aiſe repoſer
De l'Empereur doit la fille eſpouſer,
Et que bien toſt on doit faire la nopce
D'vn Eſpagnol à la Royne d'Eſcoſſe:
Et qu'vn Anglois ſi fortuné ſera
Que ſa maiſtreſſe vn iour l'eſpouſera:
Et qu'vn François pour plus haultain ſe rendre,
Des Allemans ſe veult faire le gendre.
L'autre en changeant de menaces predit
Que noſtre Prince en armes ſera dit

Le plus puiſſant des Princes de l'Europe:
Et que vainqueur en conduiſant ſa troppe
Par les Lauriers & les Palmes ſera
Ce Roy qui ſeul la France refera.
L'autre en ſemant d'vn iour enuironnée
Voſtre vertu & voſtre deſtinée,
Et voſtre eſprit reſonne que nos Rois
N'ont pas ſi bien par la craincte des Loix
Gardé leur ſceptre, ou par la violence
Que vous, Madame, auec voſtre prudence:
Et à ce bruit le peuple qui ſe ſent
Voſtre obligé d'vn accord s'y conſent.
Quand ſus Paris ces nues paſſageres
Ont deſchargé leurs nouuelles legeres,
Le bruit qui vole & reuole ſoudain
Dreſſe l'oreille & ramaſſe en ſon ſein
A pleine main ces nouuelles venues,
Puis au palais, puis par toutes les rues,
Par les maiſons ils ſement à monceaux,
Et fait courir mille propos nouueaux
Faux, vrais, doubteux: car tantoſt en l'oreille,
Tantoſt bien hault il raconte merueille,
Triſte tantoſt, tantoſt ioyeux & gay
Meſle ſi bien le faux auec le vray,
Que des propos racontez à la troupe
Chacun en parle, & en diſne, & en ſoupe:
Meſme en dormant on ne peut retenir
L'eſprit eſmeu de ſon reſouuenir.
Mais vous, Madame, à qui la ſaincte vie
Donne l'honneur de ſurmonter l'enuie:
Qui meſpriſez d'vn cœur ſage & prudent
Toute fortune & mauuais accident,

Dessoubs vos pieds vous pressez ces nouuelles,
Pleines de rien, sans vous effrayer d'elles,
Et sans auoir ni crainte ni souci
Du peuple sot, ni de sa langue aussi,
Marchez Déesse au milieu de nos Princes,
Reuisitant les Royalles prouinces,
Et d'vn œil prompt vos subiects remarquez
Les vns en biens haultement colloquez,
Les autres non: car selon le merite
Vous les traittez d'vne faueur petite,
D'vne moyenne, ou d'vne grande, afin
Que le caquet du courtisan trop fin,
Comme importun vostre esprit ne deçoiue,
Et que l'honneur en flattant ne reçoiue
Du vertueux qui a mieux merité
D'estre de vous benignement traitté.
Donc à bon droict comme merc subtile
D'heureux conseil menez de ville en ville
Vostre fils Roy, & luy monstrez combien
Au Prince sert de cognoistre son bien:
Le façonnant dés ieunesse aux affaires
Qui sont aux Rois propres & necessaires:
Afin qu'vn iour en âge paruenu,
Ayant beaucoup appris & retenu,
De son esprit sans aide de personne,
Il puisse seul gouuerner sa couronne:
Sans se fier comme vn Roy paresseux,
Et fai-neant aux flateurs, ou à ceux
Qui de plus pres pendus à ses oreilles,
Sans nul effect luy promettent merueilles,
Pillant le peuple & rauissant le bien
Comme il leur plaist, quand le Roy n'en sent rien.

Ainſi, Madame, on chante que Cybelle
Aimant ſon fils d'vne amour naturelle,
Son petit fils Iupiter le tenoit
Entre ſes bras, & par tout le menoit
Veoir les citez, les villes & la terre:
Puis dans la main luy bailla le tonnerre,
Et le pouſſant iuſqu'au ſommet des cieux,
Pour ſa vertu le feit maiſtre des Dieux.
Ainſi vous deux apres longues années,
Qui du deſtin vous furent ordonnées,
Irez au ciel, & comme deux flambeaux
Vous reluirez en deux Aſtres nouueaux,
Fauorizant d'vne heureuſe influance
Vos heritiers les Rois & voſtre France.

FIN.